

*Je suis un homme et je mesure toute l'horreur de ma nature – Zazie, FM Air.*

### Prologue :

Toute cette histoire a probablement débuté en septembre 2007, lorsque ma mère a épousé Gilles Berthiet. Il était riche.

Bien sûr, c'était très bien, car la vie devint ainsi plus facile. Ma mère, professeur de lycée, avait deux filles, ma sœur et moi. Elle avait été mariée durant six ans avec mon père, qui était ensuite parti avec sa meilleure amie. Comme il en avait trois enfants, la pension alimentaire qu'il nous versait tenait du minimum syndical. Et, si je me disais que je ne voulais rien lui devoir, il n'en restait pas moins que nos dépenses étaient parcimonieuses.

En 2006, ma mère rencontra Gilles, qu'elle épousa un an plus tard. Il venait d'une famille très aisée, et avait su faire fructifier son capital en devenant assureur ; ma mère avait tout de suite vu les avantages qu'elle avait à en retirer. Comme en plus elle l'aimait, c'était parfait.

Ainsi, ma sœur et moi nous retrouvâmes à habiter un luxueux appartement à Versailles. On aurait presque pu croire que nous étions les enfants du couple ; Gilles avait bien un fils de vingt-cinq ans, mais il étudiait le théâtre à Paris. Son père lui payait un studio, de sorte que nous ne le rencontrions jamais. La vie était simple, et j'avais bien l'intention de tout faire pour qu'elle le reste.

J'étais en deuxième année de licence de droit à l'université de Versailles. Je n'étais pas particulièrement intéressée par les matières, mais il fallait bien faire quelque chose de sa vie, et après tout, les métiers du droit paient bien pour peu qu'on sache se débrouiller.

Je comptais me diriger vers le droit public, où l'on manquait de praticiens. Je comprenais pourquoi : le droit administratif et le droit constitutionnel n'ont rien de réjouissant, et les arrêts du Conseil d'Etat ou du Conseil constitutionnel font regretter d'avoir appris à lire.

Je n'ai jamais été une personne exubérante, de sorte que les autres étudiants, en m'approchant, étaient généralement intimidés. A la fac, je n'avais que deux amies, et d'autres connaissances que je ne saluais que si elles faisaient le premier pas : je n'ai jamais aimé m'encombrer. Je tiens avant tout à mon indépendance.

Néanmoins, pour les privilégiés que j'acceptais dans mon petit cercle, je savais me montrer chaleureuse. J'arrivais à les engluier dans ma toile. Ce que je détestais par-dessus tout, c'était qu'on me tienne tête.

Et c'était là le principal défaut de Gilles, mon beau-père : il ne cédait pas à mes désirs, il ne m'obéissait pas, alors que j'arrivais toujours à mes fins avec ma mère et, si je m'en donnais la peine, avec mon père.

Début mai, au sortir d'un partiel de droit administratif, Bérénice, l'une de mes amies, m'invita à venir passer le mois de juillet avec elle et des amis, à Palerme. Cela me tentait beaucoup : je n'étais jamais allée en Italie, encore moins en Sicile, et sa chaleur m'attirait. Le soir même, alors que nous étions en train de dîner dans le superbe salon blanc de l'appartement de Versailles, j'abordai le sujet d'une voix indifférente :

« Bérénice m'invite à Palerme cet été. Ce serait bien que je puisse y aller. »

Ma mère me regarda d'un air embarrassé, et je sentis tout de suite que quelque chose clochait.

« Oh, chérie, soupira-t-elle. Gilles et moi voulions t'en parler. Nous pensions attendre la fin de tes partiels.

- Me parler de quoi ? »

Je gardai un ton neutre, mais mes yeux, lorsqu'ils se posèrent sur Gilles, étaient pleins de reproche.

« J'ai une maison de famille en Normandie, dit-il tranquillement en se resservant de la salade. J'ai prévu de vous y emmener pour les grandes vacances.

- En Normandie ? »

Je regardai ma mère. Elle m'observait d'un air penaud.

« Il ne fait pas très chaud, là-bas, dis-je pensivement. Je préférerais aller à Palerme.

- Quant à moi, je tiens beaucoup à ce que vous veniez », répondit Gilles.

Je le dévisageai avec attention. Depuis huit mois qu'il était marié avec ma mère, je n'avais jamais eu de dispute sérieuse avec lui ; mais je savais qu'il était aussi têtu que moi.

« Aurore viendra, dis-je en jetant un coup d'œil à ma sœur qui nous regardait d'un air niais. Cela devrait suffire.

- Jade, ma chérie, dit ma mère, nous comptons sur votre présence à toutes deux. Il y aura Justin aussi. Vous pourrez faire plus ample connaissance. »

Je me retins de justesse de renifler et ne répondis rien. Justin était le fils de Gilles, et je n'avais pas du tout envie de le côtoyer, même pour une semaine. Mon beau-père avait une manière si insistante d'en parler qu'on aurait cru qu'il était le centre de son univers. C'était mauvais signe.

Après un instant de silence, je repris :

« Je pourrais venir en août, et en juillet je serai à Palerme. Qu'en pensez-vous ?

- Aucun problème, persifla Gilles. Si tu as l'argent pour payer le voyage. »

Je me mordis la langue. Je n'avais pas encore vingt ans ; je ne travaillais pas et je répugnais à prendre un job d'été. Je ne voulais pas non plus toucher à mon livret jeune ou à mon livret A. Il savait très bien que je n'avais pas d'argent pour partir en voyage.

A vrai dire, j'avais espéré qu'il me l'offrirait. Oh, certainement pas de bon cœur ; mais si je savais plaider ma cause, ma mère me soutiendrait. Je décidai donc de rompre les hostilités pour ce soir, et attrapai le fromage sans rien ajouter.

Après le repas, et alors que je m'étais retirée dans ma chambre où je branchai mon mp3 sur ma chaîne hi-fi, un coup léger fut frappé à ma porte, et Aurore entra.

« Je voudrais bien que tu viennes, me dit-elle en se tordant les mains et en se dirigeant vers la grande fenêtre de ma chambre, en face de la porte. Je suis sûre que j'aurai peur, toute seule. »

Je haussai un sourcil. Ma sœur avait dix-sept ans, et force était de constater qu'elle était sotte. Les médecins, à sa naissance, avaient d'ailleurs prévenu mes parents : il y avait eu un problème d'oxygène qui avait provoqué un retard mental.

Au moins, cela ne se voyait pas. Sa diction était bonne, et elle était jolie. Simplement, elle était bête. Et comme le monde est rempli d'imbéciles qui n'ont pas eu besoin d'un manque d'oxygène pour le devenir, il était probable qu'elle s'en sortirait quand même.

« De quoi aurais-tu peur, rétorquai-je en allumant mon ordinateur portable, posé sur mon bureau dans un angle de ma chambre. Tu connais Maman, et tu connais Gilles. Quant à Justin, il ne mord pas.

- Mais je préférerais quand même que tu sois là, insista Aurore. Imagine qu'il y ait d'autres personnes ? »

Elle repoussa une mèche de cheveux sombres qui lui tombait sur le front, et me fixa avec de grands yeux suppliants.

« Ils font toujours semblant d'être gentils avec moi, mais dans mon dos, ils disent que je suis stupide. »

Je vérifiai distraitement la connexion Internet tout en marmonnant :

« Laisse-les dire... Ce ne sont que des inconnus, après tout. Que t'importe ce qu'ils disent ? »

Aurore eut un miaulement désolé en se laissant tomber sur mon lit pendant que je m'installais à mon bureau et sortais les affaires dont j'avais besoin. Il ne me restait que trois partiels, et ensuite je serais libre jusqu'à la prochaine rentrée. J'avais plus ou moins tenté de trouver un stage, mais les L2 n'intéressaient ni les entreprises ni les cabinets d'avocats ; et je

répugnais à demander à Gilles de me pistonner. En fait, j'avais surtout envie de passer des vacances tranquilles.

« C'est quoi, ton prochain examen ? » me demanda Aurore depuis mon lit.

Elle-même avait redoublé deux fois, de sorte qu'elle finissait sa deuxième seconde. Néanmoins ses notes n'étaient pas mauvaises – en partie à cause de l'armée de professeurs particuliers que mon beau-père avait accepté de payer. Le fait est que ma sœur n'était pas assez sotte pour être mise dans une classe spécialisée. En fait, il est probable qu'elle aurait pu réussir sa seconde du premier coup si elle y avait mis une meilleure volonté.

« Droit fiscal, dis-je. Par conséquent, j'aimerais être tranquille.

- Je peux rester quand même ? demanda-t-elle.

- Si tu veux. Prends un livre et tais-toi, c'est tout. »

Elle se leva et alla farfouiller dans la petite bibliothèque qui était placée dans mon dos, face à mon bureau et mon lit. Je savais quel livre elle choisirait : pour une raison mystérieuse, elle adorait le *Roman de la Momie*, de Théophile Gautier. Pour ma part, si j'aimais bien le livre, je reprochais néanmoins à l'héroïne sa niaiserie. Si l'homme que j'aimais en avait aimé une autre, je n'aurais certainement pas accepté de faire le pot de fleur à côté d'elle : je serais partie sans un regard en arrière. Et si un pharaon s'était avisé de m'aimer, j'aurais sauté sur l'occasion !

Avec impatience, je chassai l'histoire de Tahoser de ma tête : après tout, c'était une fiction du dix-neuvième siècle, par conséquent il était normal que l'héroïne soit une pauvre petite chose vulnérable. Je m'absorbai donc dans le droit fiscal de l'année. Je voyais mal l'intérêt d'apprendre ce droit qui changeait chaque année, mais puisque j'avais un partiel, il fallait bien travailler la matière.

Je patientai trois jours, puis choisis un après-midi où ma mère n'avait pas cours pour lui parler.

Il ne me restait qu'un seul partiel à passer, et Bérénice me pressait de lui donner ma réponse. Mon autre amie, Nina, avait déjà accepté. Elles étaient toutes deux issues de familles riches, et si je refusais, elles comprendraient évidemment que c'était à cause de l'argent.

Cela n'avait pas vraiment d'importance, bien sûr ; tout le monde n'avait pas de quoi payer un hôtel 4 étoiles à Palerme pendant trois semaines. Mais la perspective de devoir refuser me mettait en rage. J'imaginais déjà la compassion désolée – et sincère – de Bérénice et Nina, et je n'en voulais pas. Et puis, qui troquerait la chaleur de Palerme contre la pluie de Normandie ?

En rentrant de la fac, j'allai déposer mon sac dans ma chambre, puis revins dans le salon où ma mère était en train de lire. Je m'arrêtai dans l'embrasure de la porte vitrée pour observer le tableau.

Le salon était éclairé par quatre fenêtres donnant sur la rue. Devant la porte se trouvait une grande table vitrée, ornée de chaises de métal fin rembourrées de coussins blancs. A l'autre bout du salon, un immense canapé de coin, blanc lui aussi, faisait face à l'écran plat de la télévision. Il y avait aussi deux fauteuils en osier et un troisième en cuir blanc. Entre le canapé et la télévision, une table basse assortie à la table à manger était posée sur un tapis cotonneux. Tout ce salon était blanc et aseptisé, même le parquet de bois pâle – et même ma mère, assise dans l'un des fauteuils en osier.

Elle leva vers moi son visage qui commençait à peine à se rider, et m'adressa un charmant sourire :

« Jade, ma chérie ! Comment s'est passée ta journée ?

- Sans histoire, dis-je en m'avancant jusqu'au canapé, où je me laissai tomber. Et la tienne ?

- Oh, très calmement. J'ai fini de relire *Danse avec l'ange*, de Åke Edwardson. »

Je hochai la tête et détachai la pince qui retenait mes cheveux. Ils retombèrent aussitôt, formant comme un rideau sombre devant mon visage. Je jetai un regard par en-dessous à ma mère.

« As-tu réfléchi à ma proposition ? » demanda-je.

Ma mère me regarda d'un air étonné.

« Quelle proposition ?

- Je veux aller à Palerme en juillet. Si tu veux, je viendrai en Normandie en août. »

Immédiatement, son visage prit cette expression gênée qu'elle arborait toujours lorsque je lui demandais quelque chose qu'elle estimait devoir me refuser.

« Oh, Seigneur, soupira-t-elle. Jade, vraiment... »

Comme elle n'ajoutait rien et faisait mine de se replonger dans sa lecture, je rejetai mes cheveux en arrière et la fixai d'un œil noir.

« Vraiment, quoi ? Je ne suis jamais allée en Italie. Si tu demandes à Gilles, il acceptera sûrement de me payer l'hôtel. Il a assez d'argent pour ça. Alors, où est le problème ? »

Ma mère eut l'air choqué.

« Enfin, Jade ! Tu ne peux pas exiger comme cela que Gilles paie un hôtel de trois ou quatre étoiles, tout ça parce que tu veux aller à Palerme !

- Et pourquoi pas ? Après tout, je suis ta fille. Et tu es sa femme.

- Certes... »

Elle se tut un moment, puis secoua la tête.

« Il n'empêche que c'est trop demander, dit-elle à voix basse. Ce n'est qu'un caprice, et tu le sais parfaitement. »

J'eus un rire dur.

« Un caprice, peut-être ! Mais figure-toi que nous vivons à Versailles, et qu'ici, tout le monde a de l'argent ! Or, tu sais très bien que je n'en ai pas !

- Et alors ?

- Et alors, mes amies savent que je ne suis ici que parce que mon beau-père en a les moyens. Et elles savent aussi que sans lui, je n'ai rien. Tu te rends compte, Maman ? C'est lui qui me montre tout ce que je pourrais avoir. Et ensuite il me le refuse parce que je ne suis pas sa fille ! »

Ma mère avait l'air complètement ahuri, mais je continuai :

« Si c'était Justin qui demandait à aller à Palerme, il lui paierait l'hôtel sans hésiter, et plus encore ! »

C'est à cet instant que je pris conscience que la porte d'entrée avait claqué. Or, depuis le couloir menant au salon, ma voix était parfaitement audible. Et lorsque Gilles entra dans la pièce et nous fixa d'un air glacial, ma mère et moi, je sus que j'avais perdu.

Le lendemain, je dus me résigner à dire à Bérénice que je ne pouvais pas venir à Palerme. Elle prit l'air désolé, et me demanda ce que j'allais faire de mes vacances.

« Gilles a une maison de famille en Normandie, et je crois bien qu'il a l'intention de nous y enfermer pendant deux mois. Je ne vais pas bronzer là-bas, je vous le garantis !

- D'un autre côté, trop d'exposition au Soleil finit par provoquer des cancers de la peau », fit remarquer Nina d'un air docte.

Je haussai les épaules :

« Je ne risque rien. A mon avis, pour une semaine de beau temps il y aura trois semaines de grisaille !

- Nous t'enversons des cartes postales, dit Bérénice. Tu dois nous donner ton adresse.

- Et puis nous t'enversons des SMS », ajouta Nina, pour qui cela semblait tout régler.

Je hochai simplement la tête et me résignai à mon sort.

Le mois de juin arriva, et je passai mes journées à l'extérieur avec Bérénice et Nina ; j'en profitai également pour revoir une ou deux amies du lycée avec qui j'avais gardé des contacts éclectiques. Dans l'ensemble, j'évitais la maison, où l'ambiance n'était pas des meilleures. Gilles me

traitait avec froideur, et reprochait visiblement à ma mère sa trop grande faiblesse vis-à-vis de moi. Ma mère affichait un air malheureux en nous voyant nous affronter, et Aurore faisait le gros dos. Quant à moi, je n'avais aucune envie de faire des efforts ; je parlais à peine et je m'enfermais dans ma chambre toutes les fois que ma présence n'était pas nécessaire – c'est-à-dire que je ne consentais à quitter mon antre que pour les repas.

Juin s'étira en longueur, et les résultats furent publiés. Bien sûr, j'avais eu mon année, et je passai en troisième année de licence. Je n'avais pas pris la peine de me procurer une mention, mais cela n'avait pas d'importance. Les mentions ne sont le reflet que de la capacité d'un étudiant à ingurgiter des cours et à les recracher ; elles ne veulent pas dire que cet étudiant a compris ce qu'il a appris. Et elles ne veulent certainement pas dire qu'il sera bon dans la vie professionnelle.

Enfin, juillet arriva, et avec lui le jour du départ. J'avais fait ma valise à contrecœur, incapable de choisir quels vêtements emporter. J'étais déjà allée en Bretagne en été, et j'y avais plus souvent revêtu un coupe-vent qu'un débardeur.

Finalement, j'optai pour un juste milieu entre vêtements d'été et vêtements de pluie.

## Chapitre 1<sup>er</sup> :

Le jour du départ était un vendredi. Gilles partit en voiture un jour avant nous. Ma mère, Aurore et moi nous rendîmes à la Gare de Montparnasse pour prendre un train affreusement lent, qui serpenta interminablement entre ses arrêts dont les noms ne me disaient absolument rien. La grisaille et le béton sale des alentours de la région parisienne furent peu à peu remplacés par des champs jaunes et plats. Puis des prés très verts commencèrent à apparaître, séparés par des bosquets d'arbres feuillus. De temps à autres, une petite ferme s'intégrait au paysage, entourée de son étable et de ses granges. J'avais beau être de mauvaise humeur, je dus reconnaître que ces paysages avaient du charme. Tout était très vert. Les quelques vaches que le train dépassa tranchaient à peine avec leurs taches noires et blanches. Mais là où nous allions, il n'y avait pas de pré immédiatement accessible. Il y aurait juste une mer froide, des maisons et des rues. Le visage tourné vers la fenêtre, évitant le regard que ma mère, assise en face de moi, m'adressait parfois en relevant la tête de son livre, je sentais le désœuvrement des deux mois à venir m'enserrer la gorge comme si j'étais déjà assise sur la plage, toute habillée et tremblante de froid.

Gilles vint nous accueillir à la gare de Granville, et nous demanda avec un grand sourire si le voyage s'était bien passé. Je laissai ma mère roucouler et descendis les bagages avec l'aide d'Aurore qui se taisait.

La gare était petite, avec juste trois ou quatre quais ; on pouvait éviter de passer par le bâtiment en franchissant deux petites barrières blanches pour sortir directement dans le parking.

Une fois les bagages dans le coffre, la BMW de Gilles sortit du parking et se retrouva dans une rue en pente, bordée de chaque côté par des maisons pour la plupart à deux étages, dont le rez-de-chaussée faisait office de magasins. Sur le moment, j'eus l'impression que Granville se réduisait à une seule avenue, comme certains petits villages paumés de chaque côté d'une nationale.

Par chance, il faisait beau. Le ciel était du bleu intense des journées d'été ; il n'y avait pas un seul nuage à l'horizon, et je ne voyais même pas le Soleil.

Il faisait même chaud, et ma sœur et moi nous retrouvâmes vite en débardeur tandis que Gilles baissait les vitres. Le cri des mouettes et le vacarme des piétons emplirent la voiture lorsqu'elle s'engagea dans une rue commerçante qui laissait à peine la place à un véhicule, constamment ralenti par les touristes.

« Par un temps pareil, nul besoin d'être à Palerme, pas vrai, Jade ? » me lança Gilles en me jetant un coup d'œil dans le rétroviseur.

Je le fixai et ne répondis rien. A Palerme, cette chaleur durait. Pas en Normandie – sauf canicule dans toutes les autres parties de la France, bien sûr.

Granville se trouvait sur une falaise au bord de la mer. D'autres falaises s'avançaient également dans la Manche, et entre elles la terre offrait de longues plages de sable blanc. Partout, il y avait de petites villes balnéaires, peu habitées l'hiver, frénétiques à la belle saison.

La maison dont Gilles avait hérité en indivision avec sa sœur se trouvait à la sortie de Granville, entre elle et Saint-Nicolas. La falaise était encore haute et pour accéder à une plage, il fallait prendre la voiture. Par contre, la vue était magnifique.

La maison en elle-même n'était pas très belle, rectangulaire, deux étages, peinte en gris et rouge. Elle avait le petit air vieillot des demeures ancestrales. Elle était entourée d'un jardin si immense que l'on pouvait plutôt l'appeler parc. Il y avait de grands pins, des buissons, de l'herbe, et une allée caillouteuse pour stationner des voitures.

Je décidai assez vite que ce parc allait me plaire, surtout qu'une partie donnait sur la falaise et ses rochers.

Quand la BMW stoppa au pied de la maison, la porte d'entrée s'ouvrit et une petite femme grise se tint sur le seuil. Si j'avais été dans un roman de Patricia Wentworth ou d'Agatha Christie, je me serais dit que c'était la gouvernante ; mais nous n'étions pas dans l'Angleterre du début du XX<sup>e</sup> siècle, et je ne la reconnus pas.



« Qui est-ce ? » demanda Aurore en se rapprochant de notre mère qui elle aussi sortait de la voiture.

Gilles lui jeta un regard indigné.

« Mais voyons, c'est ma sœur, Sophie. Tu l'as vue au mariage. »

Je me souvenais à peine des quelques membres de ma famille qui s'étaient déplacés. J'avais complètement oublié les parents de mon beau-père – des cousins, et sa sœur. Je ne savais pas grand-chose sur elle, seulement qu'elle avait été mariée et avait divorcé. Elle était restée en Normandie quand son frère s'était installé dans la Région Parisienne.

Ma mère salua Sophie avec un sourire engageant. Elle reçut en retour un regard proche du vide, et une petite voix flûtée nous souhaita la bienvenue.

Elle pouvait avoir entre cinquante-cinq et soixante ans ; ses cheveux courts étaient gris, son visage fripé et ses yeux tout petits derrière ses lunettes. Elle était vêtue d'une jupe droite et grise et d'un vilain gilet blanc écru, malgré la chaleur ; elle portait un collier de petites perles de culture. Je m'approchai pour la saluer et déposai un baiser sur sa pommette osseuse. Curieusement, la peau était douce, bien qu'elle semblât parcheminée.

Aurore me succéda avec timidité, et Sophie consentit enfin à nous laisser entrer. Je m'emparai d'une valise que Gilles avait sortie du coffre.

Le rez-de-chaussée comportait la cuisine, le salon, la salle à manger et la chambre que Sophie s'était attribuée. Au premier étage se trouvaient trois chambres et une salle de bains ; et au deuxième, plus étroit, il y avait deux chambres et un petit cabinet de toilette. Gilles et ma mère furent logés au premier étage, et Sophie fit remarquer que l'une de nous, Aurore ou moi, devrait aller au troisième étage, car la chambre de Justin était déjà prête pour lui. Je jetai un regard torve à la vieille bique et dis laconiquement :

« C'est bon, j'irai. »

Aurore me regarda d'un air affolé, et comme je m'engageai dans l'escalier entre les portes de la cuisine et de la salle à manger, me suivit :

« Je vais rester au deuxième ? A côté de Justin ?

- Ne t'inquiète pas, soupirai-je. Il n'arrive que dans une semaine. Et Maman sera sur le même palier.

- Je préférerais dormir à côté de toi. »

Je savais très bien qu'il n'y avait pas d'inquiétude à avoir ; Justin ne daignerait pas s'apercevoir de la présence des filles de sa belle-mère, et surtout pas de celle d'Aurore qu'il trouvait désespérément inintéressante. Qui plus est, je n'avais pas particulièrement envie d'avoir ma sœur juste à côté de moi.

« Eh bien, va te mettre d'accord avec Sophie », dis-je avec détachement.

Voilà qui m'assurait la tranquillité : Aurore n'oserait pas aller lui parler.

Effectivement, elle renonça avec un geste fataliste. Je la laissai sur le deuxième palier et grimpai au troisième ; je choisis la chambre la plus proche du cabinet de toilette. Il n'y avait qu'une petite lucarne, un lit pour une personne et demie, une table de nuit et une commode. C'était peu, mais suffisant étant donné que je ne souhaitais pas me sentir chez moi. Je posai ma valise et, l'ouvrant, entreprit immédiatement de ranger mes vêtements dans la commode. Plus vite ce serait fait, plus vite je pourrais sortir de cette maison qui devait à peine connaître le sens du mot aspirateur.

La première semaine passa relativement vite, à ma grande surprise. Moi qui n'aimais pas être submergée de gens, j'étais servie : il suffisait de descendre sur la plage de Saint-Pair, battue par un vent froid, et personne ne venait me déranger. De toute façon, je ne connaissais personne. Lorsque je rentrais, je prenais un livre et je m'installais au salon. Chacun des habitants de la maison vivait sa vie sans se soucier des autres.

Sophie nous tolérait, sans plus ; il était évident que pour elle nous n'étions que des invités qu'elle accueillait parce que son frère le voulait. Elle n'avait pas approuvé son remariage tardif avec une femme déjà mère de deux enfants, et ne cherchait pas à se rapprocher de ma mère. Celle-ci acceptait cette attitude sans s'en formaliser ; les livres et les promenades qu'elle faisait avec Gilles suffisaient à son bonheur. Je comprenais sa position : elle voulait une vie confortable, et Sophie ne menaçait pas son confort.

Toute cette belle mécanique s'enraya à l'arrivée de Justin. Dès le matin du jour où il devait prendre le train, Sophie s'agita dans toute la maison en caquetant comme une poule après ses poussins. Ma mère, qui avait bien compris qu'elle n'avait pas de rôle à tenir dans cette maison, se contenta d'acquiescer à chaque anecdote tirée de la petite enfance de Justin. Manifestement, Sophie était folle de lui. Cela m'intriguait : lorsque je l'avais rencontré, je n'avais vu qu'un jeune homme hautain et prétentieux, qui contemplait le monde autour de lui comme s'il lui faisait une immense faveur en y posant le pied. Comment son père et sa tante pouvaient-ils aduler à ce point un être pareil ? La seule réponse que je pouvais envisager, c'est qu'ils étaient responsables de cette attitude.

Aurore et moi partîmes nous promener dans le centre de Saint-Pair, petite ville étroite au-delà de Saint-Nicolas, au sud de Granville ; comme nous y allâmes à pied, cela nous permit de rester absentes jusqu'au repas de midi. Sophie était toujours aussi excitée, et Gilles l'écoutait en souriant. Ma mère au contraire supportait calmement ses ressassements incessants, et me parut un exemple de stoïcisme.

Après le repas, Sophie insista auprès de son frère pour venir avec lui chercher Justin à la gare. Ma mère déclara quant à elle qu'elle irait à la

plage avec Aurore et moi, ce qui parut scandaliser sa belle-sœur. Sans doute aurions-nous dû attendre impatiemment le retour du fils prodigue, nous aussi.

L'arrivée de Justin mit également fin à ma tranquillité. Sophie surtout, et Gilles dans une moindre mesure, considéraient qu'il ne devait pas s'ennuyer avec eux. Sophie invita donc, comme chaque fois qu'il venait semble-t-il, des connaissances dont les enfants avaient autrefois joué avec Justin. Je me retrouvai donc soumise moi aussi à l'obligation d'être civile.

Isabelle et Louise avaient deux frères qui, moins bonnes poires qu'elles, s'étaient fait porter pâles. C'était surtout Isabelle qui avait fréquenté Justin enfant, Louise ayant mon âge et s'étant régulièrement fait répondre qu'elle était trop petite pour jouer avec eux.

Quand elle nous fut présentée, Louise supposa qu'Aurore et moi tenions absolument à être intégrées dans son cercle d'amis. Elle passa toute la durée de sa visite à nous tenir la jambe. Elle était manifestement très gentille, et soucieuse de nous faire nous sentir moins isolées. L'idée ne l'effleura pas que cela ne nous dérangeait pas particulièrement.

Pendant que Sophie s'acharnait à reforcer les liens entre Justin et Isabelle, qui ne donnaient pourtant pas l'impression de le vouloir – Justin considérant son ancienne compagne de jeu comme une provinciale sans intérêt, et Isabelle remarquant avec déplaisir son complexe de supériorité – Louise nous fit parler de nous-mêmes. Elle n'eut aucun succès avec Aurore, qui resta obstinément blottie dans le canapé du salon à côté de moi. Pour ma part je répondis à ses questions, acquiesçai à ses remarques, et consentis même à sourire. Encouragée, elle finit par me demander mon numéro de portable et me donna le sien.

Vers dix-huit heures, les invités prirent congé. J'en profitai aussitôt pour monter dans ma chambre : comme il avait plu toute la journée, nous n'avions pas pu sortir de la maison et je me sentais vraiment oppressée.

Les deux jours qui suivirent furent désagréables, sans plus. Justin se considérait comme un représentant exceptionnel du genre humain et s'obstina à nous parler de sa vie d'artiste à Paris. A l'entendre, il allait devenir l'un des plus grands comédiens de tous les temps, et les metteurs en scène allaient s'arracher ses prestations. Tout le monde voudrait le voir interpréter Racine et Ionesco !

Pour moi, cela ressemblait fortement aux divagations d'un pseudo-artiste raté se lamentant sur les occasions manquées ; mais Gilles et surtout Sophie l'écoutaient béats d'admiration. Il n'était pas difficile de cataloguer Sophie : elle n'avait pas eu d'enfant, elle avait eu une vie sans intérêt et elle n'avait jamais rien réussi. Pour elle, il n'existait qu'une seule religion, et son neveu était son dieu. J'imagine que c'était pour elle une façon d'évacuer sa frustration, en reportant sur le fils de son frère tous les espoirs déçus de sa vie.

Le matin du deuxième jour suivant l'arrivée de Justin, Louise m'appela pour me proposer de la retrouver sur la plage de Jullouville, où elle comptait passer l'après-midi avec des copains.

« Jullouville ? répondis-je. C'est après Saint-Pair et Kairon, ça. Je n'ai pas de voiture.

- Tu n'as pas de vélo non plus ?

- Non, pas ici. Et je me vois mal demander à Gilles de m'amener à la plage de Jullouville alors que celles de Saint-Nicolas et de Saint-Pair sont juste à côté. »

Louise demeura silencieuse un instant, puis s'exclama comme si elle venait d'avoir la Révélation :

« Mais bien sûr ! Je vais demander à Antony s'il veut bien venir te chercher ! Il a une voiture, ça ne le gênera probablement pas.

- Dans ce cas, je serai ravie de venir. Je ne pense pas que tu veuilles que je demande à Aurore de venir ?

- Aurore ? Ah, ta sœur ! Euh... Je ne sais vraiment pas... Elle est très timide, hein ? »

Face à la gêne de Louise, je me mis à rire.

« Oui, en effet. Et ne t'inquiète pas, je ne crois pas qu'elle aura envie de venir. Les inconnus la rendent nerveuse. Tu m'appelles lorsque vous êtes devant la maison, ton chauffeur et toi ?

- D'accord ! Et je pense qu'il sera d'accord pour te ramener aussi tout à l'heure, tu n'as donc pas de souci à te faire. »

Une demi-heure plus tard, Louise m'appela à nouveau pour me signaler qu'ils étaient garés sur le bord de la route devant le portail de la maison. En descendant au rez-de-chaussée je pris une veste, certaine que la plage de Jullouville serait soumise à un affreux vent glacial.

« Je sors, dis-je à ma mère qui prenait son café avec les autres, excepté Aurore qui s'était réfugiée dans sa chambre pour lire. Louise m'a proposé d'aller à la plage avec des copains à elle.

- Très bien, dit ma mère. Tu as ton portable sur toi ?

- Bien sûr, Maman », soupirai-je avant de quitter la maison d'un pas vif.

Comme prévu, en refermant le portail je remarquai une Golf deux portes, noire ou bleu marine, garée au bord du trottoir, moteur tournant. Louise m'attendait dehors, ayant rabattu le siège du passager pour laisser le libre accès aux sièges arrière. Je l'embrassai, puis me glissai à l'arrière en saluant le conducteur.

« C'est gentil d'avoir accepté de passer me prendre. J'espère que ça ne te dérange pas.

- Penses-tu ! répondit-il d'un ton nonchalant. Il est impossible de refuser quoi que ce soit à Louise. Elle le demande si gentiment ! »

Il démarra sitôt que Louise se fut rassise.

« Toi qui te plaignais d'avoir négligé ta voiture depuis que tu es arrivé, tu devrais être content de lui donner un peu d'exercice. »

Elle se retourna vers moi :

« Antony est de Caen. Ses parents ont une maison à Jullouville, alors ils en profitent régulièrement.

- C'est assez étrange, fis-je remarquer. Lorsque je pars en vacances, j'aime bien que ce soit à plus de cinquante kilomètres de chez moi. »

Ce commentaire les fit rire, et Antony demanda :

« Tu es de Paris ? Louise dit que tu es la demi-sœur d'un ami d'enfance d'Isabelle.

- Actuellement j'habite à Versailles, et je ne suis pas la demi-sœur de Justin ! répondis-je d'une voix froide. Ma mère est mariée avec son père, c'est tout. »

Il me jeta un rapide coup d'œil dans le rétroviseur, étonné par ma réaction.

« Bon, je me tais, dit-il en souriant. Manifestement, tu ne t'entends pas bien avec lui.

- Ce n'est pas ça.

- Qu'est-ce que c'est, alors ? »

Sa question me déplut. Je n'aimais pas expliquer mes sentiments, que ce fût à des inconnus ou non. Néanmoins c'était lui qui devait me ramener chez Gilles, aussi consentis-je à déclarer :

« Il est prétentieux et c'est un raté, mais ce n'est pas pour autant que je m'entends mal avec lui. De son côté, il fait si peu attention aux autres qu'il n'a pas de réelle relation avec eux. Or, quand on s'entend mal avec quelqu'un, c'est une relation. »

De nouveau, il me jeta un regard dans le rétroviseur, et hocha la tête sans répondre.

« Pas bête, murmura Louise, pas bête du tout. »

Je haussai les épaules et n'ajoutai rien. Bien sûr que toutes mes réflexions n'étaient pas bêtes, qu'est-ce qu'elle croyait ?

Le trajet fut relativement rapide. Nous traversâmes Saint-Pair, que je n'avais jamais vue libérée de tout bouchon, puis Kairon, pour arriver enfin à Jullouville. C'était une station balnéaire en tout point identique à ses consœurs, un peu plus grande, sans doute. Il y avait un office de tourisme, une bibliothèque, un centre de voile, des clubs sur la plage pour les petits, et

la digue qui surplombait les cabines de plage était construite en dur, avec une rambarde. Le bâtiment des sauveteurs en mer était situé devant l'ancien casino reconverti en immeuble avec vue sur la plage.

J'observai tout cela avec un intérêt mitigé, ne parvenant pas à bien comprendre les délices de l'endroit. Louise remarqua mon expression, et s'arrêta en plein milieu de la digue où nous marchions.

« Bien sûr, il y a plus de monde quand il fait beau, dit-elle en levant la tête d'un air inquiet vers le ciel splendidement gris. Mais il paraît qu'il ne pleuvra pas.

- Quel dommage, persifla Antony, gouailleur. C'est le seul moyen d'avoir de la place sur la plage, pourtant. »

Il se tourna vers moi et désigna de la main l'horizon et la mer houleuse :

« Ici, c'est comme le métro à Paris. Il y a les heures de pointe, et puis il y a les jours de grève. Les heures de pointe varient en fonction des journées ; s'il fait beau cela dure de dix heures à dix-huit heures, et il faut se lever tôt pour trouver une place confortable... Mais les jours où le Soleil fait grève, comme aujourd'hui, il n'y a presque personne parce qu'évidemment, avec le vent qui souffle, on caille...

- Tu es terriblement mauvaise langue, dit Louise en riant. Il n'y a pas tant de monde que ça ! Et puis, comparer Jullouville au métro parisien...

- Jullouville est sans doute mieux, intervins-je en regardant Antony. Même les jours de grève, la plage reste accessible, tandis que le métro est impraticable. Et puis l'odeur n'a rien à voir ! »

Louise éclata de rire, et Antony me sourit. Je remarquai avec intérêt qu'il avait des yeux gris. Comme il avait les cheveux châtain, plus clairs que les miens mais certainement pas blonds, le résultat obtenu était assez saisissant, d'autant plus qu'il était loin d'être laid. Je ricanai intérieurement : j'avais trouvé l'attraction du coin.

Louise aperçut enfin ses amis déjà installés sur la plage, et leur adressa de grands signes de la main. Après avoir retiré nos chaussures, nous descendîmes un escalier en béton et nous retrouvâmes sur une plage au sable bizarrement froid sous les pieds. Gardant mes chaussures à la main, je m'arrêtai un instant pour regarder la mer.

La plage était spacieuse et s'étirait entre l'embouchure du Thar, à ma droite, et le rocher de Carolles, à ma gauche. Devant elle s'étendait la Manche, emplissant tout l'horizon. Elle était d'un gris soutenu, ornée de reflets verts, et l'écume moussait à sa surface. Le vent balayait la plage et la mer se soulevait.

Curieusement, cette eau qui n'avait rien de la transparence des lagons avait cependant une sorte de beauté tragique. Elle me faisait penser aux tempêtes et aux naufrages des navires.

A l'horizon, sur ma gauche, j'observai une longue bande de terre. Intriguée, je me retournai vers les autres. Louise avait continué son chemin vers ses amis qui l'appelaient à grands cris, mais Antony était resté à quelques pas de moi, et s'occupait à allumer une cigarette, ses mains formant un bouclier pour protéger du vent la flamme du briquet. Il releva la tête et me jeta un regard interrogateur.

« Cette bande bleue, à l'horizon, qu'est-ce que c'est ? » demandai-je en pointant le doigt vers l'endroit désigné.

Il prit le temps d'ôter la cigarette rougeoyante de sa bouche.

« C'est la Bretagne, dit-il d'un ton languissant. Tout à la pointe, c'est Cancale. Et entre Cancale et la falaise de Carolles, il y a le Mont-Saint-Michel, bien caché dans sa baie.

- Il paraît qu'en hiver, la mer l'encercle totalement ?

- En principe, répondit Antony en ricanant. Seulement, comme le sable envahit la baie, que les dunes avancent et que les travaux engagés pour désensabler le Mont n'avancent pas vite, il n'est totalement entouré qu'avec les grandes marées. »

Je hochai lentement la tête en regardant de nouveau la mer. Antony s'approcha et me désigna un point à mi-chemin entre Cancale et Granville :

« Lorsqu'il fait beau, à cet endroit à peu près on peut voir les Îles Chausey. Et la nuit, on aperçoit l'éclat du phare.

- On peut y aller ?

- Depuis Granville ou depuis Saint-Malo, au choix, acquiesça-t-il. L'école de voile organise également un genre de régate pour les navigateurs suffisamment expérimentés.

- Sachant que je ne fais pas de voile, il me semble que c'est exclu. »

Il sourit.

« Mine de rien, il y a des choses à voir ici. Oh, pas à Jullouville-même, bien sûr. Mais alentours, si tu aimes les vieilles pierres, tu devrais trouver deux ou trois distractions. De vieilles abbayes, principalement.

- Suffisamment pour deux mois ? »

Il haussa les sourcils et répondit, nullement découragé :

« Certainement, si ça ne te dérange pas de les revoir deux ou trois fois ! »

Je me mis à rire, tandis qu'il portait de nouveau sa cigarette à ses lèvres et exhalait une volute de fumée en souriant. Puis le vent porta la voix de Louise qui nous appelait, et nous rejoignîmes lentement le groupe.

Elle se fit un devoir de me présenter Kevin, Mélanie, Christophe et Lamia, qui me saluèrent avec plus de curiosité que de chaleur. Ni Kevin ni Mélanie ne me firent grande impression ; en revanche je remarquai que



Christophe ressemblait beaucoup à Antony. J'en conclus qu'ils étaient frères, ce qui me fut confirmé par Louise.

« Alors donc, c'est toi Jade, fit Mélanie en me détaillant d'un œil inquisiteur. Tu as l'intention de rester longtemps ?

- A priori, jusqu'à fin août, répondis-je avec indifférence. Pourquoi ?

- Je m'étonnais de ne t'avoir jamais rencontrée auparavant.

- Ce n'est pourtant pas incroyable, vu que c'est la première fois que je viens en Normandie, et que j'ai rencontré Louise avant-hier seulement. »

Mélanie n'ajouta rien. Je dus ensuite répondre à deux ou trois questions joviales de la part de Kevin. C'était un grand garçon maigre, aux cheveux blond foncé et ébouriffés, avec une fossette qui apparaissait lorsqu'il souriait. Il était assis entre Antony et Mélanie, et les empêchait d'entrer en conversation. A chaque fois que Mélanie faisait mine de se pencher pour parler à Antony, Kevin bougeait avec elle, de sorte que son but lui restait toujours inaccessible. De là où j'étais, entre Louise et Lamia, j'observai ce manège avec beaucoup d'amusement. Le plus drôle était que Kevin ne paraissait pas s'apercevoir de la frustration de sa voisine, qui finit par renoncer et s'adressa plutôt à Louise.

Enfin, Kevin parut à court de questions et se mit alors à discuter avec les deux autres garçons ; Christophe lui répondit en riant, la tête posée sur les genoux de Lamia. Antony, pour sa part, fumait paresseusement, à moitié allongé dans le sable, appuyé sur son coude. Il se contenta de faire une ou deux remarques.

Comme je ne me passionnais pas pour le rugby, je m'intéressai à la conversation des filles, qui portait sur les dernières soldes à Avranches. N'ayant pas jugé bon de consulter une carte de la Normandie, je savais simplement qu'Avranches se trouvait dans le coin ; mais j'aurais été incapable de dire si c'était au nord ou au sud de Granville. Et en même temps, cela ne m'intéressait pas.

Je commençais à me lasser des deux conversations. Lamia expliquait à Louise comment étaler du fard à paupières noir sans en mettre trop, Mélanie gloussait qu'on avait toujours l'impression qu'elle était tombée dans une cave à charbon quand elle s'en mettait, et les garçons étaient passés au football. Une vraie catastrophe.

« Et toi, Jade, qu'en penses-tu ? » me demanda soudain Mélanie.

Je soupirai.

« Je mets parfois du khôl, dis-je. Et des ombres à paupière, argenté, violet... Des teintes comme ça.

- Et aujourd'hui, c'est l'argenté sans khôl, c'est cela ?

- Magnifique sens de l'observation. »



Comme, en plus de m'embêter, je commençais à avoir sérieusement froid au derrière, je me levai et secouai le sable de mon jean.

« Continuez vos discussions, dis-je. J'ai envie d'aller jusqu'à la mer et de marcher un peu le long de la plage.

- Ça se voit que c'est la première fois que tu viens ici, dit Mélanie. Quant tu auras l'habitude, ça ne t'intéressera plus.

- Si la mer est belle et qu'il n'y a pas trop de monde, je ne m'en lasserai pas », répondis-je froidement.

Lamia rit sous cape, et Mélanie haussa les épaules.

« Attends, dit alors Antony, je viens avec toi. »

Je vis Mélanie ouvrir la bouche, puis la refermer lorsqu'il passa devant elle en époussetant son pantalon. Je me détournai en souriant, amusée par la tournure des événements.

Je m'éloignai vers la mer, Antony à mes côtés, fumant silencieusement. Sa cigarette était presque terminée, et lorsque nous atteignîmes l'eau, il se pencha pour tremper le bout encore allumé dans la vague venue mourir à nos pieds. En se redressant il surprit mon air perplexe, et sourit :

« Je la mettrai à la poubelle en partant, expliqua-t-il. Ce n'est pas la peine d'ajouter à la pollution des plages. »

Je me tournai pour regarder le sable. Il y avait un banc de cailloux et des algues, mais à part cela le vent n'entraînait nul sac plastique dans sa course.

« Elle est propre, pourtant.

- Raison de plus pour ne pas jeter mon mégot », rétorqua Antony.

Il leva ensuite la tête et considéra le ciel uniformément gris.

« N'en déplaie à Louise, il va pleuvoir, dit-il. Tu es sûre que tu souhaites te promener ?

- Mais oui, répondis-je. Et j'espère que ce sera une énorme averse, et pas une de ces affreuses bruines comme on a eu jusqu'ici. Comme ça au moins, on sera trempé pour quelque chose. »

Il sourit.

« C'est la proximité de la mer qui te donne envie d'être mouillée à ce point ?

- Non... Mais elle me fait sentir qu'ici, ce n'est pas incongru. »

Il me dévisagea en continuant de sourire.

« Tu es vraiment une fille bizarre... D'accord, marchons.

- Tu n'étais pas obligé de m'accompagner. Il n'y a que nous sur la plage ; je n'aurais pas eu de mal à vous retrouver.

- Tu ne veux pas de ma compagnie, c'est ça ?

- Je n'ai pas dit ça, répondis-je en lui jetant un regard torve. Je dis simplement que tu n'étais pas obligé de venir juste pour faire bisquer Mélanie.

- Oh ! Mélanie... »

Voyant son air moqueur, je me mis à rire, moi aussi.

« La pauvre, dis-je sans en penser un mot. Elle serait bien déçue si elle t'entendait.

- Elle m'entend rarement... Vu que je n'ai jamais rien à lui dire.

- C'est encore une amie de Louise ?

- Nous sommes tous des amis de Louise ! s'exclama-t-il ironiquement. Il n'y a que Lamia qui a été amenée ici par Christophe. Il l'a rencontrée à Aix-en-Provence, et ils sont venus en vacances ensemble. Il est en école d'ingénieur là-bas.

- Et toi ?

- J'étudie à Paris, à la Faculté de Médecine d'Odéon. Je viens de finir ma troisième année de médecine.

- J'ai une amie qui fait médecine, dis-je, songeuse. Elle a fait deux premières années, et là, elle passe en deuxième.

- Je suis passé à chaque fois du premier coup, mais je crois que c'est surtout par chance, fit-il en secouant la tête. La première année, particulièrement, est une vraie torture. »

Il me demanda ensuite quelles études je faisais, je lui répondis que je passais en troisième année de droit, et la discussion continua de la sorte pendant que nous marchions le long de la mer, les pieds régulièrement baignés par les vagues froides qui venaient s'épuiser sur la plage.

« Voilà ce que je ne comprends pas, dis-je en m'arrêtant pour regarder l'eau grise et verte. Depuis qu'elle existe, la mer répète toujours le même mouvement, et elle ne se lasse jamais. Je n'ai jamais réussi à comprendre pourquoi la Lune avait cette influence sur l'eau.

- Faut-il qu'il y ait une raison ? répondit Antony. Il me semble que c'est une loi physique sans explication logique. Et la mer ne se lasse pas, car elle n'a rien de mieux à faire. Et puis, si l'eau ne bougeait pas, toutes les formes de vie marines qui dépendent du courant ne pourraient pas exister.

- Il y en aurait d'autres, répondis-je. Elles se seraient adaptées à une mer immobile. Mais tout de même, je n'aimerais pas répéter à l'infini le même mouvement.

- C'est parce que tu es humaine, répondit Antony en riant. Mais la mer n'a pas la notion du temps, puisqu'elle n'a pas de conscience. Ce qui est immuable ne peut pas être rebuté par un mouvement répétitif. D'autant plus qu'il y a des variations, par exemple avec les grandes marées des équinoxes. »

Je contemplai encore un moment la mer. Le bruit du ressac m'emplissait les oreilles.

« Qu'importe, dis-je finalement. Cela a un certain charme.

- N'est-ce pas ? Tant qu'on n'est pas dedans, c'est très apaisant, approuva Antony, les yeux malicieux.

- Et une fois qu'on est dedans ?

- On se dépêche de ressortir avant de se transformer en glaçon. »

Je souris.

« A t'entendre, on se croirait au Groenland.

- Je ne sais pas ce qu'il en est là-bas, mais la Manche *est* froide. Même quand il fait chaud, elle trouve moyen de nous dénicher des courants froids ! »

A cet instant, les nuages au-dessus de nous crevèrent, et une pluie froide et insistante se mit à tomber.

« La prochaine fois que tu fais un vœu comme celui de tout à l'heure, dit Antony en arrondissant les épaules sous l'averse, rappelle-moi de te faire taire ! »

Trempés comme une soupe et ravis, nous rejoignîmes les autres, qui semblaient moins heureux que nous. Lamia décréta qu'il était temps de rentrer, et personne ne la contredit. L'eau me dégoulinait dans le cou, je commençais à avoir froid, et pourtant j'étais aux anges.

Nous étions seuls sur la plage, et la digue était déserte lorsque nous l'atteignîmes. Mais la mer était grise et faisait le gros dos, et la pluie nous cinglait par rafales. Je serais bien restée encore un moment ainsi, pieds nus, les vêtements collés au corps, à regarder l'horizon.

« Nous allons tremper ta voiture, dit Louise à Antony. Je vais rentrer à pied.

- Tu es sûre ? demanda-t-il en haussant les sourcils. Nous serons déjà deux à l'intérieur ; un chien mouillé de plus n'y changera pas grand-chose.

- Je n'habite pas très loin. Mieux vaut que je marche.

- Moi, par contre, je veux bien que tu me ramènes », intervint Mélanie en battant des cils comme le chien mouillé dont parlait Antony.

Il prit l'air pensif.

« Carolles et Granville sont à l'opposé l'une de l'autre, dit-il. Et moi j'habite juste au milieu...

- Jade ne peut pas rentrer seule, décréta Louise. C'est beaucoup trop loin, et en plus elle ne connaît pas le chemin.
- J'ai cru comprendre qu'il suffisait d'aller tout droit, dis-je. Mais en effet, je ne suis pas une adepte de la randonnée.
- Bah ! s'exclama Christophe. Inutile de faire des histoires, Antony. Ramène-les toutes les deux, et voilà tout. Ça te fera faire des allers et retours : et alors ? »

Sur ces bonnes paroles, lui, Louise, Lamia et Kevin prirent congé de nous trois, laissant Antony nous ramener.

## Chapitre 2<sup>ème</sup> :

Le lendemain, Gilles repartit en train pour Paris, laissant la voiture à la disposition de ma mère. Sophie n'utilisait qu'un petit scooter, et ma mère avait fait valoir que ce ne serait vraiment pas pratique si nous souhaitions sortir tous ensemble.

Justin, estimant sans doute qu'il manquait de distraction, avait trouvé une occupation : il avait pris Aurore comme tête de turc, et ne manquait aucune occasion de souligner sa naïveté et, parfois, sa réelle sottise.

Ma mère n'appréciait guère ce passe-temps, et il s'ensuivit une guerre larvée entre elle et Sophie, qui bien sûr supportait chacun des hauts faits de son neveu adoré. En deux ou trois jours, le climat de la maison devint détestable. Gilles n'étant plus là pour servir de trait d'union entre sa sœur et son fils d'un côté, sa femme et ses belles-filles de l'autre, on nous fit vite comprendre que nous n'étions que des intruses dans un cercle familial auparavant idyllique, et que nous n'avions aucun droit d'occuper cette maison. Si on ne nous mettait pas dehors, c'était bien parce que Gilles n'aurait pas apprécié.

Face à cette hostilité, j'accueillis avec soulagement les démonstrations d'amitié de Louise. Comme je lui racontai ce qui se passait chez nous, elle fit de son mieux pour me permettre de m'échapper. Nos rencontres, généralement l'après-midi sur la plage, se passaient toujours de la même manière. Entre deux baignades, Mélanie m'observait avec méfiance, Kevin plaisantait, Christophe et Lamia lui prêtaient une oreille attentive, Louise supervisait avec un air de femme d'affaire, et Antony écoutait avec détachement avant de se mettre à discuter avec moi, ce qui ne faisait que renforcer la grogne de Mélanie.

J'observais ce cercle vicieux avec amusement : Antony ne faisait pas attention à elle, donc Mélanie boudait. Mélanie boudait, donc Antony ne faisait pas attention à elle. De toute façon, la pauvre fille n'avait pas grand-chose de son côté, et Antony était sans doute trop singulier pour elle.

Le temps était à présent magnifique, ce dont je ne cessais je m'étonner. Le ciel était d'un bleu intense, dénué de nuages, l'horizon était net, et la mer... La mer, quoi que belle, restait froide, comme nous le constatons à chaque fois que nous allons nous baigner.

Un jour enfin, prenant pitié d'Aurore que les moqueries incessantes de Justin rendaient encore plus timide et maladroite qu'à l'habitude, je l'emmenai sur la plage. Antony était venu nous chercher, et s'il fut surpris en rencontrant ma sœur, il n'en montra rien. Christophe et Lamia firent preuve de la même délicatesse, ne relevant pas l'affolement manifeste d'Aurore lorsqu'on lui posait une question, et s'abstenant de commenter la manière dont elle restait collée à moi. Cela m'arrivait rarement, mais j'étais désolée pour elle. L'attitude de Justin l'avait fait se refermer comme une huître, alors même qu'elle n'était déjà pas très douée pour communiquer avec les gens.

C'était une très belle journée, et la plage était bondée ; mais Kevin, arrivé le premier, nous avait gardé un espace suffisamment spacieux pour que nous soyons confortablement installés. La plage résonnait des cris des mouettes et des enfants, et la mer était noire de monde.

Louise, qu'Aurore avait déjà rencontrée, réussit à tirer quelques phrases d'elle ; mais Mélanie ruina bientôt toutes ces tentatives d'apprivoisement en se mettant à faire des remarques sur le fait qu'elle avait l'air d'avoir avalé un parapluie, qu'elle n'avait pas l'air d'avoir un esprit très vif, et finalement, qu'il était légitime que je sois d'une nature si antipathique, lorsqu'on voyait la sœur dont j'étais affligée.

A ce dernier commentaire je redressai la tête, les yeux étincelants de colère. Je restais d'ordinaire stoïque face aux provocations des étrangers ; mais là, sa figure imbuée d'elle-même me donnait envie de la frapper.

« Maintenant, ça suffit, dis-je. Tant que tu y es, fais donc une annonce publique sur tous les défauts de ma sœur ! Mais n'oublie pas de préciser ensuite que seuls les imbéciles et les brutes se vengent sur les plus faibles de leur propre nullité ! »

Cette sortie fit taire Kevin qui riait avec Louise, Christophe et Lamia ; leurs regards oscillèrent entre Mélanie et moi, incertains. Aurore se recroquevilla contre moi, et Antony regarda vers le large, impavide.

« Comment oses-tu ! s'étouffa Mélanie. Tu n'as pas le droit de parler ainsi ! Tu ne me connais même pas, tu ne sais pas comment je suis, et...

- Et quel droit peux-tu bien avoir d'exiger que je me taise ? Il me semble qu'en t'en prenant à ma sœur qui ne t'a rien fait, tu t'es exposée sciemment à une riposte, non ?

- Ah ! Je déteste les juristes ! s'écria-t-elle. Ils ne sont là que pour blablater sur les droits des autres et pour s'en trouver là où il n'y en a pas !

- Tu devrais pourtant faire un peu de droit, sifflai-je. Ça t'apprendrait à aligner deux pensées cohérentes !

- Allons, allons, intervint Louise. Jade, Mélanie... Inutile de vous quereller comme si nous étions encore au collège. Oublions ça, d'accord ?

- Mais bien sûr, fis-je, dédaigneuse. Et elle va de nouveau s'attaquer à Aurore, tout ça parce qu'Antony refuse de lui faire les yeux doux ! »

L'interpellé se contenta de tourner la tête pour me regarder en soulevant un sourcil. Mélanie devint rouge comme une écrevisse et bafouilla un démenti. Je me levai. Comme nous étions tous en maillots de bain, j'attrapai mes vêtements et commençai à me rhabiller. Pourtant, je n'avais pas envie de m'arrêter là :

« Paie-toi un escort boy! crachai-je à Mélanie. Moi, je rentre ! Aurore, viens ! »

Même si elle détestait me voir en colère, ma sœur enfila sa jupe et son débardeur avec une rapidité qui me prouva qu'elle était ravie de partir.

Alors que je montais l'escalier menant à la digue, contournant un groupe de matrones et d'enfants braillards, Antony nous rattrapa et soupira :

« Ce n'est pas très gentil d'obliger le chauffeur à se dépêcher comme ça... Pas vrai, Aurore ? »

Celle-ci le regarda avec des yeux ronds, ce dont il ne se formalisa pas.

« Au besoin, nous serions rentrées à pied, dis-je, toujours fulminant.

- J'avais cru comprendre. Et vous n'étiez pas arrivées ! Mieux vaut prendre ma voiture. Et ne te soucie pas de Mélanie ; elle est bête comme ses pieds.

- Peut-être bien, mais elle n'a pas à s'en prendre à Aurore ! Je l'ai emmenée justement pour qu'elle échappe aux remarques de Justin, et voilà le résultat !

- Elle n'arriverait à rien en s'en prenant directement à toi, dit Antony. Tu te contenterais de la regarder d'un air froid, comme tu sais si bien faire, et tu te détournerais pour me parler ou parler à Louise. Alors qu'en utilisant Aurore, elle t'a mise hors de toi.

- Et pour quel résultat ?

- Aucun, mais je ne crois pas qu'elle avait un autre but que celui de te faire sortir de tes gonds. C'était impressionnant, d'ailleurs. Je n'aimerais pas être ton ennemi. Un escort boy, vraiment... »

Nous atteignîmes sa voiture après avoir remonté la digue au pas de course, sur mon impulsion. Pendant le trajet de Jullouville vers Granville, je ne desserrai pas les dents, et Antony ne fit rien pour me tirer de mon mutisme. Il mit la radio, et je me détendis un peu en écoutant *The way it used to be*.

Enfin, il coupa la route et se gara en contre-sens sur le trottoir devant la porte d'entrée du jardin, comme d'habitude. Aurore et moi nous

extirpâmes de la Golf, et je le remerciai d'un ton plus cordial. Après tout, ce n'était pas sa faute si Mélanie était une cruche.

A ma grande surprise, il coupa la radio et le contact, et sortit avec nous.

« Va en avant, dit-il à Aurore. Je voudrais parler un peu à Jade. »

Ma sœur me regarda, et j'acquiesçai ; elle murmura un au-revoir et disparut dans le jardin. Elle allait monter directement dans sa chambre, et se réfugier dans ses livres.

Après un instant de silence, Antony la désigna du menton :

« Elle est toujours comme ça ?

- Comme quoi ? demandai-je, sur la défensive.

- Si apeurée, fit-il pensivement. Je l'ai observée, tout à l'heure. Elle s'accroche à toi comme si elle ne comprenait pas tout à fait ce qui se passe. »

Je soupirai. Il ne demandait pas par malice ; en fait, il me semblait que c'était la première fois que je voyais le futur médecin en lui. Il avait remarqué quelque chose qui l'avait intrigué, et il s'informait. Et moi, comme toujours, je n'avais qu'une petite phrase à dire et il saisisait immédiatement.

« Il y a eu un problème à sa naissance, dis-je. Elle a manqué d'oxygène. Mais elle ne comprend que trop bien que la plupart des gens la méprisent à cause de cela. »

Les sourcils d'Antony se haussèrent.

« Comme c'est délicat de ma part de mettre les pieds dans le plat avec autant de bonne volonté », fit-il.

A cette réponse aussi inattendue que raffinée, j'explosai de rire, et il me sourit. Pendant que je riais, il s'approcha de moi, si près que je dus pencher la tête en arrière pour le regarder. Il reprit :

« Ça aurait pu être pire. A part un léger retard mental, je n'ai pas l'impression qu'il y ait d'autre séquelle.

- Non, confirmai-je. Elle poursuit des études comme tout le monde. Bon, elle a redoublé deux fois, mais d'autres le font également sans avoir son excuse... Non, le vrai problème, c'est sa timidité, due à sa peur des inconnus. Dans tous les cas, comme ceux qui ne savent pas la prennent pour une idiote et le lui font sentir, elle se referme comme une huître... D'autant plus que ceux qui savent ajoutent parfois leurs sarcasmes.

- Et toi, tu essaies de l'aider.

- Je ne suis pas l'abbé Pierre, répondis-je. Non, il y a des fois où elle m'énerve vraiment, et d'autres où je la fuis. Mais je ne lui dis pas qu'elle

est idiote et j'essaie d'être plus gentille quand elle a des difficultés, comme maintenant.

- C'est bien. »

Maintenant qu'il avait sa réponse, je supposai qu'il me faudrait trouver une ruse pour éviter qu'il ne parte ; mais il continua de me regarder, ses yeux gris incroyablement lumineux, et sourit :

« Que dirais-tu d'aller te promener sur la digue de Jullouville ce soir ? Sur le coup de vingt-deux heures trente, c'est plutôt agréable. Il fait noir, les lampadaires n'éclairent pas trop fort, on entend la mer sur la plage en contrebas, et on voit les phares à l'horizon.

- Quels phares ?

- Granville, le Herpin et Chausey. »

Je penchai la tête en soutenant son regard.

« D'accord, dis-je, va pour ce soir. »

Il sourit de nouveau, et simultanément, il posa ses mains sur mes hanches tandis que je glissais mes bras autour de son cou, les yeux dans les siens. J'abaissai lentement mes paupières quand ses lèvres rencontrèrent les miennes. Ses mains glissèrent dans mon dos et il se pressa contre moi pendant que nos langues s'entremêlaient. Je pris le temps de le savourer, me délectant du goût salé qu'il avait gardé de la baignade.

C'est ainsi que ma mère nous trouva lorsqu'elle vint demander pourquoi je m'éternisais dehors et pourquoi Aurore était montée s'enfermer en fuyant Justin plus que d'ordinaire. Elle fut surprise de trouver Antony avec moi, parce qu'elle croyait que c'était Louise le chauffeur. Je le présentai avec nonchalance et expliquai qu'Aurore serait probablement à prendre avec des pincettes pendant quelques jours.

« Il ne manquait plus que ça, dit ma mère, manifestement de fort mauvaise humeur. Enfin, Gilles revient vendredi soir et j'entends bien lui faire comprendre qu'il est hors de question que Justin continue dans la même veine.

- Justin est un peu vieux pour se faire sermonner par son père, non ?

- Peut-être, mais c'est Gilles qui a l'argent », répliqua ma mère d'un ton âpre.

Là-dessus, Antony se vit invité à rester dîner, parce qu'après tout il aurait été dommage de se cantonner à la douce chaleur familiale. Evidemment, il accepta : je le soupçonnais d'avoir très envie de venir examiner la ménagerie par lui-même.

Quand j'entrai dans le salon, Justin qui était occupé à zapper sur la télévision leva les yeux et ricana, faisant une fois de plus preuve d'un humour décapant :



« Ah, tout de même ! Après la reine des cruches, voici la reine des glaces ! »

Juste après moi, Antony entra, ce qui me valut un nouveau ricanement, cette fois franchement lubrique :

« Il est vrai que même les glaçons fondent... »

Je haussai les épaules et rétorquai avec mépris :

« Ce qui est fondu chez toi, ce sont les neurones. Et ça malheureusement, après 25 ans on ne les remplace plus ! »

Justin renifla, vexé ; je me laissai tomber de l'autre côté du canapé et Antony s'installa entre nous, une main sur ma cuisse.

Justin fut bien sûr incapable de nous laisser consulter en paix les programmes de télévision, et entama bientôt un interrogatoire en règle, cherchant peut-être à découvrir une faille dans la cuirasse d'indifférence d'Antony. A sa grande tristesse, il n'y en avait pas. Tout au plus s'attira-t-il quelques regards moqueurs, car Antony était cynique et avait toujours tendance à voir le côté amusant ou ridicule d'une situation même impossible.

Il répondit patiemment à l'interrogatoire, informant Justin qu'il voulait devenir cancérologue, que oui il avait des ambitions de carrière, par exemple chef de service dans un grand hôpital parisien, que non cela ne faisait pas si longtemps qu'il me connaissait, qu'il n'avait jamais rencontré Gilles, et qu'il ne voyait pas ce qu'il y avait de si épouvantable chez Aurore.

« Et toi, tu veux devenir comédien, c'est ça ? enchaîna-t-il ensuite, lassé de répondre à toutes ces questions indiscrètes, dont Justin ne donnait pas l'impression de retenir la moitié – l'histoire d'Antony était sans doute trop commune pour lui. Est-ce que ce n'est pas un métier un peu trop précaire ?

- Précaire, si on craint la précarité, répondit Justin avec un grand mouvement de la main.

- Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, le coupa Antony. Tu as déjà eu des propositions intéressantes ? Tu as du talent ? »

Je n'essayai pas de masquer mon sourire : dans mon esprit, il était évident que Justin n'avait aucun talent d'aucune sorte, à part celui d'encombrer.

A mon grand regret, il fut dispensé de répondre par Sophie qui entra dans le salon en râlant qu'on aurait pu la prévenir qu'il y aurait un invité, et qu'il y en avait qui en prenaient un peu trop à leur aise dans cette maison. A cette dernière sortie, je rendis les armes et, secouant la tête, quittai le salon pour grimper dans ma chambre au deuxième étage. Antony me suivit, et retint ses commentaires jusqu'à ce que je referme la porte.

« Je commence à comprendre pourquoi tu souhaites t'éloigner d'eux, dit-il alors. Ton beau-père est aussi insupportable ?

- Non, dis-je. Sophie est une vieille aigrie qui en veut à la terre entière pour sa vie ratée, et quant à Justin, c'est un enfant gâté. Sachant qu'il n'a pas assez d'intelligence pour corriger ses défauts – ou même pour les voir – voilà le résultat !

- Ta mère a du mérite de les supporter !

- Je ne comprends pas pourquoi elle n'a pas fait une scène à Gilles, dis-je en me massant les tempes, soudain très fatiguée. S'il n'y avait que lui, ce serait pourtant parfait.

- Je ne vois pas trop comment tu pourrais te débarrasser d'eux, commenta Antony en s'asseyant sur mon lit. A part le meurtre, bien sûr ! » ajouta-t-il en riant.

Je haussai les épaules.

« L'ennui avec ces choses-là, c'est que la police et les juges les prennent mal. Si c'est pour être arrêté, ça n'a aucun intérêt.

- Non, convint-il. Il faut que ça en vaille vraiment la peine, et qu'on soit assez malin pour ne pas se faire prendre.

- Oui, sauf qu'il y a des petits malins dans la police aussi. Et dans tous les cas, avec leurs techniques d'identification génétique et la façon dont ils décortiquent la moindre poussière trouvée sur les lieux du crime, ce n'est pas qu'une question d'intelligence. Il faut de la chance pour s'en sortir. »

La conversation s'arrêta là. Nous ne redescendîmes qu'à l'heure du repas avant d'aller nous balader comme prévu.

Le lendemain, je fis le bonheur de Mélanie en déclarant à Louise que je ne les verrais pas ce jour-là, ayant prévu d'aller à Granville. Je me gardai de mentionner que j'y allais avec Antony. Cette nuit-là et les suivantes, il dormit avec moi. Ma mère et Sophie, que ce fût par vœu pieux ou pour sauvegarder les apparences, lui avaient préparé la chambre voisine de la mienne, mais il me crut sur parole lorsque je lui fis remarquer qu'elle était moins confortable que la mienne. C'était bien plus agréable de me blottir contre son corps nu et de me laisser envahir par sa chaleur.

Au petit-déjeuner, ma mère s'abstint sagement de poser des questions, mais Sophie fut moins avare de sa désapprobation. En voyant ses traits pincés et en entendant sa voix pointue demander à Antony s'il avait trouvé sa chambre accueillante, je ne pus m'empêcher de repenser à la conversation de la veille, et de regretter que les techniques d'investigation policière soient si poussées. Antony, néanmoins, fut plus sobre et tout aussi efficace lorsqu'il répondit d'une voix suave que « la chambre était *convenable*, je vous remercie ». Voir l'indignation d'une Sophie snobée était tout aussi réjouissant que si tous les commissariats de France et de

Navarre m'avaient signifié que rien ne leur plairait plus que d'apprendre sa disparition.

Enfin arriva le vendredi soir, et ce fut mon tour d'aller dormir chez Antony. Je souhaitais éviter les retrouvailles de Gilles avec son entourage, et j'estimais que les parents d'Antony seraient sans doute contents de me rencontrer, leur fils ayant découché quatre jours durant sans explication particulière. Il n'était pas revenu une seule fois les voir, vu que le premier jour nous étions allés à Granville, le deuxième aussi, le troisième nous avions flâné toute la journée à la plage, et le quatrième nous étions allés à la cabane Vauban, sur la falaise de Carolles.

Je fus très bien accueillie, et je les observai avec intérêt : je n'étais pas habituée à voir une famille unie. Mon père nous avait quittées lorsque j'avais cinq ans pour aller épouser une amie de ma mère, et je n'avais plus accepté d'aller chez lui depuis que j'avais mes dix-huit ans. Ma mère était, à ma connaissance, restée seule jusqu'à ce qu'elle rencontre Gilles.

Je fus donc surprise de découvrir que l'ambiance de la famille d'Antony était parfaitement calme et intime. Ses parents étaient ravis de faire ma connaissance, tout comme ils étaient contents que Christophe ait amené Lamia. Et en plus, leur fille Gabrielle était venue passer le week-end avec eux, ce qui représentait manifestement pour eux le comble du bonheur. Et lorsque, après le dîner servi dans le jardin, nous restâmes tous assis dans le noir à discuter, je dus reconnaître que je me sentais merveilleusement bien, partageant une chaise longue avec Antony, le front blotti dans le creux de son cou avec sa main occupée à caresser mes cheveux et mes épaules. Christophe, assis non loin avec Lamia, me sortit de ma somnolence lorsqu'il se tourna vers nous pour demander si Louise nous avait invités à sa fête.

« Elle ne m'en a pas parlé, dis-je. Mais je ne l'ai pas vue depuis lundi.

- Et toi, Antony ?

- J'ai éteint mon portable, alors elle ne risquait pas de me joindre, répondit celui-ci en étirant paresseusement un bras.

- A ce point-là, fit Christophe, amusé.

- Quoi, à ce point-là ?

- Eh bien, vu que tu as passé ces derniers jours avec Jade, j'en conclus que tu as éteint ton portable afin de te consacrer exclusivement à elle.

- Mmmh... C'est vrai que j'aime plutôt ça, me consacrer juste à elle », approuva Antony en tournant la tête pour que ses lèvres viennent caresser ma peau à la jonction de l'oreille et de la mâchoire.

Je frissonnai et me lovai plus étroitement contre lui.

« Si ça se trouve, elle n'a pas envie que nous venions à sa fête », dis-je en pressant doucement ma bouche contre sa gorge, juste à l'endroit où l'artère battait.

Je sentis son rire plus que je ne l'entendis.

« J'aurais cru que tu la connaissais mieux que ça, dit Antony.

- Elle va vous appeler bientôt, reprit Lamia. Elle attend sans doute d'avoir réglé certains détails. Christophe et moi ne sommes au courant que parce qu'elle nous en a parlé aujourd'hui.

- Comme ça, tu vas pouvoir narguer Mélanie, ajouta Christophe en riant.

-- Je n'en vois pas l'intérêt, dis-je en bâillant.

- Oh, elle est de très mauvaise humeur, ces temps-ci, intervint Lamia. Comme Antony ne nous rejoignait plus sur la plage, Christophe a dit aux autres qu'il était avec toi. Depuis, Mélanie en veut à Louise parce qu'elle vous a présentés.

- Voilà une attitude constructive », commentai-je.

Antony, comme souvent lorsqu'on lui parlait de Mélanie, ferma les yeux et ne dit rien.

### Chapitre 3<sup>ème</sup> :

Le lendemain, en revenant à la grande maison sur la falaise, je découvris une moto flambant neuve, probablement une Yamaha, garée devant l'entrée du garage. Je restai un moment à observer pensivement la rutilante peinture noire et les chromes. Antony, à côté de moi, resta silencieux à fumer une cigarette. Un court instant, je me demandai si Gilles avait décidé de changer de moyen de transport – mais je repoussai l'idée. Cela ne collait pas avec ce que je savais de lui. Je secouai la tête et, prenant la main d'Antony avec un soupir, l'entraînai de l'autre côté de la maison, d'où me parvenaient des éclats de voix.

Je les découvris tous installés autour de la table de jardin, avec en plus un couple d'une cinquantaine d'années dont l'homme était un ami de Gilles. Ils étaient venus pour le week-end.

Une nouvelle fois, Antony fut présenté. Justin roula des yeux en précisant qu'il avait dormi à la maison presque toute la semaine. Cette information laissa Gilles relativement froid, mais il s'informa sur sa situation actuelle. Il parut satisfait d'apprendre qu'il faisait des études de médecine ; d'un autre côté, je me connaissais et je savais que je n'aurais pas été intéressée par quelqu'un ayant un niveau intellectuel inférieur au mien.

Après un moment, je demandai en haussant un sourcil :

« Et à qui est cette moto garée devant la maison ?

- A moi », répondit aussitôt Justin en se rengorgeant visiblement.

J'éclatai d'un rire moqueur :

« A toi ? Allons donc, avec les revenus que tu as tu ne pourrais même pas te payer le chauffage en hiver, si Gilles ne le faisait pas pour toi ! »

Les yeux de mon beau-père flamboyèrent.

« C'est un cadeau que je fais à mon fils, dit-il d'un ton sans réplique.

- Tu n'aurais pas dû, le réprimanda alors Sophie. Avec cet engin, il est presque sûr d'avoir un accident.

- Mais il en avait envie depuis longtemps, dit Gilles. Et il m'a promis de respecter les limitations de vitesse. »

Je fis la grimace mais m'abstins de tout commentaire. J'avais mon permis de conduire depuis six mois, mais Gilles ne me laissait pas conduire sa précieuse BMW, et le jour où j'aurais besoin d'une voiture, je savais que je devrais m'endetter. Ma mère n'en avait pas pour elle-même, et même si elle m'aidait, je serais obligée d'emprunter.

Je ne m'interrogeai pas sur ce comportement. Le fait était que je n'étais que sa belle-fille, et que comme il n'avait épousé ma mère que récemment, alors que j'étais déjà quasiment adulte, nos liens étaient lâches. Il ne me considérait probablement que comme une invitée temporaire. Dans tous les cas, il estimait sans doute que si j'avais besoin de quelque chose, je n'avais qu'à demander à mon vrai père.

Justin en rajouta une couche en ajoutant avec un sourire suffisant :

« Qui plus est, Papa vient de me faire une avance pour que je puisse mettre à exécution mon projet. Je vais monter une pièce.

- Et tu penses qu'on viendra la voir ? » demanda alors Antony d'un air très intéressé, comme si Justin lui présentait soudain un concept incompréhensible.

Je souris. Durant ces derniers jours, les deux jeunes hommes avaient développé une franche aversion l'un pour l'autre – ce qui était un exploit, Justin ne s'intéressant ordinairement pas assez à son entourage –, et ne perdaient pas une occasion de se provoquer de façon plus ou moins ouverte. Généralement, les attaques de Justin étaient plus franches et moins polies, avec une agressivité qui faisait penser à un homme de Neandertal défendant son repas contre un congénère. Mais à mes yeux, Antony était bien plus efficace : il n'élevait pas la voix, il n'était pas vulgaire – il ne l'était jamais, sauf au volant lorsqu'un autre conducteur l'énervait – mais ses remarques en apparence innocentes étaient toujours accompagnées d'un petit sourire entendu, ou formulées sur un ton si juste qu'on comprenait immédiatement l'insulte sous-jacente. Si Justin était agressif, Antony était dédaigneux, et c'était pire.

Cette fois-là encore, il toucha juste, et Justin répondit d'un ton coléreux que s'il sous-entendait qu'il ne savait pas monter une pièce, il n'était qu'un couillon sans éducation qui n'avait probablement jamais

assisté à un spectacle plus exaltant qu'une putain de dissection. Ma mère eut une exclamation scandalisée, mais Gilles la coupa :

« Inutile de vous disputer juste pour une parole malheureuse, dit-il d'un ton mécontent. On jugera du résultat de la pièce quand on la verra, et je ne doute pas qu'elle sera très réussie.

- Vous voulez savoir ce que j'ai choisi ? » demanda Justin d'un air rayonnant.

Avant que les autres aient pu répondre ou qu'il ne se soit lancé dans son monologue, je les avais devancés :

« Non. De toute façon, on ne comprendrait rien, puisqu'on n'y connaît rien. Pour ma part, je n'ai jamais vu de spectacle plus palpitant qu'un procès. »

Antony m'adressa l'un de ses sourires éclatants qui sortaient si rarement, et qui faisaient apparaître une fossette sur sa joue gauche. Avec ses yeux plissés et ses dents blanches, il avait l'air d'un petit garçon devant un trésor inattendu.

Le soir même, nous allâmes nous poser sur la plage de Saint-Pair. Il n'y avait aucune lumière ni aucune digue, la route et un petit parking cédant le pas à des dunes, puis à la plage et à la mer. Il ne faisait pas très chaud, et j'avais mis deux pulls l'un sur l'autre. Avec en plus les bras d'Antony autour de moi, c'était parfait.

Nous restâmes un moment en silence assis l'un contre l'autre, et je pouvais compter les étoiles dans le ciel. La Lune était splendide. Je fermai les yeux, et il n'y eut plus que le fracas des vagues brisées.

« Trente mille euros et une moto, marmonnai-je finalement, la tête posée sur l'épaule d'Antony. Imbécile.

- Allons, garde espoir ! répondit-il avec dans la voix un sourire. Après tout, Justin est bien du genre à se tuer en moto, non ? »

Ce commentaire me rendit songeuse, et je m'écartai un instant pour réfléchir. Antony me fixa, et à la lumière de la Lune, je vis qu'il était intrigué.

« S'il n'y arrive pas tout seul, on pourrait peut-être l'aider », dis-je enfin.

Les yeux gris s'écarrillèrent, puis clignèrent deux fois avant de m'observer avec attention.

« Tu sais ce que tu viens de dire, j'imagine ? demanda-t-il.

- Bien sûr que je le sais ! m'exclamai-je. Je viens de proposer un homicide volontaire. Ça coûte trente années de prison. Mais d'un autre côté, si on ne se fait pas prendre, il y a à y gagner.

- Pour toi peut-être, fit Antony pensivement. Mais même s'il vit, n'hériteras-tu pas de Gilles ?

- Si peu ! ricanai-je. D'abord, ma mère et lui sont mariés en séparation de biens. Ensuite, Justin est enfant unique. Quand un enfant meurt sans conjoint ni descendants, ce sont ses parents qui héritent. La mère de Justin est morte il y a plusieurs années. Elle était riche, ce qui fait que Justin aurait eu un bel héritage, si elle et Gilles n'avaient pas signé une donation au dernier vivant.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna Antony.

- C'est un arrangement entre deux époux, qui empêche la succession de se faire tant que l'un d'eux est encore en vie. Les enfants n'héritent qu'à sa mort. Pour l'instant, Justin n'a donc pas encore hérité de sa mère.

- Bon, fit Antony. Donc, si Justin meurt...

- Gilles héritera. Sophie étant divorcée et sans enfant, à sa mort tout reviendra également à Gilles, vu qu'elle m'a l'air du genre à faire un testament instituant Justin légataire universel.

- Et si Gilles n'a plus ni sœur ni fils, c'est forcément ta mère qui héritera.

- Et Aurore et moi, par conséquent », ajoutai-je.

Je regardai Antony. Je lui souris, et il me rendit mon sourire.

« De quoi nous installer facilement dans la vie professionnelle, moi en tant qu'avocate, et toi en tant que cancérologue. »

Il se pencha et m'embrassa doucement, caressant mes cheveux et traçant les lignes de mon visage du bout des doigts.

« Mais si on se fait prendre, on perdra tout. Tu ne pourras pas devenir avocate, ni moi médecin. Hors de question.

- Voilà pourquoi il va falloir être prudents. Justin doit se tuer en moto. Mais ça doit avoir l'air d'un malheureux accident. »

Antony me sourit et claqua des doigts.

« La roue arrière ! Si elle s'en va alors qu'il roule ne serait-ce qu'à cent-dix, ça le tuera. Peut-être pas sur le coup, mais il mourra de ses blessures.

- Et comment peut-on la faire s'en aller ? En desserrant les boulons qui la tiennent ?

- Il faut desserrer l'axe qui la retient. Il va falloir qu'on trouve une occasion de le faire en toute discrétion.

- Comme ça, on croira à un problème de fabrication, puisqu'elle est toute neuve... »

Nous échangeâmes un long regard, émerveillés par la route qui s'ouvrait devant nous.

« Bon, dis-je ensuite. Il va falloir trouver un alibi pour le cas où.

- Un alibi ? Mais n'importe qui peut approcher de cette moto à n'importe quel moment ! Justin lui-même a absolument tenu à ce que je vienne l'admirer tout à l'heure ! Pourquoi les gendarmes nous soupçonneraient-ils ?

- S'ils en viennent à penser que ce n'est pas un accident, nous devons pouvoir prouver que nous n'avons pas eu l'occasion de toucher à l'axe qui tient la roue. Il faudra également que tu mettes des gants et que tu fasses attention à ne rien toucher, à part la chose qui te servira.

- Je ? »

Je le regardai avec ironie.

« Tu t'imagines que j'ai la force de desserrer une roue de moto ? »

Antony me détailla de bas en haut en riant légèrement.

« Admettons, dit-il. Il est vrai que j'ai plus de muscles que toi. Mais je ne suis pas non plus mécanicien.

- Ce n'est pas ce que je te demande. La force brute suffira.

- Je n'ai pas vu de chaîne sur cette moto, ce qui est dommage, ajouta-t-il. Ça aurait été encore plus facile. On sabote la chaîne, elle casse à un changement de vitesse, et paf.

- Ah ? Certaines motos ont des chaînes ?

- Oui. Et si celle-ci casse, elle a des chances de couper la jambe du conducteur. D'où perte de sang. Et pour peu que les secours traînent... »

Je souris, et nous restâmes un moment silencieux, tournant et retournant dans notre tête notre projet.

« Et si ça ne marche pas ? dit enfin Antony. Si la roue part alors qu'il roule à petite vitesse ?

- Eh bien, il faudra trouver autre chose.

- Oui, mais tout le monde sait que nous n'aimons pas Justin. Les risques sont les mêmes, que nous échouions ou pas.

- Il y a toujours des risques. Maintenant, on peut abandonner l'idée. »

Il sourit.

« Ça ne te plaît pas, pas vrai ?

- Non, rétorquai-je. J'enrage de voir cet idiot recevoir tout l'argent de Gilles. Et l'idée de devoir continuer à le regarder tout gaspiller... »

Antony hocha la tête.

« Il y a l'Abbaye d'Hambye », dit-il soudain.

Je penchai la tête, attendant qu'il s'explique.



« Il faut au moins trois quarts d'heure pour y aller, dit-il pensivement. Mettons que nous déclarons y aller. Nous faisons semblant de partir, mais je reviens discrètement, je sabote l'engin, je te rejoins et nous prenons la route. Si nous arrivons cinquante minutes après le premier départ, au lieu des quarante minutes habituelles, qui pourra en dire la cause ? Nous pourrions avoir juste respecté les limitations de vitesse.

- C'est vrai que ces petites routes normandes ne sont pas très fréquentées... murmurai-je. Si tu te donnes un temps de cinq minutes, ça ne fait pas une grosse différence, et on fait beaucoup de choses en cinq minutes.

- Compte plutôt dix minutes !

- Bon ; dix minutes, et on peut rouler vite ensuite pour réduire l'écart. »

Je souris et levai la tête vers le ciel en m'étirant longuement.

« Eh bien, dis-je, mais ça ne se présente pas mal du tout ! »

Quatre jours plus tard, une occasion en or se présenta. Gilles et ma mère décidèrent d'aller faire des courses à Granville, et ils emmenèrent Aurore. Ils me proposèrent de venir, mais renoncèrent en apprenant que j'allais à Hambye avec Antony. Sophie, pour sa part, déclara qu'elle allait passer la matinée chez une amie, et Justin monta s'enfermer dans sa chambre pour jouer avec son ordinateur portable.

La moto, sagement rangée dans le garage, était donc à notre portée.

Antony s'était procuré des gants de caoutchouc qu'il avait rangés dans le vide-poche de la golf, et une nuit alors que tout le monde dormait, j'avais été vérifier que le sol du garage ne garderait pas de traces de chaussures. La voie était libre.

Antony avait dormi avec moi cette nuit-là, et nous partîmes après 10 heures du matin, en même temps que les autres.

La BMW de Gilles prit le chemin de Granville avec Aurore et ma mère à son bord ; quant à nous, Antony gara la voiture le long d'une petite route perpendiculaire à celle de la falaise, déserte à cette heure de la journée.

Nous étions partis à 10h23 ; il était 10h26 lorsqu'Antony sortit la boîte vierge rangée dans le vide-poche, et me dit en ouvrant la portière :

« Mets-toi à ma place, nous pourrions partir plus vite quand je reviendrai. Je laisse les clés. Coupe le moteur, ça fera moins de bruit. »

Il avait amené une casquette, qu'il s'enfonça sur les cheveux ; il me lança un regard qui semblait me dire de prier, et s'en fut en courant. Il était 10h27.

Je m'installai au volant, coupai le contact et la radio, et fermai les yeux en respirant profondément, cherchant à évacuer ma nervosité. A cet

instant, tout se jouait. Si quelqu'un le voyait ? Si Justin avait finalement décidé de sortir en moto... Si Antony ne trouvait pas l'outil nécessaire, ou s'il n'arrivait pas à desserrer l'axe – si c'était bien desserrer qu'il fallait faire... Et si, et si...

Les minutes s'écoulaient avec la lenteur d'un cours de droit constitutionnel. Aucune voiture ne passa. J'avais ouvert les yeux et je regardais dans le rétroviseur, m'attendant à le voir réapparaître – mais il ne réapparaissait pas. 10h30... 10h32... 10h33... 10h37, cela faisait dix minutes qu'il était parti, et il n'était pas là !

Enfin à 10h38, il apparut, filant comme s'il avait le diable aux trousses. Il avait retiré ses gants qu'il serrait dans sa main droite ; il tenait la boîte dans la gauche.

A 10h39, il bondit dans la voiture, côté passager. J'avais tourné la clé de contact dès que je l'avais vu, et je n'eus qu'à défaire le frein à main pour partir à une allure calme – quarante kilomètre-heure – dans une rue vide. Du coin de l'œil, j'observai Antony. Il était rouge et hors d'haleine, et il rangea la boîte avec des gestes nerveux. Il gardait la main crispée sur les gants qui lui avaient servi. J'eus l'impression très nette que quelque chose s'était mal passé.

Quand il eut repris son souffle, il m'indiqua d'une voix entrecoupée la route à prendre. J'obéis docilement.

« Et maintenant, *roule* ! On doit être vus loin d'ici !

- Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as été surpris ? »

Il laissa tomber les gants sur ses genoux et se frotta le visage des deux mains. Enfin, il mit la radio.

« Tu as vu Sophie partir comme moi, pas vrai ? demanda-t-il.

- Oui, dis-je. Pourquoi ? Elle est revenue ?

- J'ai fait comme on avait convenu. J'ai escaladé le mur, j'ai retourné la terre là où il y avait mes empreintes, je suis allé jusqu'au garage en prenant garde de rester hors de vue des fenêtres de Justin. Le garage était ouvert, comme prévu. Je suis allé à l'établi, j'ai pris la clé qui me semblait convenir – une grosse clé. C'est là qu'il y a eu un problème : elle était emmêlée à une autre qui est tombée. Et devine qui est venu voir l'origine du bruit ?... Sophie.

- Qu'as-tu fait ?

- Je n'ai eu que le temps de ramasser la clé, et elle était derrière moi, en train de me demander de sa voix pointue ce que je faisais là... Alors, je me suis retourné et je l'ai frappée avec l'autre clé. »

Je me mordis la lèvre. J'imaginai très bien la scène : Sophie s'approchant par-derrière, Antony serrant dans sa main droite la plus grosse clé, et se retournant brutalement pour lui en porter un coup violent à la tête.

« Et après ?

- Elle est tombée. Je l'avais frappée au menton ; je l'ai frappée une deuxième fois au niveau de la tempe. »

Il se passa la main devant les yeux. Je vis qu'elle tremblait.

« Je lui ai explosé le crâne, grimaça-t-il. Mais je n'ai vu qu'une chose : deux coups, ce n'était pas suffisant. Alors je l'ai frappée encore deux fois, sur le nez et sur l'autre tempe. Après quoi, j'ai posé les clés à côté d'elle comme si je les avais lâchées, et je suis parti en silence. Il n'y a pas eu de témoin et la rue était vide quand je suis ressorti.

- Mais pourquoi l'as-tu frappée à nouveau alors que tu dis qu'elle était morte ? Et pourquoi as-tu mis la clé à côté d'elle ? m'étonnai-je.

- Parce que je ne voulais pas que les policiers se rendent compte que je savais ce que je faisais. Le premier coup était aléatoire, mais pas le deuxième. Ne crois-tu pas qu'ils seront intéressés par le fait que je fasse médecine ? »

Je roulais à présent à 80km/h, et je hochai la tête sans quitter la route des yeux.

« Et la clé ?

- Comme les autres coups, c'est pour faire croire que j'ai pris peur et que j'ai tout lâché pour m'enfuir en courant. Ils n'y croiront peut-être pas, mais ça marchera peut-être. Après tout, je ne suis pas du genre à perdre mon sang-froid.

- Mais tu l'as frappée !

- Quand la clé est tombée, j'ai pensé que Justin ne l'entendrait pas. Mais elle devait être au rez-de-chaussée, et je l'ai entendue ouvrir la porte qui communique entre la maison et le garage. J'ai tout de suite su que j'étais pris et que si je voulais éviter les questions gênantes, je devais la tuer.

- Mais tu es sûr qu'elle est morte ? » m'alarmai-je.

Il ricana.

« Certain. J'ai frappé de toutes mes forces.

- Ta force n'est peut-être pas suffisante !

- Oh, si. Avec cette clé, c'était amplement suffisant. »

Nous demeurâmes un long moment silencieux. Finalement, je repris :

« Bien. Nous voilà donc coupables de meurtre. Même si aux yeux de la loi, je ne suis que ta complice, les complices sont punis comme les auteurs. A partir de maintenant, il va falloir jouer serré. Nous ne devons pas faire une seule allusion à ce qui s'est passé. Nous ne savons rien. Sophie n'est pas morte, et quand nous apprendrons qu'elle a été assassinée, nous serons

horrifiés. Tu seras persuadé que je suis innocente, et vice-versa. Nous n'aimions pas beaucoup Sophie, mais pas au point de nous en prendre à elle. Nous n'avons rien vu, nous sommes juste partis pour Hambye, et voilà tout. Si les policiers en viennent à nous soupçonner et nous disent que l'autre a avoué, ça ne peut pas être vrai parce que nous n'avons rien fait. D'accord ?

- Ça roule, dit Antony. Je me charge de cacher la boîte de gants. Mais il faut se débarrasser de ceux que j'ai utilisés. Il y a du sang dessus.

- On les coincera dans un mouchoir usagé. Personne ne songera à regarder. On jettera le mouchoir dans une poubelle à Granville, et voilà tout.

- A Granville ! Non, arrête-toi plutôt ici, au coin de la rue. Il y a une poubelle publique. Nous ne pouvons pas attendre, des fois que les policiers viendraient nous chercher. J'ai peut-être oublié quelque chose, on ne sait jamais. »

Nous étions dans un petit village aussi vide que le reste. Antony ouvrit un vide-poche, sortit deux mouchoirs qu'il déplia et froissa, en enveloppa les gants, se glissa hors de la voiture jusqu'à la poubelle, les y jeta, regarda autour de lui les maisons en pierre normande agrémentées de petits jardinets ouverts, sourit et revint à la voiture. Il était calmé, et se rassit avec un soupir.

« Bien ! En place pour nos rôles ! Je suis sûr que nous allons faire des acteurs formidables. Justin en bavera de jalousie.

- Tu parles, dis-je en souriant tandis que la Golf laissait le petit village derrière elle. Sachant qu'il était tout seul dans la maison quand Sophie a été tuée, et que votre taille et votre carrure sont comparables, les choses se présentent mal pour lui.

- Surtout qu'il est du genre à s'affoler et à tout lâcher pour s'enfuir », ajouta Antony avec un sourire sardonique.

Le silence tomba entre nous. Je me sentais à la fois fébrile et excitée, et j'avais l'impression d'être debout sur une corde tendue. J'avais deux possibilités, tomber ou gagner la terre ferme en face de moi. Je ne pouvais pas faire demi-tour. Je ressentis une ombre de culpabilité à l'idée que j'avais entraîné Antony avec moi alors qu'il n'avait pas grand-chose à y gagner – sauf si nous arrivions à nos fins.

Il n'en restait pas moins qu'à cause de mon brillant plan qui consistait à saboter la moto de Justin, Antony avait à présent le sang de Sophie sur les mains.

Nous étions sur une ligne droite. Je tendis la main et la posai sur celle d'Antony. Elle ne tremblait plus. Il ne dit rien, mais entrelaça ses doigts aux miens.

Vingt minutes plus tard, nous étions à Hambye et nous avions nos tickets.

Je repoussai résolument mes pensées loin de moi, et examinai les alentours avec intérêt. L'Abbaye d'Hambye était en ruine ; il n'y avait plus que le squelette de pierre, sans toit. Des blocs effondrés jonchaient le sol çà et là. Des herbes et des arbustes poussaient entre les pierres. Cela me plut beaucoup. Je regardai l'escalier qui avait sans doute correspondu à l'entrée de l'église, et souris :

« J'adore ! m'exclamai-je. C'est tellement calme !

- Pour être calme, c'est calme, répondit Antony, ironique. Je ne pensais pas que tu aimais les églises abandonnées. En fait, j'aurais cru que tu étais incroyante.

- Oh ! Totalement, répondis-je. Mais comme j'aime les ruines romaines, j'aime cette abbaye. Elle a un petit goût de chute.

- Ah. J'espère que *nous* ne chuterons pas.

- Nous ne sommes pas en pierre, rétorquai-je. Néanmoins, il y a des ressemblances. Par exemple, j'ai l'intention de ne me laisser vaincre que par le temps, comme cette église.

- Très joliment dit. Maintenant, si nous en faisons le tour ?

- C'est dommage qu'il soit interdit d'y entrer, regrettai-je en suivant Antony. Être debout au milieu du chœur d'une église envahie par la végétation doit être agréable.

- Ça dépend de ce que tu trouves agréable, dit Antony en riant. Tu as de la chance que ton étrangeté me plaise.

- Si tu n'étais pas toi-même étrange, tu ne m'aurais pas emmenée dans une abbaye en ruine.

- C'est toi qui as conduit ! »

Nous continuâmes en riant, et je m'émerveillai de notre insouciance. On m'avait toujours dit que c'était très mal de tuer. Personnellement, je pensais que cela faisait partie de la vie : tous les prédateurs tuaient sans avoir le sentiment d'accomplir un acte horrible. C'était la nature, tout simplement ; et l'humain, étant de nature le plus destructeur des animaux, tuait. Simplement, avec la conscience s'était développé le sentiment qu'il ne fallait pas tuer son semblable gratuitement ; puis, peu à peu, qu'il ne fallait pas tuer du tout. Que m'importait ? Nous étions plusieurs milliards. Une mort de plus ne mettrait pas notre espèce en danger, alors qu'elle avait la possibilité d'améliorer ma vie. Je ne voyais donc pas de raison de m'abstenir. Antony non plus, d'ailleurs, qui m'enlaçait en me souriant, la lumière se reflétant dans ses yeux gris.

Il y avait quelques visiteurs autour de nous, pas aussi jeunes et terriblement ordinaires. Nous les observâmes un moment, flânant tranquillement au milieu des pierres et des arbres. Il fallait bien accorder cela à la Normandie : c'était pluvieux et le vent était froid sur les plages,

mais l'intérieur des terres était vert et luxuriant. Cela changeait agréablement des villes trop serrées où les gens se marchaient dessus.

Je m'assis sur une grosse pierre qui avait sans doute fait partie d'une colonne, et attirai Antony à moi. Nous restâmes là en silence, écoutant les bruissements des arbres autour de nous. Tout était si calme ! Des nuages blancs défilaient dans le ciel comme les membres d'un troupeau dispersé, juste assez pour que la chaleur soit douce, sans que le vent soit frais. On était bien. J'avais du mal à concevoir qu'au moment même où j'étais si confortablement installée, Sophie gisait le crâne enfoncé dans le garage à côté de la moto de Justin. On nous avait trompés. Nous n'avions aucune importance, et la Terre ne s'arrêtait pas de tourner juste parce que l'un de nous mourait. D'ailleurs, pourquoi s'en faire ? Cela nous arriverait à nous aussi, inévitablement. Et à ce moment, il n'y aurait plus d'inquiétude à avoir, puisqu'il n'y aurait que le néant.

Je laissai mon regard errer sur les ruines de l'église. Comme elle symbolisait bien la religion ! Une coquille vide. Quel besoin avions-nous de croire en l'immortalité ? Notre conscience n'était que temporaire. Tous ceux qui avaient construit cette église, qui croyaient de toutes leurs forces y gagner leur paradis, n'avaient plus aucune existence. Comme ceux qui, en leur temps, avaient tué, ou prié, ou étaient restés passifs. Nos actions n'avaient aucune importance et dépendaient entièrement de notre volonté.

C'était bien pour ça que la force publique tentait de réguler les comportements : sans tous ces garde-fous, nous étions pires que des bêtes. Et l'étant, cela ne nous troublait pas. C'était tellement évident que cette église n'avait jamais servi à rien ! Un dieu réel n'aurait jamais créé l'être humain.

J'en étais là de mes pensées lorsque mon portable sonna. Je sursautai violemment, puis fouillai dans ma besace, sous le regard insistant d'Antony qui pensait sans doute la même chose que moi.

Enfin, je trouvai mon portable.

« C'est ma mère », dis-je, et je décrochai.

A l'autre bout de la ligne, elle semblait hors d'haleine.

« Jade ! s'exclama-t-elle. Tu es avec Antony ? Où êtes-vous ?

- A Hambye, répondis-je. Où voulais-tu que nous soyons d'autre ? Que se passe-t-il ?

- Je ne sais pas exactement, Gilles a reçu un coup de fil de Justin... Il y a eu un problème, Sophie... »

Un instant, elle parut à court de mot.

« Il paraît, d'après ce que Gilles a compris, que Sophie est morte, dit-elle d'une voix étranglée.

- Morte ? m'exclamai-je, avant de baisser la voix : Où êtes-vous ?

- A Granville, nous arrivons à la voiture. Nous rentrons.
- Tu veux que nous rentrions aussi ?
- J'ai cru comprendre qu'il y a un problème, donc oui, ça vaut mieux.
- Bon. Calme-toi, Maman. Nous arrivons. »

Je m'étais levée, et Antony m'imita, m'interrogeant du regard.

« Il paraît qu'il y a un problème, dis-je platement. Ils sont encore à Granville. »

Il ne répondit rien, et nous nous éloignâmes vivement pour rejoindre le parking où était garée la voiture.

« Conduis, lui dis-je. Sinon, ça paraîtra bizarre. »

Il hocha la tête et nous nous installâmes.

Une fois sur la route nationale, et alors que nous roulions à bonne vitesse, il prit la parole :

« L'une des pierres du muret du jardin de mes parents est descellée, dit-il. Derrière, il y a un trou. C'est là que je cacherai la boîte de gants.

- Ce n'est pas une cachette très sophistiquée, fis-je remarquer avec inquiétude.

- C'est bien pour ça qu'ils n'y penseront pas, répliqua Antony. Ils n'ont pas de raison d'aller voir chez mes parents. »

J'acquiesçai simplement. Le raisonnement se tenait.

#### Chapitre 4<sup>ème</sup> :

Vingt-cinq minutes plus tard, nous étions garés le long de la route de la falaise, un peu en contrebas de la maison. Le portail était ouvert ; à côté du garage était garé un Traffic bleu de la gendarmerie. La BMW de Gilles était à sa place habituelle, plus en avant vers la maison.

J'entraînai Antony jusqu'au garage dont les portes grandes ouvertes m'attiraient. Nous nous arrêtâmes à l'entrée, stoppés par un ruban jaune avec des inscriptions noires, comme on en voit généralement dans les séries policières. Pas besoin d'en avoir vu trente-six pour comprendre qu'il délimitait une scène de crime.

A l'intérieur, je vis un homme en combinaison blanche qui s'affairait à prendre des photos. A l'autre bout du garage, un autre était occupé à ce qui ressemblait à des prélèvements. En plein milieu, je vis le corps de Sophie – ou ce qui y ressemblait.

« Ah ! m'exclamai-je en reculant de dégoût, rentrant dans le même mouvement dans Antony qui arrivait derrière moi. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

L'homme le plus proche se retourna. Il portait les mêmes gants qu'Antony plus tôt dans la journée.

« Vous ne devriez pas être ici, dit-il.

- Mais qu'est-ce qui lui est arrivé ? » insistai-je.

Antony glissa ses bras autour de moi. Je le sentais trembler légèrement. Cela ne m'inquiéta pas : le gendarme ne devait pas s'en apercevoir.

« Cela ressemble bien à un meurtre, dit-il avec un sourire sensé nous rassurer. Vous êtes de la famille ?

- Eh bien... »

Je me dévissai le cou en essayant de voir si le visage était reconnaissable. Pour tout dire, non. Il y avait bien par terre ce qui ressemblait à du sang, autour de la tête ; mais le visage était à moitié dans l'ombre et à moitié détourné. De toute manière, Antony avait dit lui avoir fracassé le nez.

« Je ne saurais vous dire, dis-je enfin alors que le gendarme, sans cesser de sourire, s'interposait entre moi et la vilaine vision. Mais les vêtements ne ressemblent pas à ceux que peut porter ma mère. Ça pourrait être Sophie, auquel cas c'est la sœur de mon beau-père.

- Dans ce cas, s'il vous plaît, dit le gendarme, allez à l'intérieur de la maison avec les autres témoins. »

Je ne vis aucune raison de refuser ; aussi, avec Antony, je laissai le garage derrière moi, contournai le Trafic bleu et me dirigeai vers la porte d'entrée.

« Ouf, murmura Antony. Ce n'était pas très beau, hein ?

- J' imagine que ça l'est rarement », lui dis-je en lui serrant fortement la main pour le consoler.

Quand nous entrâmes dans la maison, nous allâmes directement au salon, guidés par un bruit de voix. Ils étaient tous assis, le visage tendu, et interrompirent leurs discussions lorsque nous entrâmes. Je fus frappée par le teint verdâtre de Justin. Gilles, au contraire, était pâle, assis sur le canapé avec le bras de ma mère autour de son épaule. Quant à Aurore, elle avait l'air terrifié.

« Nous avons vu les gendarmes, dis-je d'une voix plate. C'est Sophie ? Que lui est-il arrivé ?



- Son amie l'a trouvée dans le garage, répondit ma mère d'une voix mince. Elle s'était rendue dans la cuisine pour chercher de l'eau, et elle n'est pas revenue...

- Et son amie est allée la chercher dans le garage ? » s'étonna Antony, tout innocence.

Gilles se secoua, parlant d'une voix rauque et fatiguée.

« D'après ce que j'ai compris, Maryse se trouvait dans le salon, et comme Sophie ne revenait pas, elle est allée dans la cuisine... où elle a vu la porte donnant sur le garage, ouverte.

- Ah, fit Antony. Je comprends mieux. Un accident, vous croyez ?

- C'est peu probable, murmura ma mère. On a retrouvé une clé tachée de sang à côté d'elle, d'après ce que m'a dit Maryse.

- Elle est rentrée chez elle ?

- Non, répondit ma mère. Elle était très atteinte, alors je l'ai emmenée se reposer à l'étage. Elle a eu le choc de sa vie.

- Je peux le comprendre ! m'exclamai-je. Mais que faisaient-elles ici ? Nous avons vu Sophie partir pour se rendre chez son amie !

- Elles se sont mal comprises. Quand Sophie est partie, Maryse arrivait ici. Alors elles sont restées. »

Voilà qui expliquait pourquoi Antony avait eu une si mauvaise surprise : un malentendu entre deux femmes vieillies prématurément ! Quand on songeait à quel point il aurait été simple que Maryse reste chez elle, ou que Sophie y arrive au moment où elle partait... Cela me fit presque ricaner : c'était l'amie si choquée de Sophie qui avait scellé son sort.

Bah ! C'était probablement le moment le plus palpitant de toute sa vie. Et si elle n'avait rien vu, elle s'en sortirait avec juste le souvenir d'un frisson délicieux à la pensée d'avoir été si proche d'un meurtrier. Ce n'était pas elle qui y avait laissé des plumes.

Je m'étais assise sur une chaise à côté de la fenêtre du salon, Antony négligemment appuyé contre le mur à quelques centimètres à peine de moi. Je levai la tête pour le regarder. Son visage séduisant n'exprimait que sérénité, et les yeux gris qu'il tourna vers moi étaient aussi clairs qu'à l'ordinaire. Oh oui, nous jouions tous le rôle de notre vie.

La porte s'ouvrit, et une grande femme d'une trentaine d'années, les cheveux coupés courts, s'encadra dans l'ouverture. Son uniforme ne laissait aucun doute quant à la raison de sa présence ici : elle aussi était gendarme. Mais au contraire des deux autres que j'avais vus dans le garage, elle ne s'occupait pas des prélèvements.

Elle embrassa la scène du regard, puis sourit en entrant. Elle semblait étrangement allègre, comme si le fait de travailler sur un meurtre était la chose la plus agréable qui puisse lui arriver. Or, à mon avis, il est

bien plus facile de tuer que de rechercher des indices sur un cadavre : l'assassin, lui, a à faire à la personne vivante et non à une chose réduite en bouillie, ou à un affreux mannequin aux yeux vides.

« Je suis le lieutenant Roo, de la Brigade de Recherches d'Avranches, dit la femme. C'est mon service qui s'occupera de l'enquête. Je vais à présent recueillir vos identités. Je vais également vous demander de me dire, très succinctement, ce que vous avez fait ce matin. Nous pourrions vous interroger en détail plus tard. »

Elle débuta par la gauche, avec Justin. Il eut l'air de trouver que le fait qu'elle commence par lui signifiait qu'elle le pensait coupable – qu'est-ce que la présomption d'innocence pour une personne comme Justin ?

D'une voix mourante, il lui donna son nom, son âge, et bégaya qu'il n'était pas sorti ce jour-là mais qu'il n'avait rien fait, seigneur ! Sophie était sa tante, et qu'il n'était descendu que lorsqu'il avait entendu Maryse, pardon, Mlle Laval, hurler. Il ne savait même pas qu'il n'était pas seul dans la maison.

Le lieutenant Roo nota le tout sur un calepin sans sourciller, puis se tourna vers Gilles. Il se présenta et affirma qu'il avait passé la matinée à Granville avec son épouse et sa belle-fille. Ma mère tint à peu près le même discours, et ajouta d'un ton quelque peu hautain qu'Aurore était mineure, n'ayant que dix-sept ans, et qu'elle répondait de sa fille, qu'un interrogatoire risquait de terrifier. A cela, la gendarme dévisagea Aurore, et parut approuver. Cela ne laissait donc plus que moi et Antony. Le lieutenant se tourna vers nous avec un sourire engageant :

« Et vous êtes... ?

- Jade Iblancour, répondis-je. Je suis la sœur d'Aurore. Et je ne vais pas pouvoir vous être d'une grande utilité, parce que j'étais à l'Abbaye d'Hambye avec Antony. Nous sommes partis en même temps que Sophie.

- Très bien, fit-elle. Vous étiez avec Antony... ?

- Doriat, répondit-il d'une voix indifférente. J'ai fait exactement la même chose que Jade.

- A quelle heure êtes-vous arrivé ici ? s'enquit le lieutenant.

- J'ai dormi ici. »

Elle nota toutes nos réponses avec le même sourire éternel, et presque au moment où elle finissait, on toqua à la porte du salon. Le même gendarme qui nous avait dit d'aller dans la maison glissa la tête par l'embrasure.

« On a fini, dit-il. Les pompes funèbres vont bientôt arriver. »

Gilles se cacha le visage d'un air accablé, et le lieutenant Roo jeta un regard de reproche au gendarme confus. Pour ma part, j'eus peine à

retenir un sourire. C'était rassurant : si les ennemis faisaient des bourdes, peut-être se tromperaient-ils de cible.

En fin d'après-midi, après un repas morne où seuls Antony et moi avions discuté – à voix basse – d'Hambye, et après qu'il fut reparti chez lui, Louise m'appela pour m'informer qu'elle faisait une grande fête le samedi soir suivant. Je lui dis que je ne savais pas trop si je pourrais venir, du fait des probables allers et venues des gendarmes. L'annonce du meurtre de Sophie l'horrifica et l'excita à la fois.

« A ton avis, c'est un étranger à la maison qui a fait cela ? Un inconnu entré par hasard dans le jardin ? me demanda-t-elle.

- C'est fréquent, par ici ? J'aurais cru que Granville et Saint-Pair étaient plutôt calmes.

- Ça nous changerait, fit Louise en riant. C'est tellement incroyable ! Quand mes parents vont savoir ça ! C'était Sophie qui venait toujours les relancer pour qu'Isabelle reste en contact avec Justin.

- Pourquoi ne refusaient-ils pas ?

- Pourquoi auraient-ils refusé ? C'est bien de connaître des gens, non ? »

Je fis la moue et répondis :

« Quel est l'avantage d'entretenir des liens avec des personnes qui ne comptent pas pour toi ? Je n'ai gardé les numéros de portable que de quatre ou cinq amies, et ça me suffit amplement.

- Oui, mais c'est parce que c'est ta nature, commenta Louise. Tu n'as pas besoin de te sentir entourée. Moi, j'aime avoir un carnet d'adresses long comme mon bras.

- Combien de ces contacts sont de vrais amis, des gens sur qui tu compterais dans n'importe quelle situation ? »

Silence à l'autre bout : Louise réfléchissait intensément. J'en étais toujours aussi surprise, mais je l'aimais bien. J'allais sans doute conserver son numéro – indépendamment du fait qu'elle allait certainement garder le mien.

« Je dirais quatre ou cinq, dit Louise. Mais ce n'est pas là le sujet. Vous pensez qu'il va revenir ?

- Si c'est un étranger ? Il aura la trouille de ce qu'il a fait. On ne le reverra pas.

- Ah, tu penses que ça peut être quelqu'un de la famille ? s'exclama Louise. Mais c'est horrible, ça ! Vous êtes très peu nombreux !

- Au moment où elle est morte, on était tous sortis sauf son amie et... Justin.

- Justin ! Mais c'est sa tante ! Pourquoi l'aurait-il tuée ?
- Pff... Va savoir ce qui peut lui passer par la tête. Honnêtement, elle n'était qu'à moitié supportable.
- Jade, tu es sans pitié ! s'esclaffa Louise. Ah, au fait, à ton avis, est-ce que j'invite Mélanie à ma fête ? Lamia et Kevin me disent oui. J'ai appelé Antony tout à l'heure, et il a dit non. Je ne sais pas trop si ce serait très loyal envers toi.
- Loyal ? Depuis quand as-tu un devoir de loyauté envers moi ?
- Non, mais... Tu sais bien. Elle est furieuse contre moi parce que je suis allée te chercher sur ton promontoire, et elle sera très désagréable avec toi parce qu'Antony t'a préférée à elle !
- Ça, ce n'est pas mon problème. Elle ne compte pas pour moi. Mais si elle boude comme si elle avait huit ans, tu devrais peut-être la laisser de côté.
- Oui, mais... Elle est déçue, et je la comprends, en quelque sorte.
- C'est ça. Ce n'est pas de sa faute. Elle a eu une enfance malheureuse. »

Une demi-heure plus tard, quand la conversation prit fin, j'avais obtenu que Mélanie ne soit pas invitée. Cela avait peu d'importance comparé au meurtre de Sophie, mais je n'avais pas oublié ses réflexions sur Aurore, et j'étais rancunière.

Lorsque je descendis de ma chambre pour le dîner, ma mère m'informa d'un air lugubre qu'elle avait appelé mon père. Il devait prendre le train le lendemain.

« Mais que va-t-il bien pouvoir apporter à l'affaire ? m'exclamai-je, agacée. Qu'a-t-on besoin de lui ?

- Jade, je t'en prie ! »

Je m'interrompis. Ma mère semblait sur les nerfs. Je la comprenais : il n'est jamais agréable de revoir quelqu'un qui vous a plaquée pour votre meilleure amie, juste parce que l'une de vos filles avait un léger retard mental.

Je restreignais probablement l'étendue du problème ; mais mon père était la cinquième roue du carrosse depuis mon enfance.

« Nous pensons, Gilles et moi, qu'Aurore ne doit pas rester ici, dit ma mère. Les prochains jours vont être très éprouvants. Je ne veux pas qu'elle ait à subir cela. Et s'il ne tenait qu'à moi, tu partirais aussi.

- Je suis majeure, Maman. Et je suis très bien ici.
- Toi qui voulais aller à Palerme... sourit ma mère.
- C'est vrai, mais les événements sont des plus originaux ici », rétorquai-je quelque peu cruellement.

J'étais en réalité très satisfaite de l'enchaînement des faits. Après tout, Antony n'était pas à Palerme. Je n'en voulais même plus à Gilles d'avoir refusé de payer le voyage.

Après réflexion, il valait effectivement mieux qu'Aurore s'en aille.

« Tu sais que les gendarmes voudront l'interroger, dis-je à ma mère. Il faudra leur dire où elle va, qu'ils puissent la recontacter plus tard s'ils en ont besoin.

- Elle ne pourrait pas leur dire grand-chose, fit ma mère. Et je ne veux pas qu'ils l'ennuient avec cela. Elle va déjà avoir suffisamment de difficultés.

- C'est vrai que fréquenter Agathe, ça ne va pas être facile », persiflai-je.

Agathe était ma belle-mère. Son comportement, vis-à-vis d'Aurore et moi, avait toujours été étrange : elle aurait largement préféré que ses enfants soient tous seuls, mais d'un autre côté, elle savait que nous avions la préséance. Et en plus, notre mère était une ancienne amie dont elle avait piqué le mari. Ça n'aide pas à forger des relations paisibles.

Pour ma part, j'avais toujours fait mon possible pour lui pourrir ses week-ends et ses vacances lorsque j'étais chez eux. La plupart du temps, j'y arrivais de manière fort réjouissante.

« Ne dis pas cela, dit ma mère. Aurore sera mieux là-bas.

- C'est vrai. Des fois que l'assassin revienne et s'en prenne à elle !

- Jade, tu es horrible ! » cria ma mère, et elle quitta la pièce en coup de vent.

Elle se conduisait rarement ainsi. Cela me frappa : elle aimait aussi peu Sophie que moi, mais elle semblait touchée par sa mort. Peut-être était-ce parce que Gilles, lui, le prenait très mal. Après tout, c'était sa sœur. Je ne savais pas s'ils avaient discuté du comportement que Sophie avait eu avec nous, mais il avait de l'affection pour elle, et ma mère devait forcément supporter le poids de son chagrin. Je ne l'enviais pas.

Le lendemain, je reçus une carte postale signée de Nina. J'en avais déjà reçu une de Bérénice, deux semaines auparavant. Nina m'apprenait que leur séjour à Palerme prenait fin et que c'était très triste. Elles devraient désormais passer le reste de leurs vacances à Saint-Raphaël, au bord de la Méditerranée. Je souris. Certaines personnes connaissaient des sorts tellement tragiques ! Néanmoins, à la rentrée, elles auraient certainement moins de choses à raconter que moi.

Mon père arriva en début d'après-midi le lendemain, dans sa nouvelle Peugeot 407 dont il était manifestement très fier. Ma mère et lui s'enfermèrent dans le salon pour discuter très sérieusement, et je sortis dans le jardin pour bronzer, sans aucun remord. Les gendarmes étaient revenus dans la matinée pour interroger Aurore, en la présence de ma mère, puis

étaient repartis. Je ne savais pas quand aurait lieu l'autopsie, mais elle ne prendrait probablement pas très longtemps.

Quant à Gilles et Justin, ils étaient allés consulter un psychologue, parce que Justin était trop choqué par la vision du corps de sa tante. Bien sûr, il n'avait pas été le premier à la découvrir, mais je supposais que ça pouvait effectivement être traumatisant.

Aurore vint s'asseoir sur le bord de ma chaise-longue, vêtue d'un short et d'un haut de maillot de bain.

« Je ne veux pas aller avec Papa », me dit-elle d'un air triste.

Je me redressai et retirai mes lunettes de soleil pour la regarder.

« C'est mieux comme ça, pourtant, lui dis-je. Nous ne savons pas qui a fait ça à Sophie. Mais imagine qu'il revienne ! Nous ne voulons pas qu'il s'en prenne à toi.

- Mais je ne veux pas voir Agathe ! En plus, tu ne seras même pas là !
- Allons, je suis sûre que ce ne sera pas si terrible.
- S'il n'y avait pas Antony, tu serais venue », dit Aurore misérablement.

Je ne pus m'empêcher de rire.

« Certainement pas ! Les choses sont bien trop intéressantes ici ; je veux assister à la suite !

- Et toi, tu n'as pas peur qu'il s'en prenne à toi ? »

Je souris et remis mes lunettes de soleil.

« Maman s'inquiète sans doute, dis-je. Mais moi, je suis majeure. Et je n'ai pas peur.

- Pourquoi ? insista Aurore.
- Parce que je n'ai pas le profil de Sophie. Pourquoi son assassin s'en prendrait-il à moi ?
- Le profil ? » s'exclama ma sœur en me regardant, bouche-bée.

J'entrepris patiemment de lui expliquer que les serial killers recherchaient généralement un certain type de victime, et que si celui-ci aimait tuer les femmes d'une cinquantaine d'années, encombrantes et affreusement vieux jeu, il ne s'attaquerait pas à une jeune fille de vingt ans qui aimait se balader en jean taille basse et en débardeur. Bien sûr, je n'étais pas sérieuse ; mais cela m'amusa beaucoup de voir les yeux écarquillés d'Aurore.

« Mais moi, dit-elle finalement, je n'ai pas cinquante ans. Donc il ne s'attaquerait pas à moi non plus, si ? Donc pourquoi ne pourrais-je pas rester ?

- Parce que tu es mineure », répondis-je d'un ton définitif, et je me rallongeai.

Je l'entendis grommeler, mais elle n'ajouta rien, parce qu'à ce moment, nos parents nous rejoignirent.

« Nous nous sommes mis d'accord, dit mon père. Aurore, nous partirons demain matin.

- Jade, nous aimerions que tu partes également, ajouta ma mère.

- Hors de question, répondis-je sans ouvrir les yeux. Tu restes, je reste aussi.

- Jade, c'est sérieux ! s'exclama-t-elle. Il y a eu un *meurtre* dans cette maison ! Je ne veux pas que tu sois en danger !

- Antony me protégera », dis-je avec un rictus amusé.

Elle soupira et rejoignit Aurore sur le bord de ma chaise-longue.

« C'est à cause de lui que tu ne veux pas partir ? demanda-t-elle en prenant le ton doux qu'elle utilisait lorsqu'elle voulait nous montrer qu'elle nous comprenait. Mais, chérie, il étudie à Paris. Il ne s'évanouira pas dans la nature...

- A cause de lui, et parce que je déteste Agathe, dis-je d'un ton sans réplique. Je n'irai pas chez elle et ses marmots. Et le fait que Papa soit là aussi joue encore plus en leur défaveur. »

Il y eut un long silence, et mon père soupira :

« Jade, vraiment, un peu plus de compréhension ne ferait de mal à personne, dit-il.

- Je n'ai pas compris il y a quinze ans, il n'y a aucune raison pour que je comprenne maintenant. Je reste ici, point final. Et comme le dit Maman, il y a Antony. Donc, zut.

- Jade ! me reprocha ma mère, mais elle n'ajouta rien.

- Ce n'est pas juste, dit Aurore d'un ton plaintif. Moi aussi, je veux rester.

- Aurore, tu ne vas pas t'y mettre ! rétorqua ma mère en se mettant en colère. Tu pars, demain, avec ton père, et c'est tout ! Et maintenant, va faire ta valise ! »

Je me redressai et retirai à nouveau mes lunettes pour la suivre des yeux alors qu'elle s'éloignait à grands pas vifs vers la maison. Mon père resta un instant à hésiter, puis la suivit. Je remarquai que ses épaules s'étaient affaissées depuis la dernière fois que je l'avais vu, et il avait encore pris du ventre.

« Vraiment, Aurore, dis-je. Maintenant, nous l'avons énervée. »

Ma sœur me regarda avec des yeux de chien battus, et accepta sa défaite.

Je me réveillai le lendemain matin pour trouver la maison en effervescence. Mes parents se disputaient quant à la durée du séjour d'Aurore chez mon père – ma mère souhaitant la voir revenir quand les choses se seraient calmées, mon père estimant plus sûr qu'elle ne remette pas les pieds en Normandie. Mon nom fut également mentionné, mon père affirmant que ma mère avait tort de me laisser rester et qu'elle était bien trop indulgente ; à quoi ma mère répondit qu'il devrait être heureux que je ne vienne pas gâcher les vacances d'Agathe. Cette dernière remarque me fit sourire.

Je trouvai Gilles et Justin dans la cuisine et faisant grise mine. Ils avaient manifestement abandonné le champ de bataille. Je leur souris :

« Belle journée, pas vrai ? » lançai-je joyeusement.

Je me rappelai alors pourquoi ils étaient habillés de noir, et pris l'air contrit.

« Nous allons chez le notaire, dit Gilles d'un ton un peu froid. Ma sœur avait rédigé un testament.

- Et vous êtes convoqués tous les deux ? m'enquis-je avec curiosité. Il y a d'autres légataires ?

- Je ne crois pas, répondit Gilles.

- C'est étrange qu'elle ait pris la peine de rédiger un testament, dis-je pensivement en faisant chauffer mon bol de lait au micro-ondes. Après tout, sans mari et sans enfant, ses biens allaient forcément à son frère puis à son neveu.

- Il est possible qu'elle ait *voulu* en rédiger un, fit mon beau-père d'une voix sèche.

- Moui, reconnus-je, ça occupe sans doute. »

Il se pinça la lèvre, l'air franchement agacé ; puis, comme la dispute entre mes parents semblait s'être un peu calmée, il quitta la cuisine. Justin me regarda :

« Tu la détestais, pas vrai ? »

C'était à peine une question, presque une affirmation.

« Disons que je ne l'aimais pas assez pour pleurer, répondis-je.

- Ni même pour être triste ! accusa-t-il. Qui nous prouve que ce n'est pas toi qui l'as tuée ?

- Quoi ! m'indignai-je. Non mais je rêve ! Et pourquoi aurais-je fait cela, je te prie ? On ne sait même pas de quoi elle est morte ! Et puis je te rappelle que c'est *toi* qui es sur son testament, pas moi ! »



J'ouvris la porte du micro-ondes et attrapai mon bol avec tant de brusquerie que la moitié du lait se renversa.

« Là ! criai-je. Regarde ce que tu as fait !

- Pardon ? »

Au moment où il rassemblait son souffle pour me répondre, ma mère fit irruption dans la cuisine :

« C'est fini là-dedans, oui ! cria-t-elle. Jade, si tu veux rester ici, fais-toi oublier, veux-tu ! Quant à toi, jeune homme, ouste ! Chez le notaire ! »

Justin grommela, mais obéit docilement. Ma mère claqua la porte de la cuisine derrière lui. J'épongeai le lait répandu sur le plan de travail avec un petit sourire.

Pendant que Gilles et Justin étaient chez le notaire, j'embrassai Aurore, lui souhaitai de s'amuser quand même, et regardai la 407 rouler hors de la propriété, emmenant mon père et ma sœur. Ma mère, à côté de moi, frissonna.

« Toute cette histoire, soupira-t-elle d'un air misérable. C'est tellement horrible ! Je me sens presque coupable de n'avoir pas eu plus de sympathie pour Sophie.

- Eh bien, manifestement, son tueur n'éprouvait pas non plus beaucoup de sympathie pour elle, hein ? Sinon il l'aurait épargnée.

- Jade !

- A ton avis, pourquoi l'a-t-on tuée ? Que peut-elle bien avoir qui attise les convoitises ?

- Rien, je pense, dit ma mère après un instant de réflexion. Un peu d'argent de côté, et sa part de la maison familiale, partagée avec Gilles. Il n'y a pas de quoi couper trois pattes à un canard.

- Dans ce cas, je resterai sur mon idée que c'était juste parce que le tueur ne l'aimait pas », décidai-je.

Je m'installai dans le jardin pour lire, confortablement allongée dans une chaise-longue avec un coussin sous mes chevilles. Une petite brise venait de la mer, portant une odeur salée. J'eus soudain envie d'être sur la plage, par un jour de gros vent et de pluie, et de marcher les pieds dans l'eau froide, avec Antony à mes côtés.

Malheureusement, le temps normand, que j'avais tant craint, était au beau fixe. Le ciel était bleu et le soleil chaud. J'avais même commencé à bronzer.

Je me rabattis donc sur une promenade de nuit, et appelai Antony pour lui demander s'il serait tenté. Je ne l'avais pas vu la veille, puisqu'il avait estimé qu'il devait nous laisser un peu de temps en famille. Cette

excuse m'avait fait intérieurement sourire, mais je savais qu'en réalité il était plutôt satisfait de ne pas voir cette maison pendant un temps.

« Pourquoi pas ? répondit-il lorsque je lui fis ma proposition pour le soir-même. On pourrait sortir dîner ensemble. Cela te permettrait de décompresser un peu. Cette situation doit être éprouvante ! »

Je souris, énamourée. Il était *tellement* bon acteur !

« Disons que tout le monde est un peu stressé pour l'instant. Mon père a emmené Aurore en Charente-Maritime, là où il va chaque été, chez les parents de ma belle-mère. Gilles et Justin sont chez le notaire, et ma mère est sur les nerfs à cause de tout ça.

- Et toi ?

- Oh, moi, ça va. Je suis plutôt du genre imperméable.

- Bon, parfait. Dans ce cas, je passe te chercher à 20h30. »

Ayant reposé mon portable sous ma chaise-longue pour lui éviter le soleil, je repris mon livre, souriant de contentement. Brièvement, je me demandai ce qu'un psychologue penserait d'Antony et de moi. Peut-être serait-il horrifié. Pourtant, je ne le pensais pas.

Je me faisais tout simplement l'impression d'être *normale*. Certes, Sophie était morte, et c'était fâcheux. Mais enfin, elle s'était trouvée là où elle n'aurait pas dû être, et s'il y avait un autre moyen de se débarrasser d'elle, eh bien Antony ne l'avait pas vu – et moi non plus, en y repensant. Le fait que nous l'ayons tuée ne faisait pas de nous des monstres. En fait, nous étions des *homo sapiens* ; des omnivores. Cela signifiait que nous mangions de tout, y compris de la viande. Or, la viande, il faut la chasser. Pour moi, c'était dans notre nature de tuer. Nos sociétés nous avaient juste apprivoisés, comme un chien de chasse qui apprend à n'attaquer que certains gibiers. On nous avait appris qu'il n'était pas normal de tuer nos semblables. Pour ma part, j'aurais plutôt dit que ce n'était pas souhaitable à cause de nos inévitables liens sociaux. Dans des sociétés où on ne pouvait pas s'éviter – parce que nous étions trop nombreux – il fallait pouvoir être certain que le voisin n'allait pas vous sauter dessus. Mais la normalité n'avait rien à voir là-dedans, c'était juste des règles de savoir-vivre.

Ayant déterminé que j'étais juste mal élevée, je me replongeai dans mon livre.

Lorsque Gilles et Justin revinrent de chez le notaire, je rentrai dans la maison et me rendis dans le salon, curieuse d'apprendre ce que pouvait bien contenir le testament de Sophie.

Je trouvai ma mère assise en face de mon beau-père, lequel avait retiré sa cravate et se frottait le visage d'un air fatigué. Justin n'était pas visible.

« Alors ? Y avait-il de quoi mettre les gendarmes sur une piste ? » demandai-je.

Gilles leva les yeux vers moi, et ils semblaient vides, comme si l'étincelle de vie qui les animait d'ordinaire s'était momentanément éteinte. Dans le silence qui se prolongea, je me sentis devenir nerveuse. Je n'avais, bien sûr, pas peur d'être citée dans le testament de Sophie ; mais il avait l'air tellement découragé qu'il me mit mal à l'aise.

« Eh bien ? » demandai-je après un long moment.

Comme il ne répondait toujours pas, ma mère me regarda :

« Justin hérite de tout. »

Nouveau silence.

« Pas de tout, dit enfin Gilles d'une voix lasse. J'hérite de sa part de la maison. Elle est donc entièrement à moi.

- C'est tout ce qu'elle t'a légué ? m'étonnai-je. Ce n'est pas très gentil.

- J'ai tout l'argent qu'il me faut, alors que Justin n'est pas indépendant, répondit-il.

- Mais sa mère est morte ! »

Gilles se crispa légèrement, et je me rappelai, vaguement coupable, que c'était de sa première femme que je parlais de façon aussi négligente.

« Pardon, dis-je. Je voulais dire qu'il avait déjà hérité d'elle, non ?

- Non, c'est moi qui ai hérité. Nous avons signé une donation au dernier vivant.

- Oh. »

Je le savais, bien sûr, mais jouer à l'ignorante ne pouvait pas faire de mal. Cela leur rappelait que malgré la mort de sa mère quelques années auparavant, dans un accident de voiture, Justin devrait attendre d'enterrer Gilles pour devenir riche.

« Bon, dis-je enfin. Et... il y a beaucoup ?

- Suffisamment, murmura ma mère. Quelques placements...

- Les gendarmes sont au courant, ajouta Gilles, toujours accablé. Mais cela ne prouve rien.

- Non, approuvai-je. D'abord, on ne sait pas comment elle a été tuée, et encore moins s'il en serait capable ! »

Il parut étrangement reconnaissant de ces quelques mots. Sans doute pensait-il que je l'encourageais et le supportais dans ses espoirs.

Tout de même, je me demandais ce que les gendarmes allaient en penser. Après tout, souvent dans les meurtres comme ça, il faut regarder dans le cercle proche de la famille.

Et Justin était juste en première ligne.

### Chapitre 5<sup>ème</sup> :

Le repas de midi était à peine terminé lorsque la sonnette de la grille d'entrée résonna. Gilles se leva et après un regard anxieux à ma mère, alla répondre. Il revint en se mordillant la lèvre et annonça que les gendarmes étaient de retour.

« J'espère qu'ils ne voudront pas parler à Aurore », commentai-je, juste pour meubler le silence oppressant qui venait de s'abattre sur nous.

Justin but un peu d'eau, et sa main tremblait.

Quelques instants plus tard, deux des trois gendarmes qui étaient venus faire les constatations d'usage suite au meurtre de Sophie vinrent nous saluer, et annoncèrent qu'ils voulaient me parler.

Je ne m'étais pas attendu à cela, et repensai immédiatement à tout ce que j'avais pu dire ou faire qui les aurait rendus soupçonneux. Je ne trouvais rien de particulier. Peut-être Antony avait-il été imprudent ?

La panique commençait à m'envahir, et une sensation froide parcourut mon épine dorsale tandis que je me levais. Mon ventre était soudain si noué que j'eus l'impression que j'allais être malade.

« Pouvons-nous occuper le salon ? » demanda le lieutenant Roo à ma mère, qui acquiesça avant de me jeter un coup d'œil inquiet.

Je me demandai si mon visage reflétait mon état d'esprit. J'étais incapable de penser correctement. Savaient-ils ? Avaient-ils deviné quelque chose ? Pourquoi voulaient-ils me voir en premier ? J'aurais compris qu'ils m'interrogent après Justin et Gilles, et peut-être même après ma mère. Mais qu'ils commencent par moi ?

En entrant dans le salon, je pris une profonde inspiration et me reprochai intérieurement ma lâcheté. Je connaissais les risques lorsque j'avais incité Antony à m'aider à me débarrasser de Justin, non ? Il était toujours possible que les gendarmes découvrent les coupables. Si tel était le cas, j'affronterais mon destin dignement.

De plus, il était fort possible qu'ils n'aient voulu me parler en premier que parce qu'ils avaient moins de questions à me poser qu'aux autres. Peut-être voulaient-ils commencer par celle qui avait le moins de chance de savoir quoi que ce soit. Après tout, j'avais vraiment été à l'Abbaye d'Hamby ce jour-là !

Je m'installai sur le canapé, et les deux gendarmes prirent place dans les fauteuils en face de moi. Celui dont j'ignorais le nom alluma un ordinateur portable, et le lieutenant Roo m'adressa un sourire encourageant.

« Nous aimerions vous poser quelques questions, dit-elle. Depuis quand connaissez-vous M. Doriat ?

- Antony ? demandai-je, feignant la surprise. Un mois, à peu près. J'ai fait sa connaissance une semaine après que nous soyons arrivés en Normandie, je crois. Par une amie commune. »

Je haussai mentalement les sourcils. Louise venait de bénéficier d'une promotion. En même temps, elle était sympathique, donc pourquoi pas ?

« Je vois, dit la gendarme tandis que son collègue tapait ma réponse, une fois l'ordinateur allumé. Que pouvez-vous nous dire de lui ?

- Vous voulez que je vous parle d'Antony, répétais-je en prenant l'air le plus vide possible.

- S'il vous plaît. »

Je fis la moue, gardant toujours mon air perplexe.

« Il habite à Paris, mais ses parents ont une maison à Jullouville, et ils y viennent quand ils peuvent. Il vient de finir sa troisième année de médecine.

- Vers quelle spécialité s'oriente-t-il ?

- Il veut devenir oncologue.

- Très bien... »

L'autre gendarme notait toujours, levant parfois la tête pour me fixer en silence. Il devait avoir la trentaine, avec des yeux et des cheveux bruns, et il avait un air franc et ouvert. Mais il ne souriait pas.

« Que pourriez-vous nous dire de son caractère ? » me demanda-t-il soudain.

Je jetai un coup d'œil, et notai que Roo semblait offensée. Je songai qu'il pouvait être bon d'attiser les querelles entre chef et subalterne, et répondis donc :

« Il est très calme. Il faut l'être pour faire un bon médecin, vous savez.

- Ah bon ? fit-il, imperturbable.

- Eh bien, oui, répondis-je d'un air légèrement choqué. Que feriez-vous si votre médecin poussait les hauts cris à la moindre bosse que vous vous faites ? Ce ne serait pas très rassurant.

- Vous pensez donc qu'il a bien choisi son orientation.

- Il en aurait changé s'il n'en était pas content.

- Vous faites une supposition, fit-il remarquer. Vous ne me dites pas ce que vous pensez. »

Je rétrécis légèrement les yeux avant de me reprendre. Celui-là m'avait l'air plus vif que Roo.

« Je pense qu'il fait exactement ce qu'il aime.

- Et vous, enchaîna-t-il, vous êtes en droit. Cela vous plaît ?

- Assez.

- Assez ? »

Le lieutenant, sentant que la situation lui échappait, nous interrompit :

« C'est tout ce que vous pensez de lui ? Il est calme ? »

Je laissai échapper un petit gloussement.

« Non, évidemment. C'est son apparence extérieure. A l'intérieur, il est également drôle, et gentil.

- Drôle et gentil, répéta-t-elle. Pas du genre violent, donc ? »

J'ouvris de grands yeux.

« La violence n'est pas gratuite, dis-je. Il faudrait qu'on l'énerve vraiment, ou qu'on le menace. Ou qu'on menace quelqu'un à qui il tient, par exemple.

- C'est ce que vous pensez, ou c'est une supposition ? » demanda le jeune gendarme sans attendre Roo.

Ouh là là, il allait avoir des problèmes avec sa hiérarchie. Je répondis néanmoins, obligeamment :

« C'est comme ça que réagissent la plupart des gens. Nous ne sommes pas des sauvages, et même les sauvages ne sont pas violents sans raison. Maintenant, j'ai bien compris ce que vous essayez de sous-entendre. Mais pour qu'il ait tué Sophie, il faudrait qu'il soit très doué, parce qu'à Hambye il n'a pas quitté mon côté. »

Le jeune gendarme haussa un sourcil et sourit :

« Vous pourriez l'avoir aidé. »

Je me levai d'un bond, les yeux écarquillés et les lèvres pincées de colère :

« Je suis étudiante en droit, vous l'avez dit vous-même ! m'exclamai-je. Vous venez précisément de violer la présomption d'innocence, la mienne et celle d'Antony ! Ne nous accusez pas pour plaisanter, ce n'est pas un sujet d'amusement !

- Il suffit, coupa Roo d'une voix tranchante. Mademoiselle, rasseyez-vous, personne ne s'attaque à votre innocence, ni à celle de votre petit ami. Audry, continuez à noter ! »

Je me rassis d'un air buté, et je suis très douée pour ça. Pendant un instant, on n'entendit que le bruit du clavier, et la gendarme m'observa d'un air morose. Elle devait se dire que j'avais l'air aussi accueillante qu'une porte de prison.

« Bien ! fit-elle lorsque le gendarme – Audry, donc – eut finalement cessé de taper. Nous parlions du caractère de M. Doriat.

- Et je ne vois pas pourquoi je continuerais à vous parler, dis-je d'un ton rogue. Vous avez l'air de penser qu'Antony a sauté sur Sophie dans le garage ! Pour quelle raison l'aurait-il fait, je vous prie ?

- Faut-il une raison ? marmonna Audry.

- Il y a toujours une raison ! le fustigeai-je. Même si c'est juste un trouble psychiatrique ! Et il se trouve qu'Antony n'en a pas !

- Bien ! répéta Roo, l'air mécontent. Comment expliquez-vous que nous ayons trouvé l'ADN de votre petit ami dans le garage ? »

Un instant, je restai bouche bée, incapable de penser. Puis je réalisai que c'était précisément pour cela qu'elle m'avait posé cette question à ce moment précis : pour me déstabiliser. Il était même possible qu'Audry n'ait jamais remis en cause son autorité : ils avaient peut-être tout simplement joué au bon et au méchant flic.

Je savais bien que toute cette histoire, de toute façon, n'était qu'une gigantesque pièce de théâtre. Il n'y avait que Justin qui n'était pas bon acteur, ici.

Ayant repris mes esprits, je haussai les épaules.

« Facile, dis-je. Samedi dernier, Gilles a acheté une nouvelle moto à Justin. Il n'a pas résisté à l'envie de la montrer à Antony, et ils l'ont remise au garage. Ils ne s'aiment pas beaucoup, mais Antony a été poli. Il s'est extasié sur la belle moto de Justin. »

Silence. Roo me fixait droit dans les yeux, cherchant sans doute à voir si je rougissais d'un quelconque mensonge. Sauf que ça n'en était pas un. Justin, bien que détestant Antony, ou peut-être à cause de cela, avait tenu à lui faire admirer sa nouvelle moto sous toutes les coutures, et Antony avait accepté de venir faire le piquet à côté de lui.

« S'ils ne s'aiment pas, demanda Audry, pourquoi votre demi-frère aurait-il voulu lui faire admirer sa moto ? »

Je pris une profonde inspiration. Là. Encore un raccourci saisissant de notre situation familiale, et qui m'énervait démesurément.

« Justin n'est pas mon demi-frère. Ma mère est mariée avec son père, et c'est tout.

- D'accord, dit Roo, qui continuait de m'observer avec attention. Mais pourquoi ne s'aiment-ils pas ? »

Je haussai un sourcil.

« C'est pourtant évident, non ? Antony est beau et intelligent. Justin est jaloux. »

Ils me regardèrent d'un air absolument vide, cherchant peut-être à deviner si je plaisantais et s'ils devaient sourire poliment. Il était vrai que j'avais un peu exagéré la peinture ; mais les grandes lignes étaient là. Et je pensais certainement qu'Antony était beau et intelligent.

« Donc, dit lentement Audry, parce que votre... faux demi-frère est jaloux de votre petit ami, il est allé lui faire admirer sa moto ?

- Oui, répondis-je, commençant à beaucoup m'amuser. Justin croit que l'argent fait le bonheur. Il a donc voulu parader devant Antony avec un engin beaucoup trop cher pour lui, qui n'a qu'une Golf – ce qui, pour Justin, est le comble du ringard.

- Bien sûr », murmura-t-il en s'absorbant dans son écran d'ordinateur.

Je les regardai en riant intérieurement. Ils avaient l'air de ne pas savoir quoi penser. J'avais réussi du premier coup mes deux premières années de droit ; je ne devais donc pas être totalement stupide. D'un autre côté, les réponses que je leur donnais pouvaient faire venir des doutes. Mais avec un peu de chance, c'était juste les divagations d'une groupie.

Ils ne mettraient pas longtemps, en parlant avec Justin, à se rendre compte que c'était effectivement ce qu'il avait eu en tête. Il avait pensé que montrer à Antony une moto horriblement chère le rendrait jaloux de ce que lui ne pouvait pas s'offrir. Evidemment, il n'avait pas compté sur le fait qu'Antony se moquait de sa moto comme de sa première chemise. Malgré tout, Justin avait été persuadé qu'il était vert de jalousie, et il avait été content.

« Vous avez encore des questions ? demandai-je.

- Vous êtes allés à Hambye plutôt tôt le matin, dit Roo. Pourquoi ça ?

- Comment ça ? »

Face à mon incompréhension, elle reformula sa question :

« Pourquoi ne pas y être plutôt allés l'après-midi ? »

Ah. Question intelligente. J'aurais bien répondu que nous avions eu besoin d'un alibi, mais ç'aurait été trop proche de la vérité, et je ne suis pas sûre qu'Antony m'aurait félicitée pour mon sens de l'humour. Je me contentai donc de répondre :

« Nous voulions profiter de la plage pendant l'après-midi. »

Les gendarmes hochèrent la tête, m'observèrent un instant pensivement, puis Audry se leva et me signifia que l'entretien était terminé. Je les saluai poliment et quittai la pièce, Roo sur mes talons, qui alla demander à ma mère si elle pouvait lui parler.

Je ne restai pas dans la maison, mais allai me poser à l'extérieur avec mon MP3, souhaitant réfléchir un peu à ce qui s'était passé. Les gendarmes m'avaient posé des questions sur Antony. Ils avaient trouvé son ADN dans le garage. Il y avait une explication parfaitement logique, et la



réponse que j'avais donnée les satisferait probablement, mais il fallait rester prudent à l'avenir. Je m'étais montrée trop arrogante, croyant avoir déjà gagné, avoir été trop maligne pour qu'ils aient la moindre chance de nous attraper.

Il fallait désormais que je contrôle ce que je disais, mais également la manière dont je me comportais avec eux. Un petit sourire, un regard ironique pouvaient leur mettre la puce à l'oreille. Il fallait les désintéresser d'Antony et de moi.

J'étais tentée de l'appeler pour lui raconter ce qui s'était passé, mais s'ils nous soupçonnaient vraiment, ils s'y attendraient. Il devait être possible de mettre un téléphone portable sur écoute, et ils connaissaient le numéro du mien. Il était hors de question de discuter avec Antony par téléphone. Je lui parlerais ce soir sur la plage, lorsque je serais sûre d'être seule avec lui.

A la place... Je souris et arrêtai mon MP3 pour saisir mon portable. S'ils m'écoutaient, ils seraient certainement fort surpris que je choisisse d'appeler Louise pour lui raconter mon expérience inoubliable de témoin interrogée dans le cadre d'une enquête criminelle ! Ils me prendraient pour une grue sans cervelle, et rien ne pouvait être mieux à ce moment.

Sifflotant doucement pour moi-même, je composai le numéro de Louise. Elle répondit presque aussitôt, m'annonçant d'un ton excité qu'elle avait acheté des lampions pour la fête du lendemain.

« Des lampions ? m'étonnai-je. Tu souhaites nous donner en pâture aux moustiques ?

- Ne sois pas rabat-joie ! s'écria-t-elle en riant. J'ai toujours rêvé de faire une fête dans le jardin avec des lumières partout. Ce sera génial ! Il y a au moins quarante personnes qui viennent, tu verras !

- Je n'aurais jamais cru que la région soit si peuplée, persiflai-je, amusée.

- Bah, tu n'y connais rien ! Ils ne viennent pas tous de Jullouville, j'ai deux copains qui viennent même de Villedieu-les-Poêles !

- Effectivement, ça fait une sacrée trotte », répondis-je en me demandant où diable se situait Villedieu-les-Poêles.

Je devais apprendre plus tard que cette ville avait hérité de ce nom si étrange parce qu'on y trouvait une fonderie de cloches, qui lui avait dans les siècles passés valu une certaine réputation – surtout, j'imaginais, dans le monde du clergé.

« Ils viennent en voiture, dit Louise.

- Ils ont de la chance d'en avoir une, répondis-je. Je ne t'appelais pas pour ça, en fait, mais pour te raconter mon interrogatoire par les gendarmes ! »

Louise oublia aussitôt les préparatifs pour sa fête.

« Non ! s'exclama-t-elle. Que t'ont-ils demandé ?

- Ils m'ont parlé d'Antony ! Ils avaient l'air de penser que parce qu'il veut devenir médecin, il s'est attaqué à Sophie ! Tu m'avais bien prévenue pourtant que c'était un psychopathe, pas vrai ?

- Jade, répondit-elle en riant, tu sais bien que ce n'est pas un psychopathe. Je trouve absolument scandaleux que les gendarmes se trompent comme ça. Pendant qu'ils perdent leur temps avec Antony, le vrai meurtrier court toujours !

- Oh, je ne vois pas pourquoi ils continueraient de s'intéresser à lui. Nous étions à Hambye, après tout.

- On ne sait jamais ce qu'ils peuvent penser. J'imagine que leur hiérarchie les presse de trouver le coupable, et attends un peu que la presse soit mise au courant qu'il y a eu un crime !

- La presse ? Je ne vois pas qui serait intéressé par la nouvelle de la mort de Sophie. J'ai déjà dit à ma mère qu'on l'avait tuée soit pour son argent, soit parce qu'on ne l'aimait pas. Si c'est pour son argent, alors c'est Justin le coupable, parce qu'elle lui a tout légué !

- *Non !* répéta Louise. Tout ?

- Tout ! Sauf sa part de la maison, qu'elle a laissée à Gilles !

- C'est vache, quand même. C'est son frère qu'elle a snobé comme ça.

- Il a suffisamment d'argent lui-même. Elle adorait tellement Justin que ça ne me surprend pas qu'il ait tout eu.

- Tu crois qu'il était au courant ? » souffla Louise dans le combiné.

Je souris intérieurement. C'était précisément la question que je voulais que les gendarmes se posent. Pour le cas où ils nous écoutaient, ça pouvait être utile à ma cause.

« Ça m'étonnerait que Sophie lui ait dit. Mais il pouvait avoir des soupçons – si tant est qu'il ait pensé que sa tante mourrait un jour ! »

Louise rit.

« Il n'est pas si bête, tout de même. Il se doutait bien qu'elle n'était pas éternelle.

- Oh, certainement. Mais elle n'avait qu'une cinquantaine d'année. Il pouvait bien se dire qu'elle vivrait encore trente ans. »

Nous demeurâmes un moment silencieuses. Allongée sur le dos, j'observais la cime des arbres qui s'agitaient doucement sous l'effet du vent. C'étaient des pins maritimes, et ils étaient beaux.

« C'est tout de même effroyable, dit finalement Louise. On croit toujours que ça n'arrive qu'aux autres.

- Et soudain on se retrouve dans la peau des autres ! répondis-je. C'est surtout dur pour Gilles, je pense. Personnellement, je n'aimais pas Sophie. Mais c'était sa sœur, c'est normal qu'il ait de la peine.
- Je n'aimerais pas qu'une pareille chose arrive à ma sœur, acquiesça Louise, ni à l'un de mes frères.
- Ni moi à Aurore ! m'exclamai-je. Si on s'avisait de lui faire ça...!
- On sait comment les choses se sont passées, finalement ?
- Pas avec exactitude, non, répondis-je. Les gendarmes nous ont néanmoins dit qu'elle semble avoir été frappée avec une de ces clés dont on se sert pour bricoler. J'imagine que ça peut tuer.
- Horrible ! s'exclama Louise. Bon, ça m'a fait plaisir de te parler. Je vous attends toujours demain soir à dix-huit heures, Antony et toi, tu sais !
- On viendra, dis-je. Ne serait-ce que parce que personnellement, je veux bien me changer les idées.
- Super ! Si tu tiens le coup, je vais te laisser, j'ai encore des choses à faire. Salut ! »

Sur ces bonnes paroles, la conversation prit fin, et je m'estimai satisfaite de la tournure qu'elle avait prise.

Lorsque vint le soir, Antony vint me chercher et nous allâmes dîner sur la terrasse d'un des nombreux bars de Jullouville, pas loin de la plage. La décoration était succincte, les tables bancales et les chaises en rotin colorées, mais l'ambiance était au rendez-vous. Des groupes de jeunes buvaient bruyamment à côté de nous, et je grimaçais.

« Je ne comprends pas ce qu'ils ont dans le crâne, dis-je. On peut être content de se retrouver dans un bar sans hurler. Ecoute ces filles ! On dirait des harpies.

- Voyons, Jade ! répondit Antony en riant. Ce sont des ados, et elles se comportent en ados. Tu n'es pas beaucoup plus vieille qu'elles.
- Deux ou trois ans, et ça fait un monde de différence ! rétorquai-je. Mais de toute façon, je ne me suis jamais abaissée à ce point.
- Elles font preuve de spontanéité », insista Antony, toujours souriant.

Je savais qu'il n'éprouvait pas plus d'intérêt pour ces bandes stupides que moi, mais ça ne m'étonnait pas qu'il plaide une cause désespérée – et contraire à ce qu'il pensait réellement. Il aurait peut-être dû faire avocat, finalement. Il aurait été véreux, mais riche.

« De la spontanéité, je veux bien, dis-je. Mais les pauvres n'ont rien d'autre dans le crâne. »

Je cillai lorsque les garçons de l'un des groupes poussèrent des beuglements quand l'un d'eux renversa sa bière.

« Et là, dit Antony, c'est à qui aura la plus grosse voix. C'est une manière de s'intégrer au groupe.

- Je n'ai jamais fait partie de groupes où il fallait beugler pour être accepté, dis-je.

- Bah ! C'est parce que tu es asociale, voilà tout. C'est à la mode d'être bruyant ! »

A ce moment, nos assiettes arrivèrent, et les deux bandes qui nous entouraient perdirent tout intérêt. Malgré le cadre de l'endroit, c'était très bon, et je dégustai avec délice ma côte de porc accompagnée de légumes et d'une sauce aux champignons. Antony avait pris la même chose et ne parut pas se plaindre.

A un moment, je regardai autour de moi, constatant qu'à part les groupes d'ados le bar était aussi rempli de gens dans la force de l'âge, voire un peu au-delà. Je remarquai un autre couple de notre âge, à Antony et à moi, et c'était tout. Il y en avait d'autres à l'intérieur du bar à la façade illuminée, mais je ne les voyais pas. Par contre, j'entendais le niveau des conversations. Comme toujours, les gens criaient pour se faire entendre.

« Pourquoi souris-tu ? demanda Antony tout en mangeant.

- Oh, rien. Je trouve juste amusant que, dès qu'on est plusieurs à table, on se mette à parler tous en même temps. Dans ces cas-là, le niveau du son augmente forcément. »

Il haussa les sourcils, mais ne répondit rien. Sa capacité au silence était l'une des nombreuses qualités qui me plaisaient chez lui.

Après le dessert – pour moi une glace chocolat-passion – il se renversa sur sa chaise et alluma une cigarette, pendant que j'observais la rue derrière lui. La barrière de la terrasse nous en séparait, mais je voyais les gens passer, simplement vêtus d'un blouson, allant ou revenant de la digue. Plus bas dans la rue, il y avait un manège rempli d'enfants qui criaient de joie, et trois roulottes proposant un assortiment effrayant de sucreries, barbes à papa, gaufres et crêpes l'entouraient.

Voyant ce que je regardais, Antony fit un signe du menton vers le manège :

« Dans l'autre rue il y a un stand d'auto-tamponneuses, si tu veux. »

Je souris. C'était amusant, mais je voulais lui parler de la visite des gendarmes, et je secouai la tête.

Il fuma sa cigarette, puis la note fut payée et nous prîmes la direction de la plage. Nous étions arrivés au bar à 21h, et il était à présent 22h30. La digue elle-même, construite en dur, était illuminée par des lampadaires. Mais ils n'éclairaient pas la plage en contrebas. On entendait

le bruit des vagues, mais on ne voyait que la nuit. La lune était absente, et seules quelques étoiles se montraient dans le ciel.

« Regarde, dit Antony en s'appuyant contre la barrière en métal et en tendant le bras. Tout à droite, et le plus intense, c'est le phare de Granville. En face, plus discret, c'est celui de Chausey. Et plus à gauche encore, on devrait voir celui du Herpin... »

Nous attendîmes en silence, regardant les brefs éclairs de lumière qui trouaient la nuit à intervalles réguliers. Le ressac était sans merci, et un vent frais jouait avec mes cheveux. On n'y voyait rien en contrebas, et c'était le paradis.

« Demain soir, nous serons chez Louise, dis-je. Mais la semaine prochaine, je veux aller visiter le Mont-Saint-Michel. On dit que ça vaut la peine.

- C'est vrai, répondit Antony. Etre sur les murailles, à marée haute, si possible de nuit... C'est encore mieux avec les marées des équinoxes, bien sûr, mais tout ne peut pas être parfait. Nous irons.

- Viens, allons sur la plage.

- Nous baigner ! » ajouta-t-il avec enthousiasme.

J'éclatai de rire.

« La mer doit être glacée ! m'exclamai-je.

- C'est normal, c'est la Manche et il fait nuit. Mais n'as-tu jamais rêvé de te baigner nue la nuit ? Moi si !

- Mmh... C'est tentant, concédai-je. D'autant plus qu'on ne peut pas nous voir.

- On ne restera pas longtemps, et voilà tout. Ça ne nous fera que plus estimer celui qui a inventé les vêtements ! »

Il m'entraîna en riant, et nous descendîmes les escaliers les plus proches pour atterrir sur la plage. J'enlevai mes chaussures et mes chaussettes et posai les pieds dans un sable froid. Il avait fait chaud durant la journée, mais la nuit était tombée et la température aussi.

« Viens, me dit Antony dans un souffle. Allons plus loin. »

Nous marchâmes jusqu'à ce que le grondement des vagues emplisse nos oreilles et que l'eau froide atteigne nos pieds. Alors nous abandonnâmes nos vêtements, un peu plus haut pour éviter qu'ils ne soient mouillés.

Je frissonnai violemment : le vent, sans être particulièrement violent, n'en était pas moins constant, et j'avais la chair de poule. Je me mis à claquer les dents en regardant autour de moi : dans la pénombre on apercevait vaguement l'écume blanche des vagues, mais la nuit était si noire qu'on les voyait à peine. Je songai qu'il aurait été impossible

d'obtenir une telle nuit à Versailles, ou plus généralement en Région Parisienne.

Je distinguai la forme d'Antony, et il me tendit la main. Je la pris, et il m'attira vers l'eau.

« Viens, chuchota-t-il à mon oreille. Le plus dur est d'y entrer ; une fois dedans ça ira tout seul. »

Il se colla contre moi, me communiquant sa chaleur et son désir, et me poussa vers l'eau. Je gloussai et criai lorsqu'elle atteignit mes jambes, puis mes cuisses ; j'étais absolument frigorifiée. Les vagues venaient se briser sur moi sans douceur, m'aspergeant d'eau froide et salée. A côté de moi, Antony glapissait et bondissait pour essayer d'éviter le moment où les vagues éclataient ; le bruit était tout autour de nous, et nous étions seuls au monde.

Enfin, j'eus de l'eau jusqu'au ventre ; je respirais à peine, toute la peau hérissée et les dents claquant convulsivement. J'étais gelée, et je m'agrippai à Antony en me demandant si j'arriverais à nager et si je ne ferais pas mieux de faire demi-tour.

« Allez, plonge ! » me cria-t-il avant de s'immerger complètement.

J'hésitai un instant, puis fis de même, retenant mon souffle et plongeant d'un seul coup ma poitrine, mes épaules, mes bras et ma tête dans la Manche. Je ressortis aussitôt, haletante comme si j'avais couru cent mètres.

Antony se colla de nouveau contre moi et m'embrassa avec ardeur, m'entourant de ses bras pour me serrer fort. Je lui répondis en m'efforçant de me fondre en lui pour aspirer sa chaleur. J'avais déjà remarqué que les garçons semblaient moins sujets au froid que les filles ; dans le cas d'Antony, l'excitation du moment paraissait le rendre relativement insensible à la température.

D'ailleurs, en y réfléchissant, j'étais dans la mer de nuit, nue, avec le jeune homme le plus charmant de la terre, nu lui aussi, et tout offert à moi. Je pensais trop. Il me suffirait de sortir de ma tête la conscience du froid de l'eau et de profiter de l'instant.

D'un mouvement décidé, je bondis de l'eau – rien n'est plus facile, soit dit en passant – et nouai mes jambes autour des hanches d'Antony avant de l'embrasser à pleine bouche, fermement agrippée à lui. Il oscilla avec le ressac et faillit perdre l'équilibre.

Il gémit, et je me rappelai que j'avais quelque chose à lui dire.

« Au fait, murmurai-je au milieu du bruit des vagues. Les gendarmes m'ont interrogée, ce matin. Ils s'intéressent à toi. Je leur ai raconté comment Justin t'a fait admirer sa moto.

- Rien... à faire, haleta Antony.

- Peut-être, mais juste au cas où, il fallait que tu saches ce que je leur ai dit.
- Oui. Tu crois qu'ils nous soupçonnent ?
- Je me le suis demandé. J'ai joué l'idiot complètement dingue de toi.
- Parce que tu ne l'es pas ?
- Dingue de toi, peut-être... Idiot, sûrement pas ! »

Après coup, nous nous émerveillâmes d'avoir été capables de tenir une conversation sensée. Nous sortîmes de l'eau en tremblant et en riant et titubâmes jusqu'à nos vêtements. Je me rendis compte que nous allions devoir les remettre sans nous sécher, et je traitai Antony d'inconscient.

« Je m'en fiche ! s'exclama-t-il en commençant à se rhabiller avec des gestes brusques trahissant sa raideur. Attends d'être sèche si tu veux, moi, j'ai trop froid ! »

Evidemment, je me rhabillai. J'enfilai une culotte et un jean sec sur des jambes mouillées, puis un soutien-gorge, un débardeur et un pull sur un buste tout aussi mouillé. Mes cheveux étaient collés à mon cou et gouttaient avec régularité.

« C'est horrible. J'ai trop froid ! couinai-je en m'emparant de mes chaussures.

- On s'en va », acquiesça Antony en récupérant les siennes.

Nous courûmes – péniblement – dans le sable jusqu'à l'escalier le plus proche, remontâmes sur la digue en nous tenant les côtes, et nous précipitâmes dans la direction où nous avions laissé la voiture.

« La tête des passants ! s'exclama joyeusement Antony. C'est normal, avec ta tête de sirène tout juste pêchée.

- Je ne sais pas si je dois me vexer que tu sous-entendes que j'ai une sale tête, ou si je dois être flattée que tu me compares à une sirène...
- C'est là tout l'art des compliments à double tranchant ! »

Je cillai en marchant, pieds nus, sur le basalte des rues. Il n'y avait pas de trottoirs dans les rues de Jullouville, et sur les côtés sableux poussaient généralement des herbes et autres plantes sauvages. Les rues étaient donc parsemées de petits cailloux, ce qui justifiait que j'avance avec précaution jusqu'à la voiture.

Antony fut encore plus lent que moi, se plaignant de l'état de ses plantes de pieds. J'envisageai de me moquer de lui, mais le froid eut raison de moi et je me contentai de grimper en tremblant dans la Golf. Elle démarra avec le chauffage poussé à fond, pour notre plus grand bonheur.

« Je t'emmène chez moi, c'est plus près. Et j'ai vraiment trop froid, dit Antony.

- Au moins, j'ai accompli un fantasme ! répondis-je avec satisfaction.

- C'est vrai, dans la mer, à minuit – ou presque ! rit-il. Il faudra répéter l'expérience, pas vrai ? »

Je m'apprêtais à protester vigoureusement, puis préfèrai une boutade.

« D'accord, mais la prochaine fois, dans l'Océan indien », dis-je.

Il éclata de rire, à ma grande satisfaction.

« A midi, pour que l'eau soit encore plus chaude ? suggéra-t-il.

- Bien sûr... Et autant prévenir les gens à l'avance du spectacle... » grommelai-je avec une moue.

Satisfait d'avoir été plus tordu que moi, il gloussa.

Tout le monde était encore debout quand nous arrivâmes chez Antony, et sa mère poussa les hauts cris.

« Vous êtes allés vous baigner à une heure pareille ! Mais l'eau devait être gelée ! Allez vite vous sécher ! Vous aviez pris vos maillots de bain, au moins ?

- Oh, pas la peine », assura Antony.

Je lui jetai un regard noir quand Christophe et Lamia ricanèrent.

Je passai une bonne vingtaine de minutes sous une douche brûlante, savourant la cascade d'eau qui tombait en fumant sur moi. Après l'eau salée, gelée et agitée dans laquelle nous nous étions baignés, c'était absolument merveilleux. Peut-être Antony n'avait-il pas tort, et peut-être devrions-nous répéter l'expérience.

Plus tard, lorsque nous aurions réussi à orienter l'attention des policiers sur une cible plus adéquate que nous-mêmes.

\*

\* \*

Le lendemain, Antony me ramena à Granville, étant donné que je n'avais pas emmené de vêtements de rechange la veille. De plus, la fête prévue par Louise était le soir-même, et je n'avais toujours pas choisi ce que j'allais porter.

Antony se gara devant l'entrée du jardin, comme à son habitude. Mais en approchant de la maison, nous constatâmes avec surprise qu'une Clio argentée et surtout inconnue était garée au pied du perron.

« Les gendarmes ? me demanda Antony avec un fond de nervosité.

- Je n'en ai aucune idée, répondis-je d'un ton soucieux. Néanmoins, elle n'est pas bleue. »

En entrant, je constatai que je n'avais aucune raison d'être inquiète. De la cuisine provenaient des voix, et en y arrivant je vis que nous avions une invitée.



Elle était pour le moins caricaturale. Ses cheveux étaient longs et blond platine, ses yeux déjà charbonneux – il était dix heures du matin – et elle était vêtue d'un débardeur et d'un short en jean. Je fus presque surprise qu'elle n'ait pas mis de rouge à lèvres, mais je supposai que ça ne sert pas à grand-chose pour le petit-déjeuner.

Elle était assise au milieu de la table de chêne de la cuisine, avec à sa droite un Justin qui – étrangement – semblait renfrogné, et en face d'elle un Gilles embarrassé. Ma mère était en train de sortir deux bols de lait du micro-ondes et je ne pouvais pas voir son visage.

« Jade, dit Gilles d'un ton crispé. Je te présente Marina. C'est la... copine de Justin. »

Il hésita visiblement sur la qualification à donner à l'intruse, et Justin se rembrunit encore plus.

« On a rompu ! dit-il. Et tu avais dit que tu ferais le nécessaire ! Je t'avais donné l'argent !

- Mais j'ai bien réfléchi, dit Marina qui m'avait à peine jeté un coup d'œil. Et je ne suis pas prête à un acte aussi traumatisant. Il me semble plus souhaitable de m'investir dans mon nouveau rôle. Et alors que l'argent était un problème, ce n'en est plus un aujourd'hui. Le seul obstacle est donc tombé.

- C'est ça ! s'exclama Justin en tapant du poing sur la table. Tu as appris que ma tante m'avait laissé de l'argent, et tu viens en profiter, espèce de vautour ! »

Haussant les sourcils, je me préparai une tasse de lait, puis dans la foulée préparai aussi celle d'Antony. Il sortit le chocolat en poudre – les autres étaient au café, mais je n'en buvais pas.

« Y aurait-il un problème ? demandai-je d'un ton innocent.

- Ce n'est pas un problème, c'est un projet d'avenir fabuleux, dit Marina d'un air inspiré. Justin et moi allons avoir un bébé ! »

Je clignai des yeux, et Antony siffla doucement.

« Félicitations, dit-il.

- Je ne le reconnaîtrai pas ! aboya Justin. Tu avais dit que tu avorterais !

- J'ai dit ça parce que je ne pensais pas pouvoir m'en occuper ! rétorqua Marina. Je n'avais pas d'argent, et toi non plus. Aujourd'hui tu en as, alors je peux le garder !

- Et mes projets personnels, hein ? Je n'en ai rien à cirer de ce moutard !

- Tu étais pourtant bien partant pour le faire !

- Si tu m'avais dit que tu avais oublié ta pilule je ne l'aurais pas fait, comme tu dis !

- Tu n'avais qu'à prendre l'habitude des préservatifs ! Maintenant il est là, ou il le sera dans sept mois, et je ne vois pas de raison pour que tu ne pourvoies pas à ses besoins !

- Je ne le reconnâtrai pas, je te dis !

- Oh que si ! La justice, ça existe ! Les tests de paternité aussi ! »

Le micro-ondes sonna et j'en retirai mon bol de lait. Antony prit le sien, et nous nous installâmes entre Marina et ma mère, qui s'était assise à côté de Gilles. Ils semblaient tous deux dans leurs petits souliers.

« Papa ! Dis quelque chose ! » s'exclama Justin.

Gilles avala sa bouchée de pain à la confiture, puis prit une gorgée de café au lait. Ma mère, occupée à beurrer sa tartine, ne leva pas la tête.

« Justin, il faut prendre tes responsabilités. Tu as vingt-cinq ans, tu es grand. Arrange-toi avec elle, convainc-la d'avorter. Ce n'est pas à moi de m'immiscer dans tes histoires de cœur.

- Le cœur n'a pas vraiment l'air impliqué là-dedans », commentai-je.

Antony me donna un coup de genou, mais je savais qu'il souriait.

« Mais Papa ! Elle va te faire un petit-fils dans le dos !

- D'abord, ça pourrait aussi être une petite-fille. Et ensuite, si l'enfant naît, eh bien il sera de ton devoir de pourvoir à ses besoins.

- *Qui fait l'enfant doit le nourrir*, dis-je d'un ton sentencieux, reprenant une règle de droit.

- Et si tu refuses obstinément, je l'aiderai, moi », conclut Gilles avant de reprendre son bol de café au lait.

Marina gloussa, ravie d'avoir gagné. Elle l'avait, son ticket pour une entrée dans une famille aisée. Et à voir la tête de Justin, il ne voyait pas comment l'en faire sortir. C'était bien son genre, de se retrouver mêlé à des filles comme elle et de ne pas réfléchir aux possibles conséquences.

Je frottai mon pied contre la cheville d'Antony en trempant mon pain dans mon chocolat, songeuse. Un petit-fils ou une petite-fille, c'était mauvais, ça...

On se serait cru dans un mauvais roman. Comme par hasard, l'héritier dont on tentait de se débarrasser engrossait une fille toute contente à l'idée de toucher de l'argent. Pff.

Tout le monde sait bien que dans ces cas-là, la fille meurt très vite.

La plupart des gens ont appris à conduire par obligation. Ils ne se sont jamais débarrassés d'une certaine peur de voir leur véhicule se rebeller contre eux, et le manipulent comme s'il pouvait exploser à tout moment. On peut les reconnaître à leur lenteur.

D'autres ont quitté les cours de conduite avant d'avoir fini leur formation et ont trouvé leur permis de conduire dans une pochette-surprise. Ceux-là ne savent pas comment mettre un clignotant – ils ne savent même sans doute pas que cela sert aux autres automobilistes et aux piétons pour prévoir leur trajectoire – et ne sont pas au courant que s'ils veulent tourner, il faut exercer un mouvement de rotation suffisamment important sur le volant, juste assez pour ne pas aller mordre sur la bande blanche et gêner les voitures arrivant en sens inverse. Mais, bien sûr, ils ne savent pas non plus ce que signifie une bande blanche et ne tiennent pas leur droite.

Enfin, il y a ceux qui croient que la route leur appartient. Ils adorent se garer en double file un peu n'importe où, abandonner leur voiture aux carrefours, faire des queues de poisson... La liste est large.

Au milieu de tous ces individus, les quelques personnes qui, comme moi, savent et aiment conduire, en sont réduites à rugir de rage.

Toutefois, aucun de ces comportements n'est dangereux. C'est en tout cas ce que le gouvernement a décrété, puisque rouler à 60 km/h sur une route à trois voies, vide, mais limitée à 50 km/h est hautement répréhensible alors que laisser sa voiture sur la route, gêner la circulation ou tourner sans clignotant ne pose aucun problème, du moment que c'est fait en-dessous de la limite de vitesse.

Evidemment, réprimer les comportements dont je parle nécessite leur compréhension humaine. Donc, il faudrait payer des policiers. Pour un gouvernement qui veut avant tout mettre les gens au chômage et faire pousser de vilaines boîtes grises sur le bord des routes, c'est inconcevable.

Voilà où en étaient mes réflexions alors que j'étais coincée à Saint-Pair dans un long bouchon allant de Granville jusqu'à Jullouville. On était samedi, et il était 16h30. Naturellement, tout le monde était en route pour la plage.

Je soupirai pour la énième fois d'un air excédé. J'ai une conduite assez calme, jusqu'à ce que je tombe sur un incapable. Et dans un bouchon, tous les autres conducteurs sont les créatures les plus superflues qu'on puisse trouver sur terre.

Tranquillement assis du côté passager, la fenêtre ouverte pour laisser sortir la fumée de sa cigarette, Antony me laissait fulminer en souriant légèrement. J'étais d'un tempérament d'ordinaire calme et froid, mais dans de telles situations, je me mettais à bouillir. Et ça l'amusait.

« Rappelle-moi encore pourquoi on doit être si tôt chez Louise ? demandai-je d'un ton grinçant.

- Pour profiter de la piscine. J'espère que ton mascara est waterproof, répondit Antony d'un ton languide, avant d'aspirer une bouffée pleine de goudron.

- Je ne suis pas encore maquillée, je te signale !

- C'est vrai. Tu réserves ton œil charbonneux pour ce soir. J'ai hâte d'y être, surtout si tu as prévu les sous-vêtements qu'on a achetés aujourd'hui. »

Je lui jetai un regard mi-torve, mi-amusé. Nous étions allés à Granville vers midi, et Antony m'avait traînée dans une boutique de lingerie où j'avais craqué pour un soutien-gorge et un string rouges avec des motifs en dentelle. Antony avait été ravi de mon choix. J'avais été tentée de lui faire payer la moitié du prix, mais finalement, un peu de romantisme ne fait pas de mal.

« Avance, espèce de larve, grinçai-je à l'attention du véhicule placé directement devant moi, qui restait immobile alors que tous ceux devant lui s'étaient remis à rouler.

- Détends-toi, il n'avancera pas plus vite juste parce que tu l'insultes, me dit Antony.

- Ça me soulage.

- Mouais. Que dirais-tu d'un peu de musique ? »

J'avais emporté un CD, et il le glissa dans le lecteur de sa voiture. Bientôt, l'habitacle s'emplit de l'air de « Carribean Blue ». Je fermai brièvement les yeux pour me laisser porter par la musique et la voix d'Enya.

« Magnifique, murmurai-je. Cette chanson me fait penser à de l'eau qui se déverserait dans une grotte pleine de mousse, quelque part sur une île des tropiques.

- Une grotte pleine de mousse ? Je ne sais pas s'il y a beaucoup de mousse dans les grottes, commenta Antony.

- Chut... Ecoute. »

Ayant jeté sa cigarette sur le trottoir – juste aux pieds d'un des nombreux passants en tongs, lequel lui jeta un regard torve – il referma sa vitre et se cala contre son dossier, tapotant du doigt en rythme avec la musique.

Le reste du trajet se passa dans un silence révérencieux. Les autres automobilistes ne conduisaient pas mieux, mais je n'avais aucune envie de manquer une seule seconde de la musique d'Enya.

« J'aimerais bien avoir une voix semblable à la sienne, dis-je pendant une accalmie.

- La dernière fois, c'était Tarja Turunen de Nightwish que tu voulais imiter.

- Et la fois encore d'avant, c'était Sharon den Adel de Within Temptation.

- Il faudrait savoir ce que tu veux.
- N'importe laquelle de ces trois voix me plairait.
- Il va falloir t'entraîner, ricana Antony.
- Sous-entends-tu que je chante mal ? m'offusquai-je.
- A vrai dire, je ne t'ai jamais entendue chanter. Mais si tu avais une voix dans leur genre, tu serais déjà sur le chemin de la gloire.
- Pfff... Tu es désespérant. »

Notre fausse prise de bec – nous en étions coutumiers et nous aimions cela – s'arrêta parce que, enfin, nous étions dans la rue de Louise. Je me garai tout contre la barrière de leur jardin, Jullouville n'étant toujours pas dotée de trottoirs, et nous descendîmes de voiture. Antony pesta parce qu'il était pratiquement coincé contre le mur, et je lui répondis que j'avais voulu vérifier qu'il n'était pas trop gros pour sortir.

Notre état d'esprit était absolument parfait, et nous continuâmes dans la même veine en nous plongeant dans la piscine de Louise, après lui avoir offert de l'aider dans ses derniers préparatifs pour la fête. Elle avait, bien sûr, refusé – ce sur quoi nous avions compté – et nous nous débarrassâmes de nos vêtements pour glisser dans une eau plus chaude que la Manche.

Le jardin était situé derrière une grande maison blanche au toit d'ardoise, dotée de deux étages et de rangées de trois fenêtres. La piscine avait été creusée sur le côté droit du jardin ; de l'autre côté, Louise et ses frères avaient installé une rangée de tables recouvertes de nappes blanches, sur lesquels elle disposa des gobelets, des assiettes et des couverts en carton tout en nous écoutant argumenter. Un certain nombre de chaises de jardin blanches étaient empilées sur le côté des tables afin de ne pas gêner la circulation.

C'était un assez grand jardin, mais la piscine lui enlevait une bonne partie de sa superficie. Hormis les hauts buissons qui nous isolaient de la rue et cachaient les murs, il n'y avait que de l'herbe. Je trouvai l'absence d'arbres un peu triste, mais je gardai le silence. Après tout, si les parents de Louise préféraient pouvoir passer leur tondeuse à gazon sans avoir à se préoccuper de leurs arbustes et autres massifs de fleurs, ça ne me regardait pas.

Je m'accoudai au bord de la piscine pour regarder Louise s'affairer, seulement vêtue d'un short et d'un haut de maillot de bain. Elle disposa plusieurs petites veilleuses en papier, et je fus ravie de voir qu'on pourrait allumer des bougies une fois la nuit tombée.

« Ça va faire une superbe soirée, dis-je en souriant. J'aime bien l'idée des bougies.

- Ça permet de donner un air un peu raffiné, répondit Louise en riant. Ce n'est pas bien compliqué, et pas bien cher non plus. J'ai fait moi-même les veilleuses avec du papier de couleur. Je pense que ça rendra très bien.
- Tu as l'habitude d'organiser des fêtes, je vois.
- J'aime bien, en effet. Et puis je trouve sympa de mélanger les différents groupes. Généralement, ça marche bien.
- Nous sommes tous civilisés, dit Antony. Il n'y a pas de raison pour que ça ne marche pas. »

A partir de dix-huit heures, les premiers invités commencèrent à arriver. Antony et moi étions sortis de l'eau bien avant. Après nous être rhabillés, nous avons aidé Louise à finir de mettre en place les boissons et les apéritifs. Puis, le barbecue fut mis en train.

La soirée se déroula à merveille. Il y avait des sièges un peu partout, de sorte qu'on pouvait aller se servir aux buffets et ensuite se poser pour manger. Kevin s'occupait du barbecue, et Louise courait entre ses invités pour distribuer les saucisses et les brochettes.

Christophe et Lamia nous tinrent un temps compagnie, avant de migrer vers la table à alcool. Antony et moi restâmes assis sur une chaise longue au bord de la piscine, à manger en discutant.

Ce ne fut qu'après la disparition des six gâteaux – deux au chocolat, deux au yaourt et deux aux pommes – que Louise démarra la musique. Les chaises furent écartées et le jardin entre les tables et la piscine transformé en piste de danse. La trentaine d'invités présents se mit à se déhancher et à sauter partout en poussant des cris de joie.

Antony et moi, bien sûr, joignîmes la cohue ; nous croisâmes Louise qui dansait avec un garçon qu'elle présenta comme s'appelant Nicolas, Christophe et Lamia, et d'autres qu'on avait rencontrés le soir-même. Antony connaissait déjà certains des invités, et me les présenta. Plusieurs me dirent qu'ils avaient beaucoup entendu parler de moi. Il semblait que Louise et Mélanie n'avaient pas été avares de confidences – Louise rattrapant un peu les méchancetés de Mélanie. Ça ne me surprenait pas. De toute façon cette fille était bête. Autant qu'elle le soit jusqu'au bout.

Très vite, on alla chercher des verres de vodka-orange. Je n'aimais pas trop la bière, et Antony voulait quelque chose de plus fort. On retourna danser avec nos verres, trempant fréquemment nos lèvres dans le verre en plastique sans pour autant boire vraiment. Nous en renversâmes plusieurs fois dans l'herbe.

Une fois le verre à peu près vide, il fallut se resservir. Alors que la soirée s'étirait, les disques se succédant, nous nous retrouvâmes plusieurs fois à la table des alcools. Après trois verres de vodka-orange, nous nous mîmes à tituber un peu et à rire bêtement. Nous passâmes au cidre, bien plus léger.

Après plusieurs verres de cidre, nous passâmes au vin. Nous ne dansions plus tellement ; nous nous étions assis à côté des danseurs et, l'un contre l'autre, nous dodelinions de la tête en gloussant.

Après toutefois, nous retournâmes à notre vodka-orange. Nous n'étions pas les seuls à tituber. Louise, assez sobre, vint s'assurer plusieurs fois qu'on était conscients, avant d'aller vérifier l'état des autres. C'était vraiment une fête très réussie.

Très tard, et alors que plusieurs invités s'étaient déjà affalés par terre dans l'herbe, Antony commença à se coller de façon plus suggestive contre moi, et à me mordiller l'oreille. Je gloussai et l'enlaçai.

Après quelques minutes de ce manège, Antony me tira jusqu'à Louise et lui demanda d'une voix traînante, en butant sur les mots, si elle pensait qu'on pourrait squatter une chambre pour dormir. Louise le regarda d'un air vaguement apitoyé, puis moi. Il était évident qu'elle pensait qu'on n'aurait pas demandé une chose pareille si on avait été dans un état normal.

Elle dut penser que nous avions en effet sérieusement besoin de dormir, et peu de chance de faire autre chose, car elle nous mena jusqu'à une chambre d'amis au rez-de-chaussée.

Elle nous regarda nous affaler sur le lit double avec des grognements, nous souhaita bonne nuit avec un petit sourire et sortit en secouant la tête.

Pendant un instant la chambre aux volets fermés fut totalement noire et silencieuse ; puis je demandai doucement :

« Antony ? »

- Oui. »

Je me redressai lentement, et à tâtons, allai appuyer sur l'interrupteur que j'avais repéré à côté de la porte, sur la gauche du lit. Je me tournai alors pour voir Antony s'asseoir sur le lit, les yeux clairs.

« Quelle heure est-il ? » demanda-t-il en jetant un coup d'œil circulaire autour de lui et en examinant la chambre qui n'était meublée que du lit, d'une grande armoire et des tables de chevet.

Je consultai mon portable.

« Deux heures dix, dis-je.

- Bon, dit-il. On peut dormir une heure. Mets ton réveil à trois heures. »

Nous retirâmes nos chaussures et nous recouchâmes après avoir éteint la lumière.

Je réussis à dormir un peu, aidée en cela, probablement, par le peu d'alcool que j'avais bu – aucun de mes verres n'avait été ingurgité en entier, les trois quarts finissant ailleurs que dans ma gorge.

A trois heures, mon téléphone émit un bruit strident, et je l'éteignis en sursaut. En grognant, Antony et moi nous levâmes. Après avoir remis nos chaussures, nous marchâmes jusqu'à la fenêtre ouverte. Le volet, derrière, était constitué de deux panneaux à bois attachés par un crochet. Nous ouvrîmes les volets, et vîmes le jardin à l'avant de la maison de Louise, avec son petit chemin de pierre qui contournait la maison en passant sous notre fenêtre.

La barrière d'entrée, toute blanche et juste en face de nous, était relativement basse.

Antony sortit par la fenêtre, avant de m'aider à faire pareil. Je rabattis ensuite les volets comme s'ils étaient fermés ; il n'y avait pas de vent et aucun risque pour qu'ils se rouvrent.

Nous marchâmes sans bruit jusqu'à la barrière. Antony sauta par-dessus, suivi moins gracieusement par moi. Il était trois heures dix du matin. Les rues étaient vides et il n'y avait pas de lampadaire. La Lune n'en était qu'à son premier quartier, de sorte qu'on y voyait peu.

Nous rejoignîmes la Golf. Antony démarra la voiture, puis nous filâmes sur la route. Il avait allumé ses codes en me disant que c'était finalement plus discret que si nous avions roulé tous phares éteints.

La traversée de Jullouville puis de Saint-Pair fut très facile, et nous ne croisâmes qu'une seule voiture.

Antony ne se gara pas devant la maison de Gilles, mais plus loin, devant une autre maison plus proche de Granville. En groupe, les voitures retenaient moins l'attention. Nous sortîmes alors tous les deux de la voiture.

Il me donna un bonnet de bain qu'il avait gardé caché dans la boîte à gants de sa voiture. J'y emprisonnai mes cheveux jusqu'à ne plus en avoir un seul qui dépasse. Ensuite, je me déshabillai, jusqu'à être dans la lingerie qu'on avait achetée le samedi-même. Les maillots de bain que nous avions portés dans la piscine étaient restés à sécher chez Louise.

J'enfilai une paire de gants de chirurgiens – toujours la fameuse boîte d'Antony – et pris à la main une paire de chaussettes propres et une lampe de poche. A mon poignet gauche, j'avais une montre.

Presque nue et avec cet attirail singulier, je restai un moment immobile à regarder Antony. Il hocha la tête sans rien dire, se pencha vers moi et effleura mes lèvres des siennes. Je hochai à mon tour la tête et, me détournant, courus jusqu'au portail de la maison. J'avoue que j'avais froid.

Comme j'avais la clé (je l'avais coincée dans mon soutien-gorge), j'ouvris le portail sans problème. Je marchai avec précaution sur le gravier, le faisant à peine crisser sous mes chaussures, jusqu'à la porte d'entrée. Je l'ouvris doucement, si doucement qu'elle produisit à peine un petit déclic en s'ouvrant.

Sur le seuil, je retirai mes chaussures et enfilai les chaussettes.



Le hall était plongé dans la pénombre. Je n'avais vu aucune lumière en arrivant, de telle sorte que je savais qu'ils étaient tous endormis. Je traversai en silence le hall carrelé jusqu'à l'escalier, et commençai l'ascension.

Généralement, dans tout bon roman policier il y a un escalier en bois avec une marche qui grince. L'assassin ou le héros, dans ce cas-là, doit l'enjamber pour ne pas faire de bruit. Malheureusement, l'escalier de bois de cette maison ne correspondait pas à cette situation dramatique. Chaque marche grinçait un peu, mais pas de façon vraiment notable.

Pourtant, à presque trois heures et demie du matin et alors que je ne voulais pas faire de bruit, j'eus l'impression d'être horriblement bruyante, même en chaussettes. J'aurais aussi bien pu traverser la maison en martelant le sol de toutes mes forces et en hurlant pour faire savoir que j'étais là. Le temps s'étira, alors que je montai l'escalier en une minute seulement – ce qui, en fait, est lent et prouve mon désir de discrétion.

J'arrivai enfin au premier étage, sur la moquette. A ma gauche, il y avait la porte de la chambre de ma mère et de Gilles. A ma droite, il y avait celle de Justin. Très lentement, je m'en approchai et tournai la poignée.

J'entrouvris la porte, assez pour voir que la chambre était plongée dans le noir. Enhardie, je me glissai alors à l'intérieur. Je n'avais pas allumé ma lampe de poche, de sorte que seuls mes yeux me permirent de distinguer le lit. C'est ainsi que je m'aperçus que l'oreiller de Justin – un grand oreiller carré, les plus confortables – était tombé par terre. Mon cœur manqua un battement et je m'approchai doucement. J'entendais sa respiration, et à sa lenteur et sa profondeur, je savais qu'il dormait.

Je ramassai le coussin, puis fit demi-tour et ressortis lentement de la chambre. Je ne fermai pas totalement la porte. Je me dirigeai alors vers le deuxième étage.

La montée fut tout aussi lente que pour aller au premier étage, et j'agonisai dans ma peur de faire du bruit, et à la pensée de ce qui viendrait. Mon sang battait à mes tempes, et je me demandai un instant si j'allais m'évanouir. Mais je savais que c'était juste un effet de l'attente et de la tension qu'elle provoquait. Et rien dans la maison ne bougeait. J'étais assez silencieuse.

Enfin, je fus au deuxième étage. Je glissai en silence vers la chambre à côté de la mienne. Très lentement, je tournai la poignée.

Pourtant, une fois dans la chambre, je sentis que quelque chose n'allait pas. Il n'y avait pas de respiration, pas de présence. Après une hésitation, j'allumai ma lampe-torche ; elle me révéla une chambre vide.

Je me maudis intérieurement. J'aurais pu aller directement dans l'ancienne chambre d'Aurore et m'épargner la montée jusqu'au deuxième.

Je ressortis et refermai précautionneusement la porte derrière moi. Inutile qu'on sache que cette chambre avait été visitée. Je redescendis alors au premier étage et me glissai jusqu'à la porte de la chambre d'Aurore.

Mais une fois ouverte, la même déconvenue m'attendait. Je posai un instant ma main gantée contre le chambranle, prenant soin de ne rien toucher d'autre. Je fermai brièvement les yeux. Je ne me sentais pas bien.

Après un instant, je réfléchis. Il y avait deux chambres au deuxième. Je ne pensais pas que la mienne était occupée – après tout, c'était la mienne ! – et l'autre était vide. Au premier, il y avait trois chambres. L'une pour ma mère et Gilles, l'autre pour Justin, et la troisième inoccupée. Justin était seul, j'avais vérifié. Alors... ?

Mes yeux s'ouvrirent dans la pénombre. Au rez-de-chaussée, il y avait la chambre de Sophie ! Auraient-ils donné la chambre d'une personne même pas encore enterrée ?

Je respirai profondément. Venant de Justin, je pouvais le croire ; et Gilles avait sans doute perdu un éventuel argument oral.

Je ressortis de la chambre d'Aurore, refermant soigneusement, puis descendis l'escalier. L'idée qu'il faudrait encore remonter me rendait malade.

Je traversai doucement le hall jusqu'à la porte de la chambre de Sophie. La poignée s'abaissa sans bruit, et en entrant j'entendis la respiration lente et forte d'une personne endormie. Je m'approchai lentement du lit simple, de manière à l'avoir à ma gauche. Je distinguais à peine la table de nuit sur laquelle était posée la lampe de chevet. J'allumai ma lampe de poche.

Marina était endormie sur le côté, les deux bras sous son oreiller de façon à soutenir sa tête. Elle me tournait le dos, mais elle n'était pas loin.

Je posai doucement la lampe de poche, toujours allumée, sur la table de chevet. Je consultai ma montre : trois heures cinquante-cinq. Je pris alors l'oreiller de Justin et le positionnai au-dessus du visage de Marina, assez loin pour bloquer son visage mais suffisamment au milieu pour bloquer ses bras. Mes cuisses touchaient très légèrement le lit, mais j'étais arquée pour ne pas le toucher plus.

Lorsque la position me satisfait, j'abaissai doucement l'oreiller, le plaquant fermement contre le visage de Marina.

Pendant une seconde rien ne changea ; puis soudain elle tressaillit, tout son corps s'arc-bouta et elle tenta de se redresser. Je pesai de tout mon poids sur le coussin pour bloquer ses bras en même temps que sa respiration. J'étais presque tendue à la verticale pour ne pas toucher le lit. Mes mains gantées étaient le seul point de contact. Sous l'oreiller, j'entendais des sons étouffés qui m'apprirent qu'elle essayait de crier ; elle essayait aussi de se dégager, empêtrée dans ses draps. Mais elle était sur le

ventre et elle n'arrivait ni à respirer, ni à dégager ses bras. Ses jambes ruaient follement sans efficacité.

J'eus l'impression que cela dura une éternité. J'avais mal aux bras à force d'appuyer comme une dingue, et au dos à force de me cambrer pour éviter le lit – sans oublier les cuisses, pour la même raison. Elle se débattait avec une vigueur qui m'effraya. Je crus qu'elle allait réussir à se libérer.

Pourtant, peu à peu, ses mouvements devinrent moins violents, sa lutte perdit en force. Après un moment, elle cessa de bouger. Je ne me relevai pas pour autant. Je me dévissai le cou pour consulter ma montre.

Ce ne fut qu'à quatre heures sept que je me redressai d'un coup, imposant cet effort à mes reins et mes abdominaux pour ne pas tomber sur le lit. Je titubai vaguement, puis restai debout sur des jambes tremblantes, à tenir un coussin écrasé. Devant moi, Marina ne bougeait pas parmi ses draps froissés.

Avec précaution, je tendis la main pour coller l'index contre sa gorge, là où le pouls bat d'ordinaire. Je ne sentis rien. Je n'étais pas médecin, mais c'était encourageant. Je contournai alors le lit, la lampe à la main, pour l'examiner. Elle avait les yeux ouverts, la bouche aussi. Et, Seigneur, elle était moche. D'un autre côté, elle n'était pas très différente des mannequins utilisés dans les films. Mais elle était plus atroce, parce qu'on savait que c'était des mannequins. Là, elle était réelle.

Je pris une profonde inspiration, toujours tremblante de la tête aux pieds. Marina était morte. C'était officiel, je l'avais tuée. Avec l'oreiller de Justin.

Je me rappelai soudain qu'il fallait que je parte. Je vérifiai que mes clés étaient toujours dans mon soutien-gorge. Je n'avais pas touché le lit – j'allai brosser un peu les draps du côté où j'avais été durant le meurtre. Je me sentais comme anesthésiée.

Il était quatre heures treize. Je ressortis de la chambre, refermant soigneusement derrière moi, et remontai au premier étage jusqu'à la chambre de Justin. Je ne fis pas plus de bruit qu'avant, même si je tremblais tellement que j'avais l'impression que mon corps allait me trahir.

Justin était toujours endormi, et je marchai doucement jusqu'à son lit pour déposer son oreiller que j'avais un peu arrangé. Je le remis là où je l'avais trouvé – sur le sol juste à l'avant du lit. Puis je m'éclipsai sans bruit et refermai.

J'écoutai un instant, mais rien ne bougeait. Ma mère et Gilles dormaient aussi. Soulagée, je redescendis pour la dernière fois.

Sur le perron, je remis mes chaussures après avoir enlevé les chaussettes. Je refermai alors à clé, en douceur. Puis je traversai les graviers – en les faisant à peine crisser – jusqu'au portail. Je le refermai derrière moi.

Ce ne fut qu'une fois dehors, après avoir tout refermé, que je craquai. Je me mis à courir comme une folle jusqu'à la Golf. Antony, qui m'avait vue dans le rétroviseur, en sortit, le visage tendu. Je me jetai dans ses bras avec une telle force qu'il perdit l'équilibre et tomba sur le trottoir, avec moi dessus.

« Outch ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Je ne pus pas répondre, parce que je pleurais toutes les larmes de mon corps en frissonnant. Il se redressa tant bien que mal avec moi.

« D'accord, me dit-il d'une voix apaisante. Tu es sous le choc, c'est normal. Ça a pris un certain temps. Mais ne t'inquiète pas, ça va passer. Tu as réussi, n'est-ce pas ? »

Je réussis à hoqueter une confirmation, et il me serra très fort contre lui en frottant ma peau nue.

« En plus tu es gelée, murmura-t-il à mon oreille. Viens, on rentre chez Louise. »

Il m'aida à m'installer sur le siège du passager, puis reprit le volant.

Tout fut assez confus ensuite pour moi. Antony nous ramena à Jullouville, mais fit un détour pour s'arrêter devant la mairie. Là, il prit mes gants et me força à retirer mes chaussures pour prendre mes chaussettes, les roula dans des mouchoirs qu'il avait stockés dans sa voiture, et fila les jeter dans une poubelle juste en face. Pendant tout ce temps, je continuai de trembler et pleurer, recroquevillée dans la voiture.

Je ne repris du poil de la bête qu'une fois la voiture de nouveau garée devant chez Louise – à la même place et dans la même position qu'avant. Nous passâmes par-dessus la barrière, rouvrîmes les volets de notre chambre, y sautâmes, et rattachâmes les battants de bois.

« Couche-toi, me dit Antony. Je reviens. »

J'obéis, et me blottis frissonnante au creux des draps du grand lit double. Je revoyais le visage vide de Marina.

Même si c'était nécessaire, ça faisait tout de même un choc. Il aurait fallu si peu pour que tout tourne horriblement mal ! Elle aurait pu se libérer ; Justin aurait pu se réveiller, ou Gilles ou ma mère... Et en plus, avais-je été assez précautionneuse ? Et si j'avais laissé mon ADN ? Ou si, en fait, l'un d'eux s'était réveillé et était au courant de ma présence dans la maison sur le coup de quatre heures du matin ? Le lendemain, le corps de Marina serait découvert, les gendarmes sauraient que c'était un meurtre, et ce serait facile de remonter à moi si on savait que j'étais là...

Je pleurais.

Antony revint très vite. Nous avons laissé la lumière éteinte, mais il l'alluma pour me faire asseoir sur le lit. A la main, il tenait une bouteille de vodka à moitié vide.

« Qu'est-ce que tu veux faire de ça ? bégayai-je entre mes larmes.

- Nous sommes sensés avoir pris une sacrée cuite hier soir, m'expliqua-t-il. Par conséquent, il me semble judicieux de sentir encore un peu la vodka au matin. Ça pourrait même être pas mal d'en avoir dans le sang quand les policiers voudront nous interroger. »

Je reniflai lamentablement.

« Tu crois qu'ils sauront ?

- Je pense que tu as fait tout comme il fallait, dit Antony. Néanmoins, nous serons quand même interrogés. Nous en avons parlé, tu te souviens ? Nous avons convenu de nous en tenir à la version de la fête. Nous nous sommes affalés sur ce lit, nous nous sommes endormis et nous ne nous sommes réveillés que pour apprendre l'affreuse nouvelle. La voiture est garée au même endroit qu'hier soir. Nous avons jeté les gants et les chaussettes. Comment veux-tu que nous soyons pris ?

- J'ai pu laisser mon ADN, murmurai-je.

- S'ils trouvent ton ADN dans la maison, ce ne sera pas une preuve puisque tu y es en vacances. S'ils le trouvent sur l'oreiller de Justin, ce sera la malchance. Dans ce cas, nous affronterons la justice. Dans tous les cas, nous n'en prendrons que pour quelques années. Et avec les remises de peine, nous avons des chances de sortir après seulement cinq ans. Nous n'aurons alors que vingt-cinq, vingt-six ans. Toute la vie devant nous ! Il y a des sorts bien pires, Jade.

- Peut-être. Mais si nous allons en prison pour meurtre, tu ne seras jamais médecin, ni moi avocate.

- Nous ferons autre chose, dans ce cas.

- Et nous n'aurons pas non plus l'argent de Gilles.

- Je sais. Mais que veux-tu que j'y fasse ? Si nous sommes pris, nous pourrions juste faire avec. Voilà tout. Jade, reprends-toi. Les gendarmes n'auront peut-être rien contre toi. »

Le visage enfoui dans son cou, je respirai plusieurs fois, encore un peu tremblante. Néanmoins, sa chaleur, ses mains qui me caressaient les cheveux, ses mots rassurants faisaient leur effet, et je me détendais peu à peu.

« Je suis une idiote, murmurai-je. C'est moi-même qui t'ai assuré que tout irait bien, et voilà que je craque comme un vieux cellophane.

- La formule est jolie, sourit Antony. Ne t'inquiète pas, va. On a tous nos moments de faiblesse, et franchement, il t'a fallu un certain cran pour faire ce que tu as fait. Par conséquent, ça ne m'étonne pas que tu te sentes mal après. Le tout, c'est de te ressaisir.

- Oui, acquiesçai-je, toujours tout bas.

- Moi non plus, je ne faisais pas le fier, après Sophie, tu te souviens ?
- Oui, mais tu n'avais rien prémédité.
- Ce qu'on avait prémédité n'était pas beaucoup mieux, franchement... »

Cela me fit soudain rire. Deux criminels qui se disputaient presque pour savoir quel meurtre avait été le plus horrible ! Pour un peu, j'aurais presque pu croire que nous étions des psychopathes – ce que, bien évidemment, nous n'étions pas. Ce que nous avions fait, nous l'avions fait par intérêt. Pas par goût.

J'avoue aussi qu'il y avait eu une part de malchance. Sophie et Marina n'étaient pas sensées mourir. En fait, Marina n'était même pas sensée entrer en scène. Au départ, seule la mort de Justin était prévue, merde à la fin ! Rien ne se passait jamais comme on l'entendait. C'était injuste.

Antony se redressa et me tendit la bouteille de vodka. J'en pris plusieurs petites gorgées. Je buvais toujours avec précaution l'alcool, ne souhaitant pas m'étrangler avec. Je ne comprenais pas ceux qui réussissaient à boire cul sec leurs verres. Je n'avais jamais essayé, mais j'avais des doutes quant à ma capacité à y arriver. L'alcool en grande quantité dans ma gorge, ça me faisait tousser.

## Chapitre 7<sup>ème</sup> :

Le réveil fut dur. Nous avions très peu dormi la nuit passée, et la tension nerveuse causée par le meurtre de Marina s'était évacuée dans un sommeil lourd des vapeurs de la vodka que nous avions consommée juste après. Comme il ne restait qu'une demi-bouteille, ça ne nous avait pas fait de mal, ça nous avait juste plongés dans une bienheureuse torpeur.

Bref, j'émergeai sur le coup de huit heures et demi du matin, les yeux à moitié collés et les cheveux emmêlés. J'étais toujours en soutien-gorge et en culotte, avec mes vêtements par terre au pied du lit. Ma première pensée fut que je ne m'étais pas démaquillée avant de me coucher, et que mes yeux charbonneux devaient donc maintenant plutôt ressembler à des coquards. Et que si je ne remédiais pas à ça, j'allais faire fuir Antony.

J'enfilai donc péniblement jean et débardeur avant de me faufiler hors de la chambre. Antony dormait encore, la respiration lourde et régulière.

Nombreux étaient ceux qui avaient dormi chez Louise. Certains avaient eu droit au canapé-lit du salon ; d'autres avaient même eu la chance de bénéficier d'un lit, comme nous. Les autres avaient dormi sur des matelas à même le sol. Quand j'entrai dans le salon, je tombai donc sur une marée de corps alanguis, accompagnée de quelques ronflements.

Ce ne fut pas dur de trouver Louise. Elle somnolait au bord du canapé-lit qu'elle partageait avec Nicolas et Kevin. Je la secouai légèrement et obtins très vite une réaction.

« Jade ? marmonna-t-elle. Kessskiya ?

- J'aurais besoin d'un démaquillant, murmurai-je. Je n'ai pas envie d'effrayer inutilement Antony.

- Pas tout de suite, en tout cas », gloussa-t-elle en se laissant tomber à bas du canapé – ce ne fut pas dur, puisque les deux garçons prenaient presque toute la place.

Elle m'emmena dans la salle de bain du rez-de-chaussée et me confia des lingettes démaquillantes. Après quoi, assurée que je savais m'en servir, elle repartit se coucher en bâillant.

Je me démaquillai en me regardant dans le miroir, cherchant des signes indiquant que quelque chose n'allait pas. Après tout, hier j'avais maintenu un coussin contre le visage de Marina jusqu'à ce qu'elle en meure. Mais mes yeux me renvoyaient un regard insondable. Ils étaient toujours bruns, un peu vagues peut-être – à cause de l'alcool, sans doute – et laissaient plus ou moins deviner que je n'avais pas assez dormi, mais ce n'étaient pas les yeux d'une tueuse. Ils n'étaient pas rougeoyants, ni cruels, ni froids... Juste indéchiffrables.

Quant à mon visage, qu'en dire ? J'avais les sourcils en accent circonflexe, des pommettes discrètes, et une bouche que je trouvais un peu trop mince, mais qui me suffisait amplement. Pas non plus un visage particulièrement typé. Ce n'était pas lui qui allait me trahir et laisser deviner à tout le monde ce que j'avais fait.

Et c'était parfait, après tout. J'avais choisi mon camp, et j'avais maintenant intérêt à m'y tenir. J'avais un rôle, et j'étais bien décidée à remporter l'Oscar de la meilleure actrice. Donc, il fallait commencer par le costume et l'état d'esprit.

Totalement démaquillée, je jetai les lingettes fournies par Louise et regagnai la chambre où j'avais laissé mon homme dormir. Quand je m'y glissai, je le trouvai en train de cligner des yeux, les bras et la tête enfouis dans son coussin.

« Où t'étais ? grogna-t-il.

- Des trucs de fille », rétorquai-je en me déshabillant pour me glisser à nouveau de mon côté du lit.

Antony grogna de nouveau et ne répondit rien, rassuré. Je comprenais qu'il ait voulu s'assurer que ma désertion momentanée n'avait rien à voir avec la nuit précédente. Une complice en pleine forme augmente d'autant plus les chances de succès face à la gendarmerie.

Je souris, allongée dans le noir, en *ressentant* la simple présence d'Antony à côté de moi. Nous nous étions vraiment bien trouvés. Tous les



deux un peu particuliers, totalement indifférents aux vies humaines qui se trouvaient entre nous et notre but. Nous n'avions pas besoin de longs discours, nous savions que nous étions faits l'un pour l'autre. Ce n'était ni une prison ni une fatalité. C'était juste ainsi. Nous allions bien ensemble, et nous étions bien ensemble. Des âmes sœurs, si on voulait y croire – ce qui n'était pas vraiment mon cas, ni celui d'Antony je crois. Pourtant, il était difficile de ne pas penser à une sorte de destin qui nous aurait réunis, ou du moins, destinés l'un à l'autre.

Je me rapprochai de lui jusqu'à pouvoir m'enrouler autour de lui comme un poulpe. J'enfouis mon visage dans le creux entre son épaule et son cou, ronronnant de contentement. Il grommela en réponse, sans bouger pour autant. Bien-être suprême.

Je me réveillai de nouveau à dix heures et quart, plus fraîche et mieux réveillée que deux heures auparavant. C'était Antony qui m'avait dérangée en s'étirant sans prendre la peine de se dégager de mon étreinte, ce qui fit qu'il me souleva à moitié du lit en crispant tous ses muscles. J'eus l'impression de faire du trampoline lorsqu'il se détendit brusquement, et que je retombai sur lui.

« Hé, marmonnai-je.

- Bonjour à toi aussi, répondit-il d'un ton joyeux. Comment ça va aujourd'hui ?

- T'es sensé avoir un mal de tête affreux, lui rappelai-je, provoqué par toute la vodka, le cidre et le vin ingurgités hier soir.

- Ah oui, c'est vrai, dit-il avant de prendre une voix misérable. Je me sens si maaaaal ! Jade, soulage-moi !

- Et puis quoi encore ? Je suis dans le même état. »

Je retins avec peine un gloussement devant notre jeu de rôle. Il poussa un soupir à fendre l'âme.

« Même pas un petit bisou ? Tu sais, les bisous magiques de quand nous étions petits...

- Ah ? Toi aussi, tes parents te consolaient de tes bobos comme ça ?

- Oui. Un bisou magique, et hop ! La douleur n'avait pas disparu, mais elle n'avait plus d'importance.

- Bon, dis-je. Un bisou, alors, et nous serons comme neufs. »

Il se retourna vers moi et me serra contre lui. Le baiser ne dura pas trop longtemps, parce que la vodka avait donné un goût bizarre à nos bouches, pourtant il ne fut pas désagréable.

« Sérieusement, dit-il ensuite. Comment te sens-tu ?



- Bien, dis-je. J'ai véritablement un peu mal à la tête, mais à part ça je vais bien.
- Parfait. Moi aussi, ça va. Je sens que nous allons cartonner aujourd'hui.
- Oui, soufflai-je. Les gendarmes peuvent venir poser toutes les questions qu'ils veulent, nous ne nous trahisons pas.
- Non. »

\*

\* \*

La maison commença à s'éveiller tout doucement. La quinzaine d'invités qui avaient dormi chez Louise se retrouva au salon où un petit-déjeuner très léger fut servi. Eau, jus d'orange, tisane anti-gueule de bois, et de la brioche avec du miel, de la confiture et du beurre. Pour ma part, j'avais une faim de loup et je dévorai la brioche avec un grand verre de jus d'orange.

« Pas trop mal au crâne ? me demanda Louise.

- C'est supportable, répondis-je. Et toi ?
- Ça va. Je suis impressionnée par ta résistance. Toi et Antony étiez bien atteints hier soir.
- Je ne me souviens pas trop, mentis-je.
- Tu m'étonnes ! » rit Louise.

Après le petit-déjeuner, on se partagea les deux salles de bain, certains prenant une douche en maillot de bain, d'autres décidant d'attendre d'être chez eux et se contentant d'un lavage rapide. N'ayant pas très envie de remplir mon maillot de gel douche, j'optai pour la deuxième solution, mais Antony, qui n'avait pas prévu de rentrer tout de suite chez lui, s'y résigna.

Ce ne fut qu'après que tout le monde commença à finir de ranger. Je n'étais pas très motivée ; généralement, ranger dans une maison inconnue n'est pas des plus palpitants. Il y avait assez de place dans le lave-vaisselle pour les plats, et nous remplîmes cinq sacs poubelles avec les verres et les couverts en plastiques ainsi que les assiettes en carton. Les bouteilles de verre furent emmenées par Nicolas dans un conteneur à verre au coin de la rue.

Le jardin ressemblait de nouveau à quelque chose. Louise décréta que ses parents ne seraient pas trop horrifiés. Ils avaient passé la nuit dans un hôtel au Mont Saint Michel – idée que je trouvais assez romantique, et que je comptais bien implanter un jour dans le crâne d'Antony – afin de laisser la maison à leur fille et ses amis. J'admirais leur confiance. Je ne pensais pas que ma mère n'aurait pas eu peur de retrouver sa maison brûlée. Quant à Gilles, s'il aurait tout permis à Justin, il ne m'aurait pas laissé la maison, à moi.

Bref, nous étions fiers de nous.

Sur le coup de midi et demi, on commença à songer à manger – encore. Il y avait bien assez de restes de la veille pour que nous réussissions.

Vers treize heures, une mélodie insistante attira l'attention d'Antony, alors même que je n'avais rien entendu.

« Je crois que ton portable sonne », dit-il avec un haussement de sourcils.

J'avalai ma bouchée de saucisson avant d'aller jusqu'au buffet sur lequel j'avais oublié l'objet incriminé. C'était ma mère. Je décrochai juste avant que le répondeur ne s'enclenche :

« Allô Maman ?

- Jade ! Oh mon Dieu, tu n'as rien ? Tu vas bien ?

- Hein ? Voyons Maman, qu'y a-t-il ? »

La voix hystérique de ma mère me désarçonna. Ce n'était pas habituel, et assez impressionnant.

« Marina est morte ! hurla-t-elle dans mon oreille. Elle a été assassinée ! Elle aussi ! »

Même si je savais dès le début ce qui la mettait dans cet état, l'entendre me le dire me troubla. Je voyais les événements de la nuit derrière comme à travers un voile, ou une vitre floutée. Je savais ce que j'avais fait, et pourtant c'était lointain. Comme des actes d'une autre vie, ou juste un film regardé dans mon salon juste avant d'aller me coucher.

« Marina ? répétais-je bêtement.

- Tu n'as rien ? redemanda ma mère d'une voix effrayée. Où es-tu ? Dis-moi où tu es !

- Mais Maman, je vais bien, dis-je. Je suis encore chez Louise, on mangeait. Antony est là aussi. Mais je peux être à la maison très vite, et...

- Non ! cria ma mère. Surtout pas ! Reste chez Louise, je ne veux pas que tu remettes les pieds ici !

- Mais voyons, Maman ? Je...

- Non, non et non Et d'ailleurs, je veux que tu quittes la Normandie im-mé-dia-te-ment ! »

Houlà. Je pinçai les lèvres.

« Maman... Tu ne serais pas en état de choc, par hasard ? Où est Gilles ?

- Il est dans le salon, avec Justin. La police doit venir...

- Les gendarmes, la corrigeai-je automatiquement. Et toi ?

- Je suis dans la cuisine. Je... »

Silence. J'attendis un instant, puis hochai la tête.

« Rejoins-les dans le salon. Antony et moi, on sera là dans pas longtemps.

- Non ! Ne mets pas les pieds dans cette maudite maison, tu entends, je te l'interdis !

- Maman, dis-je posément. Je ne vais pas te laisser seule là-bas. Rejoins Gilles, j'arrive. »

Je raccrochai et rejoignis les autres. Antony me regarda d'un air interrogateur.

« On doit y aller, lui dis-je. Marina a fait une bêtise, semble-t-il.

- Une bêtise », répéta Antony d'un ton peu inspiré ; mais il se leva.

Je me tournai vers Louise qui s'était levée.

« Je suis désolée, mais ma mère le prend assez mal. Elle est un peu sur les nerfs en ce moment.

- Je comprends, dit Louise en essayant de cacher son expression curieuse. Bon courage, alors.

- Merci. En tout cas, la fête était géniale !

- Ben tiens, c'est moi qui l'ai organisée, après tout ! »

En riant, elle me fit la bise. Nous fîmes nos adieux aux autres, et partîmes.

A mon grand étonnement, il n'y avait pas trop de voitures dans les rues de Jullouville et de Saint-Pair ; notre arrivée fut donc assez rapide. Quand Antony se gara juste en avant du portail de la maison, le Trafic bleu de la gendarmerie était revenu et était garé dans le jardin.

« Ouah, dis-je. On se croirait revenu au meurtre de Sophie. Et ma mère a parlé de Marina. Ça n'augure rien de bon. »

J'avais décidé d'entrer immédiatement dans la peau de mon personnage. J'étais une jeune fille sage qui arrivait, suite à l'appel de sa mère, pour découvrir un meurtre horrible – suivie de son petit ami très sage lui aussi.

« Marina a dit être enceinte, dit Antony pendant que nous traversions d'un bon pas l'allée de graviers qui crissait. Si elle est morte...

- Cela voudra dire que Justin a de bonnes chances d'être le coupable, répondis-je. Il n'en voulait pas, de cet enfant. »

Sur le perron de la maison, un gendarme nous demanda la raison de notre venue. Je déclinai notre identité, et il nous conduisit au salon où nous retrouvâmes ma mère, Gilles et Justin, installés devant des tasses de café

fumant. En passant, je constatai qu'une bande adhésive empêchait l'accès à l'ancienne chambre de Sophie.

« Que se passe-t-il ? demandai-je à ma mère en entrant. Qu'y a-t-il dans la chambre de Sophie ? C'est là que Marina a dormi ? »

- Oui », murmura-t-elle en serrant entre ses mains son mug rempli de café.

Gilles, très pâle, avait un bras autour de sa taille. Ils étaient assis sur le canapé, et il évitait soigneusement de regarder Justin, assis sur un fauteuil en face d'eux, blême et affolé. Intérieurement, je jubilai : le filet commençait à resserrer ses mailles. Si moi et Antony nous y prenions bien, le poisson serait bientôt pris.

« Mademoiselle Iblancour, je suis ravie que vous ayez pu vous joindre à nous, intervint une voix que je commençais à connaître. Et vous aussi, Monsieur Doriat. »

Pénétrant dans le salon à notre suite, c'était le lieutenant Roo. Elle semblait d'assez méchante humeur, et je la comprenais : un deuxième crime avait été commis parce qu'elle avait tardé à démasquer l'assassin. Et pourtant, nous n'étions pas nombreux dans cette maison.

« Asseyez-vous », nous enjoignit-elle avec une certaine sécheresse.

Sourcils haussés, j'obtempérai, prenant place dans le canapé à côté de ma mère. Antony s'installa dans l'une des chaises qui avaient été tirées autour de la table basse, prudemment silencieux.

« Bien ! attaqua le lieutenant. Que pouvez-vous me dire sur la présence de cette jeune personne sous votre toit, et des circonstances ayant pu mener à sa mort ? »

Dans un coin, je vis Audry s'installer pour noter nos paroles. Il avait l'air grave. Manifestement, les gendarmes ne s'amusaient pas.

Ma mère fut la première à prendre la parole, d'une voix hésitante, en jetant un regard anxieux à Gilles :

« Marina était... une amie de Justin, je crois... Elle était venue... discuter.

- Discuter ? demanda Roo. Et de quoi donc cette « amie » pouvait-elle vouloir « discuter » juste après un meurtre ? »

Ma mère, effrayée sans doute à l'idée de dire quelque chose qui déplairait à Gilles, resta silencieuse. Pour ma part, je ne souhaitais pas encore m'en mêler, mais je jetai un coup d'œil à Justin. Ratatiné dans son fauteuil, il avait l'air d'avoir envie de disparaître sous terre. Cela m'amusa de voir sa morgue et ses fanfaronnades disparues de manière si pathétique. Il faisait vraiment un coupable idéal. Il n'arrivait même pas à se défendre.

J'avais tout bien calculé. S'il était reconnu coupable, il serait automatiquement privé de l'héritage que lui avait laissé Sophie. C'était l'article 726 du Code civil qui prévoyait cette sanction destinée à prévenir tout crime motivé par la cupidité.

Bien sûr, cet article ne s'appliquait pas à moi ou à Antony, puisque de toute manière Sophie ne nous avait rien légué.

L'argent de Gilles, par contre, posait problème. La loi interdisait de déshériter complètement son enfant. Justin avait donc droit au moins à la moitié de ce que lui laisserait son père. Ajouté à ce que lui laissait sa mère, ça faisait un joli pactole...

C'était pour ça que le plan originel avait été qu'il meure. Ainsi, et après la mort de Sophie, Gilles n'aurait plus d'héritier autre que ma mère.

Donc, si Justin devait rester en vie, il faudrait trouver un moyen de l'accuser d'avoir voulu attenter à la vie de Gilles. Alors, il serait déshérité par la loi. Mais on courait le risque que cela fasse un peu trop. Que l'histoire ne soit plus crédible si l'on en faisait trop.

Ma distraction avait pris à peine deux secondes, durant lesquelles Roo, confrontée au silence de ma mère et de Gilles, s'était tournée vers Justin sur qui elle faisait à présent peser un regard de pierre.

« Tu devrais leur dire, intervint soudain Antony, à côté de moi. De toute façon, les autopsies racontent bien des choses. »

Je souris intérieurement. Je m'étais demandé si je devais prendre la parole, mais je ne voulais pas m'aliéner Gilles. Antony l'avait fait pour moi. Un vrai joyau.

« Et qu'aura-t-elle à raconter de si intéressant, cette autopsie ? » demanda Roo d'un ton presque menaçant, en fixant Justin comme si elle allait le manger.

Il était complètement décomposé, et jeta un regard affolé à son père qui le contemplait enfin.

« Je n'ai rien fait, bredouilla-t-il. Je n'y suis pour rien ! Moi, je dormais !

- Mais encore ? » rétorqua le lieutenant, impitoyable.

Silence.

Profond silence, même. Justin avait enfoui son visage dans ses mains et tremblait.

« Je ne voulais pas ça, gémit-il. Moi, tout ce que je voulais, c'était qu'elle avorte ! »

J'écarquillai les yeux. C'était trop beau ! L'imbécile n'allait tout de même pas s'accuser d'avoir tué Marina, si ?

Les narines frémissantes comme un chien qui a flairé sa proie, Roo se pencha vers lui.

« Qu'est-ce que vous ne vouliez pas ? »

Justin redressa la tête pour la fixer avec des yeux écarquillés, semblant comprendre les possibles interprétations de ce qu'il venait de dire.

« Hé ! protesta-t-il. Pas de blague ! Je ne l'ai pas tuée ! Moi je voulais qu'elle avorte, mais jamais je ne serais passé par des moyens aussi extrêmes pour empêcher cette naissance !

- Votre compagne était enceinte, dit Roo d'une voix patiente, et vous ne vouliez pas de l'enfant. Avouez que sa mort subite vous arrange.

- Je ne dirais pas ça, intervins-je par souci d'impartialité. Après tout, maintenant qu'elle est morte, vous le soupçonnez d'être un double meurtrier. Avant, il risquait juste de devenir père. »

Elle me jeta un regard torve, alors que Justin parut sottement reconnaissant de ce qui ressemblait à mon soutien.

« Je refuse de croire que mon fils ait fait ça, intervint soudain Gilles. Ce n'est pas son genre.

- Pas son genre ? fit Roo. De tuer les jeunes filles dans leur sommeil ?

- Il a des défauts, continua mon beau-père sans l'écouter, mais pas à ce point-là. Il n'aurait pas tué Marina. »

De nouveau, un profond silence s'appesantit sur nous. J'avais l'impression que si je tendais le bras, je pourrais saisir à pleines mains la tension qui pesait dans le salon. On entendit des bruits de voix en provenance de la porte donnant sur le hall et la chambre où était la morte – puis de nouveau ce silence.

« Qui avez-vous dit qu'il y avait dans cette maison, cette nuit ? reprit soudain Roo en fixant Gilles.

- Moi, mon épouse et mon fils », répondit-il d'un air de défi.

Elle se tourna vers moi pour me soupeser du regard.

« Où étiez-vous, déjà ?

- Chez une amie qui donnait une fête, dis-je. Antony et moi.

- Et bien sûr, vous avez des témoins », ironisa-t-elle.

Je la fixai comme si elle était idiote ;

« Bien évidemment. On connaissait des gens, à cette fête, et on a parlé avec eux.

- Vous avez de jolis alibis dans les deux cas. »

Elle observa pensivement Antony. Il me vint à l'esprit qu'elle se demandait s'il avait le physique et le profil d'un tueur. Sachant que oui, je me tournai vers lui.

Il rendait son regard à Roo, impassible bien qu'un peu rembruni. Jouant son rôle à la perfection, il ne prit cependant pas cet air froid qu'il savait si bien faire, et qui aurait pu convaincre Roo qu'elle avait affaire un psychopathe.

Franchement, je ne savais pas à quel point les séries telles qu'Esprit criminel ou RIS Esprits criminels étaient proches de la vérité, mais entre elles et les romans policiers, il y avait certainement moyen de devenir un criminel aguerri. Le seul problème, c'était que le méchant était toujours trouvé et vaincu à la fin de l'histoire. D'un autre côté, le monde des bisounours n'existait pas. J'avais donc une chance.

Je laissai mes pensées dériver de nouveau, cette fois-ci sur les auteurs de romans policiers.

Généralement, leurs meurtriers étaient vicieux, mais leur héros, très intelligent, les confondait. Donc, soit ils se créaient un monde idéal ou, quelle que soit leur méchanceté, les coupables étaient toujours punis, soit l'écriture était pour eux un moyen d'exercer leur esprit tordu sans passer à l'acte ; et parce qu'ils ne voulaient pas se tenter eux-mêmes, ils s'arrangeaient pour que leur double maléfique finisse mal.

Je haussai un sourcil intérieurement. Là, c'était moi qui avais l'esprit tordu. En même temps, ce n'était pas nouveau.

Je fus tirée de mes pensées par un coup de coude d'Antony, qui m'indiqua Roo du menton. Je me tournai vers elle pour me rendre compte qu'elle m'avait parlé, et que je n'avais rien écouté. Ma mère me regardait, anxieuse.

« Je disais donc qu'il faudrait que vous nous donniez les noms et l'adresse de vos amis. Ceux avec qui vous avez passé la soirée.

- Et la nuit, complétai-je automatiquement. D'accord. »

Nouveau silence. Elle me regardait toujours.

« Maintenant, dit-elle enfin. Nous vous écoutons.

- Oh, dis-je. Désolée. »

Antony pouffa à côté de moi, et je donnai les noms de Louise, Christophe et Lamia, que je connaissais ; Antony compléta la liste avec ceux dont je ne me souvenais pas – Kevin, Nicolas et d'autres – ainsi qu'avec l'adresse de Louise. Je vis qu'Audry notait tout avec application.

Après seulement, Roo se désintéressa de nous et revint à Justin, dont j'eus l'impression très nette qu'il était la proie désignée.

Au beau milieu des nouvelles questions, plusieurs coups frappés à la porte annoncèrent l'entrée de l'un des gendarmes qui procédaient à des relevés dans la chambre du crime.

« Pourrais-je vous parler un instant, je vous prie ? » demanda-t-il en regardant les deux gendarmes.

Il était entre deux âges, avec des rides au coin des yeux et de la bouche. Et il semblait assez sombre. Audry et Roo le suivirent dans le couloir sans un regard pour nous, et nous restâmes là, à échanger des coups d'œil en coin, revenant toujours sur un Justin pétrifié.

Après ce qui parut durer une éternité, Audry et Roo revinrent dans la pièce, l'air sinistre.

« Ce sera tout pour aujourd'hui, dit-elle en jetant un coup d'œil menaçant à Justin. Je ne saurais trop vous conseiller de ne pas quitter cette ville. »

Je me rendis compte avec un sursaut que pendant qu'elle regardait Justin, Audry, lui, me regardait. Nos regards se croisèrent, et je remarquai le battement d'une veine sur sa tempe. Ses yeux glissèrent ensuite vers Antony, et leurs regards s'affrontèrent.

Si Roo s'intéressait de près à Justin, Audry, lui, semblait capable de voir plus loin que le bout de son nez. Il allait falloir faire attention à lui. Je me demandai ce que l'expert en blanc avait pu leur dire.

Le reste de la journée passa lentement. Les gendarmes repartirent dans leur Traffic, après avoir veillé à ce que le corps de Marina soit emmené dans un fourgon mortuaire. Je les regardai partir en ayant du mal à croire que cette femme sur la mort de laquelle ils enquêtaient, c'était moi qui l'avais tuée. Sans moi, elle se serait levée le matin-même, fraîche et toujours aussi stupide, et son enfant serait né sept mois plus tard – car je ne croyais pas un seul instant que Justin aurait pu la convaincre d'avorter. Pas avec l'argent qu'elle convoitait.

Seigneur, si ça se trouvait, l'enfant aurait été aussi bête et encombrant qu'elle. Et avec Justin comme père, en plus, c'était probable. Finalement, ce n'était pas une perte.

En toute logique, j'aurais dû ressentir du remord. J'avais accompli un acte parfaitement contraire à la société. Mais, tout d'abord, des meurtres avaient toujours eu lieu. Et d'un autre côté, j'étais un enfant de cette fameuse société. Individualiste, totalement indifférente aux autres, intéressée avant tout par moi-même. Des expressions qui résumaient le fait que ma mère avait échoué à m'inculquer des valeurs altruistes. En même temps, non seulement mon père ne l'avait pas aidée, mais en plus la situation d'Aurore avait fait qu'elle avait été moins attentive à mon caractère. Ça ne me dérangeait pas, car ma mère avait généralement cédé à mes demandes et mes caprices.

« Cela nous fera deux enterrements, dit Gilles d'un air sombre. Celui de Sophie lundi, et celui de Marina... quand ils voudront bien rendre le corps à sa famille.

- Lundi ? m'étonnai-je. Je ne savais pas.

- Ça a été décidé hier, alors que tu n'étais pas là, et nous n'avons pas pris le temps de t'en parler depuis, dit ma mère.

- Que dit l'autopsie ? demandai-je.

- Elle a été tuée par plusieurs coups à la tête portés avec une clé, répondit Gilles en détournant le regard.



- Je suis désolée, dis-je sans en penser un mot.

- C'est un procédé plutôt barbare, ajouta Antony. Et en plus, j'imagine qu'il a fallu y mettre une certaine force. »

Un silence salua cette déclaration, et il baissa les yeux, embarrassé.

« Désolé, marmonna-t-il. Réflexe de futur médecin.

- Ce n'est rien, rétorqua Gilles. Je suppose que si vous vouliez devenir médecin légiste, malgré tout, vous trouveriez là une manne. »

Antony ne répondit rien, ne sachant trop comment prendre cette réflexion amère, et Gilles se tourna vers son fils :

« Justin, dit-il d'un ton sévère, il faut qu'on parle. »

Nous interprétâmes cela comme le signal qu'ils voulaient le salon pour eux seuls. En silence, nous nous levâmes et quittâmes la pièce à la queue-leu-leu, Antony fermant la porte derrière lui. Nous nous réfugiâmes dans la cuisine.

« Jade, dit ma mère, je crois réellement qu'il vaut mieux que tu rejoignes Aurore chez ton père.

- Maman, répondis-je, je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Ils pourraient trouver étranger que je m'en aille au moment où leur enquête prend un autre tournant.

- Un tournant ? » répéta ma mère en mettant une bouilloire à chauffer.

Du salon nous parvinrent d'éclat de la voix de Gilles. Je me demandai s'il essayait de faire avouer Justin.

« Justin était, avec Madame Laval, la seule personne dans la maison au moment de la mort de Sophie, dis-je. Et voilà que Marina se fait tuer alors même qu'elle le gênait... passablement.

- Ajoutons à cela le fait que votre belle-sœur a légué son argent à Justin, ajouta Antony en sortant trois nouveaux mugs. Ça sent mauvais pour lui.

- Mais Justin n'avait pas de mobile ! s'écria ma mère. Sophie l'adorait et lui aurait donné tout ce qu'il demandait.

- Pour Marina, il a un sacré mobile, dis-je. En outre, Roo peut très bien vouloir prouver que Sophie et Justin ne s'entendaient pas si bien que ça.

- Ils ne s'entendaient pas bien ? »

Je me demandai s'il serait intelligent de prétendre que tout n'était pas rose entre Justin et sa tante. Mais je préférerai ne pas prendre ce risque : si Justin prouvait que c'était faux, mon comportement paraîtrait suspect.

« Je ne crois pas, dis-je d'un ton prudent. Néanmoins, n'étant intime ni avec l'un ni avec l'autre, je n'en suis pas sûre à cent pourcents... »

Voilà. Quand même laisser un doute.

Mais ma mère se contenta de lever les yeux au ciel.

« Ça n'a aucun sens, Jade. N'essaie pas de te prendre pour une enquêtrice, par pitié ! Je suis déjà assez inquiète pour toi sans que tu en rajoutes ! »

Un peu vexée, je n'osai rien répondre. Antony, toutefois, claqua de la langue.

« Ils se sont tout de même plus ou moins disputés au sujet de la moto de Justin, si j'ai tout suivi. Il était tout content, alors qu'elle avait peur qu'il ait un accident.

- Et on l'a retrouvée juste à côté de la moto ! » m'exclamai-je en le regardant comme si le Saint-Esprit était descendu sur moi.

Ma mère nous regarda l'un et l'autre, puis explosa :

« Ça suffit ! Qu'est-ce que vous croyez, que c'est un sujet d'amusement ? Deux personnes sont mortes, pour l'amour du ciel !

- Le ciel ne s'en préoccupe pas trop, je crois, grommelai-je en baissant la tête.

- Peu importe ! Je ne *veux* plus vous entendre spéculer sur cette affaire ! C'est bien trop dangereux ! »

Il y eut un silence durant lequel elle versa l'eau bouillante dans les mugs, par-dessus des sachets de thé au citron.

« Juste après ton café, ça ne te dérange pas ? demandai-je dans une faible tentative de changer de sujet.

- Non, aboya-t-elle. Antony, crois-tu que tes parents seraient opposés à l'idée d'héberger Jade ? Je ne veux vraiment pas que ma fille reste dans cette maison alors qu'on y commet des meurtres... Je veux qu'elle s'éloigne de... ! »

Elle se tut, mais j'ouvris la bouche de saisissement et d'enthousiasme mélangés. Elle n'avait pas voulu le dire à voix haute, et sans doute s'en défendrait-elle par égard pour Gilles, mais j'en étais certaine : elle croyait Justin coupable !

Ouuiiiii !

## Chapitre 8<sup>ème</sup> :

Le lendemain eurent lieu les funérailles de Sophie. J'avais dormi chez Antony, conformément au vœu de ma mère. Ses parents m'entourèrent d'une sollicitude inquiète : les gendarmes avaient pris contact, dans l'après-midi, avec Christophe et Lamia afin d'obtenir la confirmation que nous nous étions bien trouvés à une fête la nuit du crime, et savoir ce que nous y

avions fait. Louise m'avait d'ailleurs appelée pour m'annoncer qu'elle aussi avait été interrogée.

« Mais je leur ai bien dit qu'avec le degré d'alcool que vous aviez dans le sang, il n'y a absolument aucune chance pour que vous ayez pu bouger de la chambre où je vous ai fourrés ! Si vous vous étiez vus ! » s'était-elle exclamé en riant.

C'était exactement ce que je voulais qu'elle dise, et Christophe et Lamia avaient dit à peu près la même chose aux gendarmes, même si eux étaient repartis vers une heure du matin pour dormir chez les parents de Christophe – et Antony.

« J'avoue que c'est assez rare de voir Antony complètement pété, et je n'imaginai même pas que toi tu puisses l'être, m'avait dit Christophe. Mais qu'est-ce que je suis content que vous ayez choisi ce soir-là pour ça ! »

Dans l'ensemble, comme ils s'imaginaient tous que j'étais traumatisée par ces meurtres et qu'Antony était très inquiet pour moi, ils furent aux petits soins pour moi. C'était très agréable.

L'office eut lieu à onze heures, à l'église de Saint-Pair. C'était une énorme construction dont l'entrée était située au bas d'une bonne vingtaine de marches. Le parvis de l'église, donc, n'était pas en hauteur. Louise – sa famille, ayant connu Sophie, était présente aux funérailles – m'apprit que c'était l'ancien maire de Saint-Pair qui avait fait refaire le parvis et la façade de l'église en prévision du mariage de sa fille. Je trouvai ça gonflé, mais d'un autre côté, il n'était pas le premier à profiter de son poste. Et l'église aurait sans doute dû être rénovée de toute façon.

Une fois à l'intérieur, je contemplai un instant le cercueil de bois chaud posé devant l'autel, et dans lequel reposait Sophie. C'est fou comme ça ne me faisait ni chaud ni froid.

Je rejoignis ensuite ma mère, Gilles et Justin, au premier rang des assistants à l'office. Antony s'était contenté de me déposer, mais n'assistait pas à l'office. Après tout, il n'avait aucun lien avec Sophie.

Je souris intérieurement. Même si Antony était, dans les faits, celui qui était responsable de l'état – ou du non-état – de Sophie, il n'était pas un psychopathe. Il n'éprouvait absolument aucune envie d'assister à son enterrement. Si j'avais pu aller faire autre chose, moi aussi, ça m'aurait bien plu.

Je soupirai intérieurement pendant que le prêtre prenait la parole. L'église était bondée. Outre le fait qu'il y avait probablement quelques curieux – voire des représentants de la presse locale – je trouvais cela très inquiétant. Dix ans auparavant, l'obscurantisme religieux, aussi léger soit-il, était en perte de vitesse. Mais depuis les années 2000-2005, les nouvelles générations basculaient de nouveau dans la ferveur religieuse. Alors que

l'évolution normale aurait été que les peuples se séparent de plus en plus des églises et des chefs religieux quels qu'ils soient, j'avais l'impression d'assister à l'effet inverse. Les lieux saints, désertés, se remplissaient à nouveau. Et les gens se remettaient à croire que des livres écrits par de simples hommes – des livres véhiculant les idées de ces hommes et aucune autre ! – contenaient la vérité suprême.

Depuis tout ce temps, n'avaient-ils pas encore compris que toutes les institutions religieuses – chrétiennes, juives, musulmanes – n'étaient que le fruit du travail d'humains comme eux-mêmes, qui avaient eu la volonté et la possibilité d'assujettir l'esprit d'autres humains en leur faisant croire qu'ils étaient les vecteurs de la parole de Dieu ? Lui-même n'était que l'invention d'autres humains, encore antérieurs, effrayés par l'inconnu et la mort.

Je n'étais pas vraiment athée, dans le sens où je croyais effectivement que l'univers était régi par une force « supérieure ». Mais je n'étais pas croyante, car je ne pensais pas que cette force était consciente. Et dans tous les cas, même si elle l'était, elle n'était certainement pas intéressée par les humains, au contraire de ce que pensaient les croyants. Une copine catholique m'avait dit un jour que croire donnait un but à sa vie. Ce n'était pas bien méchant, je le reconnaissais ; mais je trouvais triste qu'elle ne soit pas assez forte pour accepter l'idée que non, nos vies n'avaient ni sens ni but. Moi, je le pensais, et ça ne m'empêchait pas de vivre. C'était vrai, une fois morte, ce ne serait qu'un trou noir. Mais en même temps, je serais morte ! Donc, où était le problème ?

Pendant que je divaguais de la sorte, le prêtre avait commencé un long discours sur le 6<sup>ème</sup> Commandement qui préconisait de ne pas tuer. Le temps que je prenne note de ce qu'il disait, et j'eus envie de rire. D'abord, force était de constater que les Dix Commandements n'étaient en fait que des recommandations, puisque les différentes institutions religieuses – chrétiennes, juives et musulmanes, toujours – avaient permis, voire encouragé, suffisamment d'exceptions. Après tout, ce n'était jamais qu'une lutte de pouvoir entre elles, pour savoir laquelle était la plus forte. Encore une preuve que les livres saints et les institutions sacrées étaient des inventions purement humaines, puisque tout ramenait toujours à la force.

Bah. En attendant, ça faisait plaisir de savoir que les dirigeants religieux finiraient tous en enfer pour avoir péché par orgueil en se croyant les dépositaires de la parole divine.

Après une heure de souffrance – je m'étais toujours ennuyée ferme à la messe – les notes du Dies Irae de Mozart résonnèrent dans l'église. C'était un enregistrement, mais il était bon. Gilles l'avait choisi lui-même, et il avait bon goût.

Les employés des pompes funèbres, jusque-là restés discrètement dans le fond de l'église, s'avancèrent alors pour soulever le cercueil et le

porter hors de l'église, suivis par tous les fidèles. Après la fraîcheur et la pénombre de l'imposant bâtiment, la chaleur parut s'abattre sur moi d'un seul coup. Le soleil brillait dans un ciel sans nuage avec toute la force d'un mois d'août. La rue bordant l'église était pleine de voitures bloquées dans un embouteillage. Gilles fit la grimace :

« Le trajet vers le cimetière va être long », dit-il sombrement.

Justin, à côté de lui, avait les yeux caves. Manifestement, il avait *très* mal dormi.

Ceux qui le voulaient allèrent au cimetière à pied. Pour ma part, sous cette chaleur et sachant que j'étais vêtue d'un jean noir, je préfèrai la voiture climatisée de Gilles.

Le cimetière ressemblait à tous les cimetières : un amoncellement de tombes et de croix au milieu du gravier, avec des caveaux et des petites chapelles çà et là. La famille de Gilles en possédait un, ce qui fait que nous dûmes tous rester à l'écart pendant que le cercueil y était déposé. Le maître de cérémonie – si tant est que le chef des employés des pompes funèbres puisse porter ce nom – nous fit un petit discours sur les circonstances tragiques de cet enterrement, sur la manière dont Sophie serait regrettée, etc. Durant tout ce temps, je regardai autour de moi en gardant l'air compassé, ou bien je levai les yeux pour suivre les mouettes du regard. J'avais trop chaud, et franchement, j'en avais assez.

Mais bien sûr, ce n'était pas fini. Gilles remercia tous ceux qui étaient venus, avant de leur proposer d'aller prendre un verre dans un café de Saint-Pair. Il expliqua que compte-tenu des circonstances – comprenez, l'assassinat de Marina – la maison n'était pas le lieu idéal pour accueillir ce genre de célébration postérieure aux funérailles.

En tout, il était quinze heures quand, enfin, nous ne fûmes plus que tous les quatre. Mon père, ignorant que nous étions occupés, avait appelé vers 14h15 pour me convaincre de les rejoindre, lui et Aurore. Je remarquai la façon dont il évita de mentionner Agathe, sachant que je ne pouvais pas la piffrer. Mais ça ne m'empêcha pas de décliner l'offre.

« J'ai appris à la radio qu'il y avait eu un second meurtre, Jade. Tu es complètement inconsciente ! Tu pourrais être attaquée, toi aussi ! »

Je ne changeai pas d'avis. Par contre, j'appréciai beaucoup moins quand, une fois de retour à la maison, je constatai qu'une voiture de la gendarmerie nous attendait. Quand nous arrivâmes, un gendarme inconnu en descendit et suivit notre voiture dans le jardin de la maison. Sur le moment, je pensai que, peut-être, il venait pour Justin ; la suite me donna tort.

Il se présenta – gendarme Dillot – et nous présenta sa carte, avant de se tourner vers moi :

« Je présume que vous êtes Mademoiselle Iblancour ?

- Oui, répondis-je, perplexe.

- Veuillez me suivre, je vous prie. Nous souhaitons vous poser quelques questions dans nos locaux. »

Je ne pus empêcher mes yeux de s'agrandir. En une seconde, la peur étreignit mon ventre et me glaça, moi qui trouvais précédemment qu'il faisait trop chaud. Je fus reconnaissante à la nature qui avait privé l'espèce humaine de tout odorat. Si le gendarme avait été accompagné d'un chien, celui-ci aurait certainement grogné soudainement en sentant ma peur.

« Je viens ! s'exclama ma mère, qui hésitait entre nervosité et colère.

- Non, Madame, je suis désolé, mais nous n'avons pas besoin de votre présence, répondit le gendarme d'un ton poli. Nous vous recontacterons si nous avons des questions à vous poser.

- Mais il s'agit de ma fille !

- Mademoiselle Iblancour est majeure. Ne vous inquiétez pas, il s'agit juste de quelques questions. »

Admettons... Mais à la gendarmerie, tout de même. Je me souvenais fort bien du regard d'Audry. S'il était plus intelligent que Roo et voyait plus loin que le bout de son nez... Et s'il convainquait sa chef de s'intéresser à moi... !

Tout en marchant vers la voiture – et après avoir noté avec déplaisir l'air soulagé de Justin – je sortis mon portable pour prévenir Antony.

« Excusez-moi, dit poliment Dillot, qui souhaitez-vous appeler ? »

Je le regardai, incrédule.

« J'envoie un SMS à mon copain. Un problème ?

- Il s'agit de Monsieur Doriat ?

- Oui...

- C'est inutile, alors. Il se trouve déjà dans nos locaux. »

Et sur ce coup sans délicatesse, il m'ouvrit la porte arrière de sa Scénic.

Je m'assis lourdement et bouclai machinalement ma ceinture. J'avais l'impression d'être dans un brouillard. Antony était déjà à la gendarmerie. Seigneur, ils avaient dû trouver mon ADN, quelqu'un nous avait vus, ils avaient trouvé des traces de pneus suspects, ils avaient mis des micros dans la Golf d'Antony et nous avaient entendus à quatre heures du matin ! Tout était fichu !

Littéralement paralysée de peur, mes cordes vocales étaient tout à fait incapables de fonctionner. Je me demandai s'il valait mieux tout avouer, ou s'il était préférable de nier. Face au juge, ça n'aurait d'autre effet

que de dissiper tout doute. Mais comme ils avaient déjà des preuves... Valait-il mieux admettre ma défaite, ou devais-je m'obstiner ?

J'imaginai déjà le regard vide que ma mère poserait sur moi après avoir appris ma culpabilité. Le dégoût intense de Gilles. L'incompréhension d'Aurore. Le discret triomphe d'Agathe se félicitant d'avoir arraché son homme à une femme qui avait engendré un monstre.

J'imaginai Nina et Bérénice discuter avec d'autres, en cours de droit à Versailles :

« Tu te rends compte, on l'a fréquentée. Oh, nooon, on ne la connaissait pas si bien que ça, non. Mais enfin, on l'avait quand même invitée à Palerme avec nous. Pendant que nous y étions, elle, elle tuait. Incroyable ! J'en ai des frissons. »

Et bien sûr, la famille d'Antony. J'imaginai bien la tête ahurie de Christophe en découvrant que son petit frère était un meurtrier. Et ses parents...

Zut, qui viendrait me visiter en prison ?

Pendant toutes ces réflexions, la voiture nous avait menés jusqu'à Granville, où nous approchions de la gendarmerie. La circulation était assez fluide à cette heure de la journée.

Alors que Dillot garait la voiture sur un emplacement réservé, je me réveillai brutalement de ma transe. J'étais stupide. Qu'avais-je dit à Antony ? Qu'en aucun cas il ne fallait avouer. Que quoi qu'ils disent, ils avaient forcément tort. Nous étions innocents comme des agneaux, et ils n'avaient aucune preuve contre nous. Je m'étais construit un vrai roman juste parce qu'ils voulaient m'interroger au poste même. Et parce qu'ils avaient déjà Antony et qu'il ne m'avait pas prévenu – il n'avait sans doute pas pu.

Le meurtre de Marina avait été découvert la veille. Il était impossible qu'ils aient déjà les résultats ADN. Personne ne nous avait vus. Ils n'avaient certainement pas mis de micros dans la voiture d'Antony, parce qu'ils n'avaient aucune raison de douter de notre bonne foi et que ce serait totalement illégal. Je m'étais fait un film, mais ce n'était que ça – des élucubrations.

Si ça se trouvait, ils voulaient juste entendre ce que j'avais à dire à propos de Justin...

Mais je devais être prudente. Aujourd'hui, c'était vraiment dangereux. Je ne devais rien laisser passer, rien laisser au hasard.

Je sortis de la voiture avant que Dillot puisse me tenir la porte. Je contemplai un instant le bâtiment de la gendarmerie : deux étages, des fenêtres avec des barreaux, de la peinture blanche écaillée, avec, autour, un parking de bitume avec un peu de verdure. Néanmoins, l'air était salé par la



mer, et j'entendais le cri des mouettes. Même quand il faisait gris et qu'il pleuvait, c'était quand même mieux qu'une gendarmerie miteuse de la Région Parisienne. Au moins, il y avait un port tout proche.

« Suivez-moi », me dit Dillot, me tirant de ma rêverie.

Du coin de l'œil, je remarquai une Golf qui ressemblait suspicieusement à celle d'Antony, garée devant un jeune arbre grêle. Il n'avait pas menti, Antony était bien à l'intérieur. Il y avait été pendant tout l'enterrement et après, peut-être.

Avant d'entrer dans la gendarmerie, je pris une profonde inspiration et contractai mes muscles afin de matérialiser ma résolution. J'allais probablement vivre quelques heures d'enfer, mais je n'allais rien lâcher. Quand bien même ils me soupçonneraient, ils n'auraient pas de preuve, et pas non plus d'aveux !

Quant aux mobiles, ils n'allaient pas les inventer, si ? Et je ne voyais pas comment ils allaient pouvoir deviner que la mort de Sophie était une erreur, et que la vraie cible, en fait, était différente...

A moins de savoir lire dans les pensées, bien sûr. Mais hélas pour eux, on avait encore le droit d'être tout seul dans sa tête.

L'entrée de la gendarmerie ressemblait à n'importe quel commissariat – j'en avais pratiqué un une fois pour ma demande de passeport, près de cinq ans auparavant. C'était une pièce rectangulaire, avec d'un côté une petite table avec des fauteuils autour. De l'autre côté, on trouvait le grand bureau d'accueil avec, derrière, un gendarme qui indiqua à Dillot qu'Audry l'attendait.

« Veuillez me suivre », dit-il à mon intention.

Un peu inquiète – voire franchement – je le suivis au-delà de l'accueil, dans un long couloir blanc caillé qui donnait sur une cellule de sûreté et, au-delà d'une porte battante, sur des bureaux. Deux ou trois avaient leur porte ouverte, et j'y vis à chaque fois des gendarmes penchés vers leur ordinateur, ou en train de discuter de leurs dossiers en tenant leur tasse de café en main.

« Vous êtes deux par bureau ? demandai-je à Dillot, plus pour meubler ce silence angoissant que pour autre chose.

- Généralement, oui », répondit-il.

Je ne trouvai rien à répondre, et de toute façon, arrivé devant une porte fermée, il y toqua avant de l'ouvrir et de m'inviter à entrer.

Faisant quelques pas hésitants, je vis Audry, à son bureau, en train de taper quelque chose sur son ordinateur. A mon entrée, il se leva et vint me serrer la main.

« Entrez, entrez ! dit-il. Prenez une chaise. »



Il y en avait une seule, en bois et en métal et d'allure assez inconfortable, en face de sa place. Je m'y installai en examinant la pièce.

En face de la porte, se trouvait un bureau inoccupé couvert de papiers, dos à une fenêtre à barreaux. A sa gauche, se trouvait le bureau d'Audry, en contreplaqué gris.

J'entendis la porte se refermer dans mon dos, et me retournant, je vis que Dillot avait quitté la pièce.

« Le lieutenant Roo ne devrait pas tarder, me dit Audry. En l'attendant, nous allons commencer. »

Il s'installa confortablement dans son siège, croisa les doigts juste devant son clavier d'ordinateur et me fixa. Je cherchai en vain un magnétophone ou quelque chose dans le genre, avant de comprendre que je n'étais pas enregistrée. C'était déjà ça.

Je compris assez vite qu'il attendait que je parle, et je fus très tentée, car il me regardait fixement avec l'intention manifeste de me rendre nerveuse. D'un autre côté, je l'étais déjà. Heureusement, mon visage n'était pas des plus expressifs.

Je le regardai donc de mon air le plus innocent et le plus perplexe, comme si je ne comprenais pas ce qu'il souhaitait. Le silence s'éternisa, et je finis par détourner le regard pour examiner ostensiblement le bureau.

A ce moment-là seulement, Audry prit la parole :

« Vous n'êtes pas très bavarde », me dit-il.

Je le regardai.

« En même temps, vous ne m'avez rien demandé.

- Et vous ne me demandez pas pourquoi vous êtes là ?

- Je pourrais. Mais il me semble assez évident que c'est à propos des morts de Marina et de Sophie.

- Certes, dit patiemment Audry tout en notant ce que je disais. Mais vous pourriez vouloir savoir pourquoi nous vous avons fait venir jusqu'ici, alors que nous aurions pu vous poser des questions chez votre beau-père.

- Non, répondis-je. Ce n'est pas très discret. »

Il haussa un sourcil.

« Vous croyez ? »

Je haussai les épaules.

« C'est évident. Dans les deux cas, le crime profite à Justin. Ma mère pense que c'est lui, vous savez.

- Vraiment, fit Audry. Et vous-même ?

- Moi... »

Je me mordis la lèvre, pris l'air gêné, puis soupirai.

« C'est difficile à dire, vous savez, avouai-je sur le ton de la confiance. Je suis en droit, et je devrais être capable d'appliquer la présomption d'innocence. Néanmoins, bon... Je n'apprécie pas plus que ça Justin. Je le pense terriblement égoïste. Marina le gênait terriblement, et quant à Sophie, eh bien, il s'était querellé avec elle.

- Querellé ? demanda Audry. A propos de quoi ?

- On ne vous l'a pas dit ? Sa nouvelle moto. Je crois qu'on a retrouvé Sophie à côté d'elle. Elle était furieuse contre Gilles de la lui avoir acheté. Elle pensait qu'il aurait un accident. »

Audry hocha la tête, m'observant de cette expression indéchiffrable que je lui avais déjà vue. Je fus tentée de lui demander si c'était lui qui avait interrogé Antony, mais je me retins.

Peut-être lut-il dans mes pensées ; en tout cas, il commenta avec une certaine ironie :

« On peut dire que vous n'êtes pas curieuse, vous. Vous n'avez pas l'air intéressée par les développements de l'enquête.

- Oh, dis-je d'un ton poli. Je ne savais pas qu'il y avait des développements. »

Il accusa le coup, et me fixa d'un air glacial.

« Ce qui veut dire... ? »

Je restai un moment silencieuse, avant de dire d'une voix gênée :

« Eh bien, je ne veux pas paraître désobligeante, mais enfin... Ça fait quand même une bonne semaine depuis la mort de Sophie, et il y a eu un deuxième meurtre, et... Bon... Pas de tueur en vue, n'est-ce pas.

- Les choses sont plus lentes à se démêler dans la vraie vie, Mademoiselle Iblancour, dit Audry sèchement. Ce n'est pas comme à la télévision.

- Bien sûr, murmurai-je d'un air penaud.

- Néanmoins... poursuivit-il en penchant la tête de côté. Qu'est-ce qui vous dit que nous ne savons pas exactement qui nous devons arrêter ? »

Alors que jusque-là, j'avais réussi à maîtriser ma peur, je dus cette fois réprimer un violent frisson. Je le camouflai en portant la main à ma bouche, pour le fixer avec des yeux écarquillés.

« Ouah ! m'exclamai-je une fois que je fus sûre que ma voix ne tremblerait pas. Qui allez-vous arrêter ? »

Il haussa de nouveau les sourcils.

« Savez-vous que nous avons interrogé Monsieur Doriat pendant l'enterrement ? »

Houlà. Du calme, pensai-je. Il bluffe. Il va me dire qu'Antony a avoué. C'est faux, Antony n'a rien avoué, car il n'y a rien à avouer. Je n'ai rien vu, rien entendu.

J'estimai préférable de ne pas cacher que Dillot m'avait appris qu'ils avaient vu Antony. Dans tous les cas, ils pourraient vérifier auprès de lui, alors...

« On m'a dit ça, oui, dis-je à Audry. Je ne vois pas le rapport.

- Oh, vous ne voyez pas ? »

Il allait poursuivre, lorsque la porte derrière moi s'ouvrit brusquement, me faisant violemment sursauter. Je me tournai pour constater que c'était Roo qui était entrée, l'air aussi ouverte qu'à l'ordinaire.

« Seigneur Dieu, lieutenant, vous voulez ma mort ! m'exclamai-je sans chercher à cacher que j'avais eu peur. Déjà que je suis nerveuse, si en plus vous me surprenez de la sorte... »

Elle s'excusa pour le bruit, et Audry enchaîna aussitôt tout en tapant sur son clavier d'ordinateur :

« Vous êtes donc nerveuse, Mademoiselle Iblancour ? Pourquoi donc ? »

Je me tournai vers lui et le fixai comme s'il était idiot.

« Vous êtes gendarme, et sans doute trop habitué à tout ça pour vous en rendre compte. Mais quand on n'est pas familier avec une enquête de police, c'est intimidant d'être amené dans les locaux mêmes. D'autant plus que nous ne savons pas qui pourrait être la prochaine victime.

- Vous pensez qu'il y en aura d'autres ? intervint Roo.

- Je n'espère pas ! m'exclamai-je. Les victimes potentielles sont de moins en moins nombreuses, figurez-vous, et je n'ai pas envie que ma mère ou moi y passions !

- Vous vous croyez donc en danger ? » persifla Audry.

A ce stade, j'avais déjà compris qu'il ne m'aimait pas. Le problème, c'est que je l'estimais intelligent – plus que Roo, en tout cas. J'avais la très nette impression que s'il ne m'aimait pas, c'est qu'il me soupçonnait – et il n'était pas du genre à lâcher prise. Ma seule chance, c'est qu'il était jeune et que Roo m'avait l'air du genre à considérer que les jeunes n'y connaissent rien, négligeant les simples pouvoirs de la déduction et du sixième sens.

« Je viens de vous le dire, je pense, dis-je. Tout paraît converger vers Justin. Si c'est lui, je n'aimerais pas être sa prochaine victime, ou que ce soit ma mère.

- Vous paraissez fort pressée de nous orienter vers votre demi-frère, dit Audry. Je trouve cela étrange. »

Du calme. Du-calme. Il n'en est probablement qu'à l'amuse-gueule, alors il y a intérêt à tenir.

« Ecoutez, dis-je d'un ton las. D'après ce que j'ai compris, vous m'avez fait venir pour me poser des questions sur les morts de Sophie et Marina. Pourquoi, dans ce cas, ne les posez-vous pas afin que je puisse repartir tranquillement ? »

Audry échangea un regard avec Roo qui s'était assise sur le bureau derrière moi. Cela m'énervait car je ne pouvais pas voir ses expressions. Je ne voyais que celles d'Audry, et ce n'était pas forcément encourageant. J'étais obligée de naviguer en aveugle – ce qui était exactement leur but.

« Très bien, dit Roo derrière moi. Racontez-nous encore ce qui s'est passé le matin de la mort de Sophie. Vous et Monsieur Doriat avez voulu aller à l'abbaye d'Hambye, je crois. »

Bien que je leur ai déjà raconté en détails ce qu'Antony et moi avions fait – en négligeant, bien sûr, la tentative de sabotage de la moto de Justin et l'intervention de Sophie – je me répétais obligeamment. Après avoir posé plusieurs autres questions, soit disant pour préciser certains points – en fait, je pense, pour m'inquiéter – ils me demandèrent de répéter tout ce que j'avais fait la nuit de la mort de Marina. Comme je ne pouvais pas leur donner beaucoup de précisions – après tout, j'étais sensée avoir terminé la soirée complètement ivre – ils me fixèrent d'un air réprobateur. Pour ma part, j'attendais qu'ils passent à l'attaque. Jusque-là ils tournaient autour de moi et essayaient de m'agacer, mais c'était tout.

Enfin, et après un coup d'œil à Roo, Audry se pencha soudain vers moi et me dit :

« Nous vous interrogeons, voyez-vous, parce que suite à notre conversation avec Monsieur Doriat, il a avoué avoir tué Madame Berthiet et Mademoiselle Tenain sur votre idée. »

Ouf. Un instant, mon esprit fut totalement blanc, si paralysé que j'aurais été incapable de sauver ma vie s'il y en avait eu besoin. Puis mon cerveau repartit à toute allure pour analyser les erreurs qu'il avait faites. La plus grande, bien sûr, étant qu'Antony ne pouvait pas avoir avoué qu'il avait tué Marina. Mais bon, je ne pouvais pas vraiment lui dire qu'il avait mal choisi son bluff. Il aurait été trop content de l'apprendre.

« Bien essayé, dis-je après quelques secondes de silence. Néanmoins, de 1) jamais Antony ne mentirait de la sorte, et de 2) si vraiment il avait avoué ça, vous m'auriez placée en garde à vue au lieu de m'interroger comme témoin. »

Profond silence. J'ajoutai alors :

« Je suis quand même étudiante en droit, hein, même si je passe seulement en troisième année.

- Bon, dit alors Audry. Nous pouvons peut-être remédier à cela. Que diriez-vous d'une petite garde à vue ? »

Je le fixai d'un air glacial.

« J'en dis que vous n'obtiendrez rien car je n'ai rien à voir avec les morts de Sophie et de Marina. Et en plus, j'exigerai la présence d'un avocat.

- Allons, allons, intervint Roo d'une voix apaisante. Nul besoin d'en arriver là. Je suis sûre que vous nous direz tout ce que vous savez, n'est-ce pas ?

- Le peu que je sais, je l'ai déjà dit, je crois, fis-je remarquer.

- Néanmoins, vous comprendrez que nous soyons surpris, dit-elle en venant se placer devant moi pour me regarder avec de grands yeux innocents. Les aveux de Monsieur Doriat laissent entendre une plus grande implication de votre part dans toutes ces morts. Il y a certainement une erreur. »

Je soupirai. C'était ça. Ils avaient commencé à jouer au bon et au méchant flic. J'étais sensée détester Audry et voir en Roo une alliée. Dommage que je les considère tous les deux comme des ennemis, n'est-ce pas.

« Oui, il y a une erreur. Antony n'a rien fait, j'en suis sûre. Et dans ce cas, je ne vois pas pourquoi il aurait avoué quoi que ce soit. »

Je les fixai par en-dessous.

« A moins que vous n'ayez utilisé des moyens illégaux pour l'obliger à dire ce que vous vouliez entendre...

- Vous parlez de la torture ? demanda Audry d'un ton presque léger. Ce n'est pas vraiment notre genre, vous savez.

- Il y a différentes sortes de torture, dis-je. La torture mentale, par exemple. Mais d'un autre côté, en une seule matinée, vous n'auriez pas réussi. »

Silence. Je me demandai quel nouveau coup ils me préparaient.

« Monsieur Doriat est d'une taille et d'une force particulièrement adéquates à l'utilisation de la clé qui a tué Madame Berthiet », dit enfin Audry.

Nouveau silence. Je répondis d'un ton un peu pincé :

« Justin aussi. »

Il frappa soudain sur la table de ses deux mains, me faisant violemment sursauter, et se pencha vers moi :

« Ahah ! s'écria-t-il d'un ton triomphant. Encore et toujours, Justin-ci Justin-ça ! Votre chanson ressemble incroyablement à celle d'une coupable tentant de faire accuser un innocent !

- Du calme, gémis-je, une main sur la poitrine. Cette table ne vous a rien fait. Et si on doit être parfaitement correct, moi non plus. Vous devriez avoir honte de me faire peur comme ça.

- Ne changez pas de sujet, aboya Audry. Vous vous arrangez constamment pour amener sur le tapis la prétendue culpabilité de votre demi-frère. C'est une attitude très suspecte, vous savez. »

J'allais répondre, mais il poursuivit avec fougue :

« De toute manière, ne croyez pas que nous nous basons seulement sur des impressions. Nous savons que vous êtes coupables et nous pouvons le prouver. »

Du calme. Du calme. Il bluffe. Il bluffe.

Ils me regardaient tous les deux avec intérêt, se demandant comment j'allais réagir.

« Il va falloir faire un effort, dis-je en forçant ma voix à rester égale. Ou adapter des preuves.

- Nul besoin de tout ça, riposta Audry, qui manifestement n'appréciait pas mes allusions. C'est vous qui allez devoir faire un effort pour m'expliquer pourquoi votre ADN et celui de Monsieur Doriat ont été trouvés sur les lieux du crime. »

Error system.

...

Reprenons par le début...

Mon cerveau fit un effort pour se remettre à fonctionner, et je posai une question qui, à mon grand soulagement, n'était pas compromettante :

« Les lieux de quel crime ? »

La voix de Roo, qui tentait de paraître apaisante, me parvint à travers la brume qui avait infiltré mes oreilles :

« Nous parlons du premier crime, Mademoiselle Iblancour. Nous parlons de la mort de Madame Sophie Berthiet. »

Ok. Elle t'infantilise, mais on s'en fiche. Maintenant, on se concentre...

Voguant à travers le brouillard, mes neurones se connectèrent lentement les uns avec les autres. J'attendis cependant avant d'être sûre de pouvoir parler. Alors seulement, je laissai échapper un petit rire :

« Je suis désolée. On en revient toujours à Justin. Et d'ailleurs, je crois vous l'avoir déjà dit quand vous êtes venus m'interroger, l'autre jour. Il a absolument tenu à montrer à Antony sa belle moto – je crois que c'était cinq ou six jours avant le meurtre. Et il se trouve que j'ai eu pitié d'Antony ; je suis venue aussi.

- Et ?

- Et la moto était dans le garage. C'est normal que nous y ayons laissé notre ADN. »

Silence. Silence, *profond silence*.

« Il vous a fallu tant de réflexion pour nous trouver cette excuse ? » demanda alors Audry.

Je fronçai les sourcils, le cœur battant la chamade entre mes côtes.

« Excusez-moi, ripostai-je. Ce n'est pas évident de réfléchir alors qu'on me soumet à ce qui ressemble plus à un interrogatoire qu'à une déposition. Le fait est que Justin a montré sa moto à Antony, et que je suis venue avec eux au garage. Je vous l'ai déjà dit !

- C'est bien pratique. Mais qu'est-ce qui nous prouve que la moto était effectivement dans le garage ? »

Je me frottai les yeux. Je commençais à avoir mal à la tête, j'étais trempée de sueur, j'avais soif et je serais bien allée aux toilettes. En un mot, c'était l'enfer. Et ce n'était même pas une garde à vue.

Eh bien, définitivement, je ne voulais jamais en vivre une de toute ma vie.

« Qu'est-ce que cela change ?

- Mademoiselle Iblancour, reprit Audry d'un ton patient, êtes-vous, vous ou Monsieur Doriat, allés dans le garage à une autre occasion que celle que vous venez de mentionner ? »

Je le fixai. J'étais fatiguée et j'en avais assez.

« Vous voudriez bien que je vous dise qu'on y est allé pour tuer Sophie, hein ? Eh bien raté, je ne vous dirai pas ça. Et je commence à en avoir marre de cet interrogatoire. Vous jouez avec la loi ! Vous êtes sensés m'interroger comme témoin, mais vous me traitez comme un suspect !

- Mais vous *êtes* suspecte, me dit cruellement Audry. Nous ne lâcherons pas avant d'avoir obtenu la vérité !

- Mais je vous l'ai dite ! criai-je. Justin nous a emmenés au garage admirer sa moto ! Vous croyez quoi, qu'Antony a subtilisé une clé à mollette pour exécuter discrètement Sophie et Marina ? On ne connaissait même pas l'existence de Marina !

- Comment savez-vous comment Mademoiselle Tenain a été tuée ? » me demanda Audry d'une voix sifflante.

Ma mâchoire en tomba d'étonnement.

« Vous voulez dire qu'elle a été tuée avec la même clé que Sophie ? Mais c'est abominable ! »

Puis je fronçai les sourcils.

« Attendez, vous prêchez le faux pour savoir le vrai, dis-je. La clé était déjà en votre possession quand Marina est morte. Donc, elle n'a pas pu être utilisée une deuxième fois. On aurait pris une autre clé ? »

Roo m'adressa un sourire presque d'excuse.

« Non, dit-elle. Mademoiselle Tenain semble être morte étouffée, d'après les premiers résultats de l'enquête.

- Etouffée ? m'étonnai-je. Comment ça, vous voulez dire qu'on l'a étranglée ?

- Ça, c'est à vous de nous le dire, Mademoiselle Iblancour, intervint Audry d'un ton véhément. Et cessez de nous prendre pour des idiots, nous savons que vous êtes impliquée ! »

Je le fixai en prenant l'air indigné.

« C'est ça, et Antony aussi, c'est ce que vous voulez, n'est-ce pas ? Vous devriez avoir honte de vous acharner sur moi au lieu de rechercher le vrai coupable !

- Cessez cette parodie de l'innocence bafouée ! rétorqua-t-il. Vous n'êtes pas un parangon de vertu et nous le voyons. »

Je décidai qu'il était temps de les calmer. Puisque l'indignation offensée ne les convainquait pas de me laisser tranquille, il était temps de cesser de combattre la pression qui n'avait cessé de monter en moi.

De grosses larmes se mirent à couler sur mes joues, et je me détournai pour les cacher.

« J-j'en ai assez, balbutiai-je en commençant à sangloter. Rien de ce que je dis ne vous convient. J'essaie pourtant d'être sincère, mais de toute façon, vous voulez que moi et Antony soyons coupables. »

Roo me parla d'un ton apaisant, mais Audry se contenta d'un reniflement méprisant.

« Dans tous les cas, même si les preuves ne nous incriminent pas, vous les tournerez dans le sens où elles vous arrangent, me lamentai-je en continuant de pleurer. En droit, on nous apprend qu'il faut deviner les faits à partir des preuves, mais vous êtes bien capables d'adapter les preuves aux faits que vous voulez déduire ! »

Je sentis que j'allais peut-être un peu loin quand Audry cria presque :

« Est-ce que vous nous accusez de falsification de preuves ? »

Je me recroquevillai sur ma chaise alors que Roo marmonnait d'un ton qu'elle voulait convainquant.

« Vous ne m'avez pas présenté de preuve, c'est vrai », convins-je en reniflant lamentablement.

Audry fulminait.

« Allons, Mademoiselle Iblancour, me dit Roo en me tendant un mouchoir. Regardez ceci. »

Elle sortit, d'un tiroir à côté du bureau d'Audry, une pochette plastique renfermant un drôle de truc.

« Reconnaissez-vous ceci ? » demanda-t-elle.



Quand elle posa le sac sur le bureau, je vis qu'il contenait une clé ensanglantée. Je devinai que c'était celle qu'Antony avait utilisé contre Sophie.

« C'est une clé, dis-je. Celle qui a tué Sophie ? »

- Bien deviné, répondit Roo. Nous n'avons pas trouvé d'empreintes dessus, juste des fluides appartenant à la victime. L'angle des coups nous fait penser que le tueur et la victime étaient tous les deux debout, puis qu'il s'est acharné sur la victime à terre. Qu'en déduisez-vous ? »

Je la regardai bouche-bée.

« Je suis sensée en déduire quelque chose ? »

- J'aimerais entendre votre opinion », dit Roo.

Je demeurai un instant silencieuse.

« Le tueur la détestait peut-être beaucoup pour s'acharner comme ça, hasardai-je. Ou alors il voulait éviter qu'elle soit reconnaissable.

- Pensez-vous ? fit Roo. C'était donc un homme ? »

- Je ne sais pas, je fais des hypothèses, comme vous me l'avez demandé. Ou bien il a perdu son sang-froid et il a continué à lui taper dessus alors même qu'il n'y avait plus besoin.

- C'est intéressant, dit-elle. Ce qui veut dire ? »

- Euh ? Qu'il était sous le coup de l'émotion ? Qu'il ne se maîtrise pas très bien ? »

- Peut-être, en effet. Pourquoi pensez-vous que cet acharnement pourrait être motivé par la haine ? »

- Ben, ça, ou la perte de sang-froid. Si elle était déjà morte mais qu'il a continué à la frapper, c'est que son but était soit supérieur à juste la tuer, soit perdu de vue.

- Mm-hm. D'après vous, qui pourrait perdre son sang-froid de la sorte ? »

Je fronçai les sourcils.

« Vous avez parlé d'Antony. Eh bien, pas lui. Il est trop réfléchi. »

Je jetai un coup d'œil à Audry qui nous écoutait en donnant l'impression de boudier.

« Par contre, Justin... Eh bien, il est assez spontané. Et pas très courageux, donc il aurait facilement pu paniquer. »

Ici, Audry eut un rictus, et je me demandai si je n'étais pas tombée dans un piège. Mais Roo, elle, avait l'air satisfaite.

« Très bien, fit-elle. Ecoutez, nous vous remercions pour ces réponses. Si nous avons d'autres questions à vous poser, croyez bien que nous n'hésiterons pas. »

Je hochai la tête, l'esprit vide. Roo se leva et quitta la pièce avec un salut.

En silence, Audry regarda son écran d'ordinateur, et une imprimante cachée derrière lui se mit en marche. Renflant de temps à autres, je le regardai me tendre plusieurs feuilles avec une certaine froideur :

« C'est votre PV d'audition, dit-il. Veuillez le relire avant de le dater et de le signer. »

A ce stade, j'avais juste envie que ce calvaire prenne fin. Je relus rapidement les trop nombreuses feuilles qui retraçaient avec exactitude mes souffrances, puis arrivai au dernier paragraphe : « Lecture faite par moi des renseignements d'état civils et de la déclaration ci-dessus, j'y persiste et n'ai rien à y changer, à y ajouter ou à y retrancher ».

Je soupirai, et apposai mon paraphe sur la feuille.

Après quoi je répétai l'exercice avec le second exemplaire de mon PV d'audition. J'aurais pu râler de la futilité de cette répétition, mais comme tous les juristes, j'avais appris très tôt qu'un écrit est une preuve qu'il ne faut surtout pas négliger. Voilà pourquoi chaque partie doit garder un exemplaire de ce qui a été fait. Audry aurait la sienne, et j'aurais la mienne.

Je signai et lui rendis l'un des exemplaires. Il le prit et le rangea dans un tiroir sous son bureau, puis se leva en m'indiquant de le suivre.

« Bien joué », dit-il seulement.

Ce n'était pas un compliment.

Mes jambes tremblaient lorsque je franchis la porte de la salle de torture. Alors seulement, il parut se rappeler les bonnes manières. Il me demanda si j'avais besoin d'un café, et si je voulais m'asseoir un moment. Je répondis oui ; même si je savais qu'il était hors de question que je me laisse aller tant que je n'étais pas sortie du bâtiment de gendarmerie – caméras obligeant – j'avais besoin de décompresser un peu toute seule.

Il me mena jusqu'à l'accueil, où il me fit asseoir dans l'espace d'attente que j'avais vu en arrivant. Alors qu'il demandait au gendarme à l'accueil de m'amener un café, une jeune femme à l'air embêté vint vers lui, une feuille à la main :

« Nous avons reçu les résultats du labo, dit-elle. On a trouvé des particules ne pouvant venir que d'un oreiller dans la bouche de la victime, mais son oreiller à elle n'est pas celui qui a été utilisé pour la tuer. »

Audry me jeta un rapide coup d'œil avant de se tourner vers elle et de l'entraîner vers les bureaux.

Je m'éclipsai vers les toilettes et en profitai pour me rafraîchir un peu ; lorsque je revins, le gendarme m'amena mon café avec un sourire et un regard soucieux, avant de regagner son poste à l'accueil. Je mis du sucre

dans mon café et touillai en regardant dans le vide, incapable de penser à quoi que ce soit. Puis je le bus en soufflant dessus, toujours sans rien penser.

Alors que j'approchais de la fin de mon gobelet – j'étais à peine moins KO – je vis réapparaître Audry, avec Roo et d'autres gendarmes. Ils me jetèrent un coup d'œil, et Roo s'assura auprès du gendarme de l'accueil qu'il me ferait ramener chez moi ; puis ils quittèrent le poste en coup de vent.

Cela, après le vide total qui avait régné dans mon esprit, me réveilla. Je me tournai vers le gendarme de l'accueil et lui demandai avec un froncement de sourcils :

« Où sont-ils allés ? Pourquoi sont-ils partis si vite ? »

- Ah, répondit le gendarme. Je ne peux pas vous dire. C'est une enquête, vous savez.

- C'est ça, grognai-je sans y mettre de conviction. Ils peuvent interroger les témoins autant qu'ils veulent, mais pas leur expliquer ce qu'ils cherchent ! »

Posant mon gobelet vide sur la table basse en face de moi, je fouillai dans mon sac jusqu'à trouver mon portable. Je l'avais mis en silencieux, et lorsque je l'interrogeai, je vis que j'avais passé plus de deux heures au poste – et que j'avais eu sept appels d'Antony et quinze de ma mère.

Je ne me sentais pas le courage d'affronter ma mère. Antony, par contre, était le pilier qu'il me fallait. Et je voulais savoir comment il allait.

Je lus le SMS qu'il m'avait envoyé, en désespoir de cause, vingt minutes auparavant : « Je ss sur le por, apL moi qd tu sor é jte ramN. »

Je ne m'en sentais pas trop d'être ramenée par des gendarmes, et je fus reconnaissante à Antony de m'avoir attendue. Je l'appelai donc.

« Jade, tu es enfin sortie ! Je commençais à me demander s'ils avaient décidé de te garder comme mascotte ! dit-il au téléphone. Comment vas-tu ? »

- Ça va, répondis-je. Je veux bien que tu me ramènes, je me sens un peu vidée.

- Tu es au poste ?

- Oui, à la salle d'attente.

- Bouge pas, j'arrive. »

Il raccrocha, et je soupirai. Sa voix paraissait normale ; il semblait avoir plutôt bien supporté son interrogatoire.

Je fis savoir au gendarme de l'accueil que je n'avais pas besoin d'une voiture pour me ramener, et moins de dix minutes plus tard, Antony passait la porte, vêtu d'un pantacourt beige, d'un large T-shirt bleu vif et de tongs noires. Je me levai, et me rendis compte que mes jambes étaient

encore toutes faibles. Il vint vers moi et m'effleura la joue avant de déposer un baiser sur mes lèvres.

« Tu es toute pâle, avec les yeux rouges, me dit-il. Tu es sûre que ça va ?

- Ça doit être parce qu'ils ont réussi à me faire pleurer, avec leurs questions débiles, dis-je. Et en plus, je suis tout en noir, alors bon...

- Viens, me dit-il. Je te ramène. »

Son visage paraissait relativement normal, mais j'avais vu des lignes de tension au coin de ses yeux, dont les contours étaient eux aussi un peu plus rouges que d'habitude. Lui aussi avait été déstabilisé par son audition. Même si je lui faisais confiance pour ne pas l'avoir été assez pour avouer quoi que ce soit. Nous n'aurions pas été libres si tel avait été le cas.

Pour une fois, il me tint la portière pour que je rentre dans la voiture, ce que j'interprétais avec bonheur comme une façon de s'occuper de mon bien-être. Une fois à l'intérieur, je me regardai dans la glace du passager, et constatai que j'avais effectivement l'air d'un zombie. J'avais les yeux rouges et gonflés, le nez aussi de m'être mouchée, alors que le reste était blanc.

« Pfff », soupirai-je, morose.

Antony démarra la Golf et se glissa dans la circulation sans problème.

« Alors, dit-il. Raconte.

- C'était horrible », fis-je d'un ton un peu plus plaintif que d'ordinaire – je me méfiais de leurs micros.

Après tout, on ne savait jamais s'ils n'avaient pas placé la voiture sous écoute.

« Ils m'ont dit que nous étions impliqués, que tu avais dit que tu avais tué Sophie et Marina sur ma suggestion...

- Je n'ai jamais dit ça ! s'indigna Antony avec force. Comment aurais-je pu ? Dans un cas, nous étions à l'abbaye d'Hambye, et dans l'autre, nous étions à la fête de Louise !

- Je sais... Je leur ai dit que je ne les croyais pas. Mais ils m'ont répété que tu avais la taille et la force nécessaires pour tuer Sophie, et quand je leur ai dit que Justin aussi, Audry m'a dit que c'était typique d'une coupable d'accuser un innocent.

- Oh, alors lui... Ne l'écoute pas, avec moi aussi il a été abominable. J'imagine que c'était son rôle. Tu sais, comme dans les séries policières. Un gentil et un méchant flic.

- Admettons, mais je n'ai pas particulièrement apprécié.

- Tu sais, moi aussi ils m'ont dit qu'ils étaient au courant de tout, et que tu avais tout avoué... »

Je secouai la tête, terriblement lasse.

Comme c'était l'après-midi et qu'il faisait beau, il y avait des gens partout. Antony conduisait aussi bien que possible, seulement comme il y avait des embouteillages, on avançait à deux à l'heure. Cela n'arrangeait pas mon état d'esprit. J'étais énervée et troublée, et être bloquée dans un embouteillage ne simplifiait rien. J'avais de nouveau envie de pleurer, cette fois de rage et de frustration.

« Non, non et non ! criai-je presque. Pourquoi y a-t-il autant de monde dans une ville de Normandie ? Qu'ils dégagent, à la fin ! »

Antony me jeta un coup d'œil étrange.

« Du calme.

- Du calme ? N'agis pas comme si toi, tu n'avais pas été troublé par cette audition ! Ils nous ont accusés de meurtre ! De *meurtre*, Antony !

- Bon, dit-il. Tu sais quoi, on va se dégager et aller au bord de la mer. »

J'aurais bien ventilé ma fureur sur lui, mais il fut plus rapide que ça. Il tourna à droite, quittant la rue bloquée ; la voiture se retrouva dans une impasse menant à la plage entre Granville et Saint-Nicolas.

Toutes les places étant occupées, il parqua la voiture devant une sortie de garage.

« Tu sais que tu es mal garé, lui dis-je.

- Ils ne sont certainement pas assez bêtes pour prendre leur voiture à une heure pareille », répondit Antony.

Bougonnant, je le suivis jusqu'à un escalier au bout de l'impasse.

Granville était une ville située sur une falaise. Le sol suivait une pente régulière jusqu'à Jullouville, qui était à peine au-dessus du niveau de la mer. L'endroit où nous étions était encore haut par rapport à la Manche ; l'escalier nous fit donc descendre une volée de marches jusqu'à ce que les rochers laissant place au sable blanc des plages normandes. Il y avait bien quelques vacanciers, mais la plage était moins fréquentée du fait de son accessibilité restreinte, et ils s'étaient joyeusement éparpillés.

Après avoir retiré nos chaussures, nous marchâmes en silence jusqu'à l'eau. La marée descendante était à peu près au milieu de son parcours. Le vent soufflait sur la plage, et les mouettes tournoyaient dans les airs en poussant leurs cris rauques. Le ciel était bleu et traversé par des nuages blancs et pressés. Les rires des enfants jouant plus loin nous parvenaient comme d'une grande distance. C'était un moment suspendu dans le temps.

Après avoir trempé nos pieds dans la mer calme, nous remontâmes un peu pour nous asseoir sur du sable sec. Antony se cala derrière moi, les jambes de chaque côté des miennes, et m'entoura de ses bras, sa joue venant s'appuyer sur la mienne.

« Raconte », murmura-t-il.

Je m'exécutai à voix basse, confiante dans l'intimité offerte par la plage qui nous permettait de discuter sans que personne ne nous entende.

Quand j'eus fini de raconter les deux heures atroces que j'avais passées, Antony m'embrassa lentement la joue, puis la mâchoire et enfin le cou.

« Ils n'avaient rien de plus que des soupçons, dit-il enfin.

- Je sais, répondis-je vivement. Mais c'est déjà trop ! Audry en particulier. Celui-là, il me guette...

- Tu m'as dit qu'ils étaient partis en catastrophe suite aux résultats d'analyses de Marina ?

- Oui. Je pense qu'ils vont vouloir examiner tous les autres oreillers de la maison.

- Justin aura-t-il changé de taie d'oreiller ? demanda Antony.

- Penses-tu ! C'était Sophie qui lui faisait sa chambre. Maintenant qu'elle est morte, il attend de ma mère qu'elle prenne le relais.

- Tssss, fit Antony avec un sourire dans la voix. Parfois, ça sert d'être ordonné et de savoir faire son lit.

- Plus qu'il ne le croit », ricanai-je.

Après un moment, je tournai la tête pour regarder Antony.

« Rassure-moi, dis-je. Je n'ai pas de parenté avec les harpies, n'est-ce pas ? »

Il haussa un sourcil et me regarda avec beaucoup de sérieux.

« Je ne sais pas. As-tu un lien de parenté avec les harpies ? »

Je lui fis la grimace.

« Sérieusement, dis-je. Quand je suis de mauvaise humeur, je suis imbuvable. Ça ne te dérange pas ?

- Non, répondit-il avec un petit rire. Ça fait partie de ton charme. Et je trouve que tu as changé depuis que je t'ai rencontrée. Tu montres plus d'intérêt pour le monde autour de toi. »

Je penchai la tête. Il n'avait pas tort. Dans l'ensemble, je me sentais plus vivante et moins blasée. Même ma mère m'avait déjà fait remarquer que fréquenter Antony me faisait du bien.

« Peut-être que j'ai grandi, lui dis-je.

- Peut-être, répondit-il. Il serait temps. Quand vas-tu avoir vingt ans ?

- Le 29 août, dis-je.

- Tu veux quoi, pour ton anniv' ?

- Une surprise », murmurai-je contre sa joue.

Chapitre 9<sup>ème</sup> :

Il n'y avait plus aucun oreiller ni aucune taie lorsqu'Antony me ramena à la maison. Nous avons fait un détour pour manger une glace à la terrasse d'un petit bistro de Saint-Pair, ce qui fait qu'il était déjà 18h30 quand nous traversâmes le chemin de gravier. Je n'avais pas rappelé ma mère, et je la trouvai dans le salon, occupée à passer l'aspirateur d'un air vindicatif. Manifestement, elle se vengeait sur les meubles de la tension qui l'habitait.

« Jade ! hurla-t-elle dès que me vit, éteignant l'aspirateur et jetant son tube au sol avec un énorme bruit. Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? As-tu une idée de l'état dans lequel j'étais ?

- Je suis désolée, Maman, dis-je, toute raide. Je ne me sentais pas le courage de t'appeler. J'ai eu du mal. Antony m'a emmenée manger une glace, et nous sommes restés un moment sur la plage. J'avais vraiment besoin de décompresser.

- Décompresser ? s'étrangla-t-elle. J'avais des courses à faire, mais je suis restée toute l'après-midi en craignant d'entendre que tu avais été arrêtée ! Je n'ai pas osé appeler le commissariat de peur qu'ils me disent que tu... que tu...

- La gendarmerie, corrigeai-je dans un marmonnement.

- La moindre des choses eût été de m'appeler ! Mais non, ta mère peut s'inquiéter tout son saoul, du moment que tu décompresses avec Antony ! »

Elle tourna ses foudres vers lui, justement, qui se trouvait dans l'encadrement de la porte et ne sut trop où se mettre.

« Et toi ! Tu n'aurais pas pu lui faire remarquer qu'elle devait m'appeler ? Non, tout ce qui t'intéressait c'était ton propre confort, c'est ça ?

- Maman, ce n'est pas juste, dis-je. Il m'a dit que je devrais t'appeler. C'est moi qui n'ai pas voulu.

- Mais pourquoi ? demanda doucement ma mère, l'air soudain désespéré. *Pourquoi ?* »

Nous nous assîmes sur le canapé, et Antony prit une chaise légèrement sur le côté.

« C'est juste que ça a été assez dur. Ils avaient des questions à me poser, mais ils ont aussi prêché le faux pour savoir le vrai. Ils ont un peu tenté de me faire dire des choses fausses. A la fin, je voulais juste penser à autre chose. »

Elle demeura un moment silencieuse, serrant ma main dans la sienne.

« Ils vont te laisser tranquille ? demanda-t-elle enfin.

- Je pense, dis-je. Quand ils m'ont reconduite, ils avaient reçu des résultats d'autopsie incriminant des oreillers. Apparemment, les oreillers de Marina ne sont pas responsables de sa mort.

- Ils sont venus, acquiesça ma mère. C'était rocambolesque. Gilles était scandalisé qu'ils veuillent prendre tous les oreillers de la maison. Le lieutenant Roo lui a dit qu'elle était Officier de Police Judiciaire, et que ça voulait dire qu'elle pouvait demander une perquisition sans son accord. Elle a ajouté qu'il s'agissait d'un « crime flagrant ». Je sais bien que le monde de la justice possède ses propres codes, mais tout de même, quelle appellation morbide !

- Je pense que ça veut dire que la procédure en cas de crime flagrant permet une plus grande autonomie à l'OPJ, répondis-je. C'est ainsi qu'on appelle l'Officier de Police Judiciaire, pour aller plus vite. On apprend dès la première année que seul un OPJ peut demander leurs papiers aux gens dans la rue, et à plus forte raison les arrêter. Et c'est vrai que dans certains cas, il peut procéder à une perquisition sans demander l'accord de la personne visée.

- Enfin, bref, reprit ma mère. Après que Gilles ait finalement accepté en grommelant, elle a insisté pour qu'il soit présent dans toutes les pièces à les regarder prendre les oreillers et les taies ! J'imagine qu'elle avait peur qu'il ne soit pas au courant.

- C'est une question de légalité de la procédure. Mais ce qui me pose problème, c'est de savoir comment on va dormir, alors ? m'inquiétai-je.

- Viens dormir chez mes parents », suggéra Antony.

Ma mère hocha la tête avec vigueur.

« Gilles est parti acheter de nouveaux oreillers, dit-elle. De toute façon, certains devaient être remplacés, donc autant en profiter. Mais je te veux le plus à l'écart possible de cette maison ! »

Elle ferma les yeux très fort.

« Je veux juste... que ça s'arrête », murmura-t-elle d'une voix misérable.

Je la pris dans mes bras, choquée, et elle pleura contre mon épaule. Elle n'avait jamais fait cela. J'échangeai un regard avec Antony. Il était vraiment temps que notre plan se déroule enfin comme prévu.

Nous passâmes la soirée avec ma mère et Gilles, qui était revenu avec cinq nouveaux oreillers et autant de taies. Nous fîmes tous ensemble le repas – une gigantesque salade de tomates, endives, bleu d'Auvergne, petits



croûtons de pain, feuille de chêne et vinaigrette, accompagnée de carottes crues en bâton, de saucisson de Lyon et d'andouille de Vire.

Seul Justin resta planqué dans sa chambre. Il n'avait jamais été du genre à se mêler à sa belle-mère et aux filles de cette dernière ; sans doute nous considérait-il avec trop de mépris. Mais maintenant, il se cachait parce qu'il avait peur. C'était un processus assez intéressant, qui consistait à introduire peu à peu un sentiment de culpabilité dans l'esprit d'un innocent. Le testament de Sophie, la mort si pratique de Marina, les regards suspicieux de Roo... Tout se combinait pour ratatiner Justin. Avec un peu de chance, on aurait même droit à des aveux. Ha ha.

Après le repas, que nous prîmes dehors, du côté du jardin qui surplombait la mer, nous restâmes un moment alanguis sur nos chaises, à écouter le bruissement du vent dans les pins maritimes et à regarder le ciel s'assombrir, passant du bleu intense de la journée à une couleur plus basse, gris-bleu traversé de rose, pour enfin arriver à un bleu roi tandis que les étoiles s'allumaient une à une sur la voûte céleste. On entendait la mer en contrebas, et la masse imposante de la maison bloquait les bruits de la rue.

Les insectes diurnes s'en allèrent, remplacés par des papillons de nuit – et des moustiques.

En levant la tête, je vis se détacher sur le bleu sombre du ciel une silhouette petite et noire qui s'agitait dans les airs.

« Une chauve-souris ! m'exclamai-je en tendant la main.

- Il y en a d'autres », dit Gilles avec un sourire dans la voix, levant à son tour le bras.

Les meurtres qui avaient troublé – et continuaient de troubler – nos vacances paraissaient lointains et irréels. Gilles était détendu, oubliant le choc de la mort de sa sœur et son inquiétude pour son fils. Ma mère souriait et riait, apaisée elle aussi. Antony se renversait dans sa chaise, une cigarette aux lèvres, son bout incandescent la seule lumière du soir. Et j'étais si bien, dans la douce fraîcheur de la fin d'une journée chaude... Justin s'était de nouveau exilé dans sa chambre sitôt le dessert avalé – des pêches jaunes et juteuses – ce qui fait que rien ne venait déranger ma paix.

Après une bonne heure de digestion, néanmoins, Antony et moi nous levâmes et souhaitâmes bonne nuit à ma mère et à Gilles. Plus tôt dans l'après-midi, j'avais préparé un sac avec quelques affaires. J'allais donc à nouveau dormir chez Antony.

Les rues, sans être vides, étaient praticables, contrairement à l'après-midi même. Mais les voitures que nous croisions possédaient toutes des phares abominablement éblouissants.

« J'imagine que c'est fait pour mieux éclairer, dis-je. Mais non seulement ce n'est pas plus efficace que les vieux phares jaunes, mais en plus les phares blancs sont réglés si haut qu'ils éblouissent le conducteur d'en face.

Etant donné qu'il ne voit plus la route puisqu'il est aveuglé, les phares blancs sont dangereux.

- Logique imparable, répondit Antony. On sent la rancœur d'une conductrice frustrée.
- Exactement. Moi j'aime bien conduire de nuit, mais mon plaisir disparaît dès qu'une voiture arrive en face de moi. Comment entraîner sa vision de nuit lorsque nos yeux sont détruits par les autres ?
- Si les voitures ont des phares, c'est précisément parce que notre vision de nuit n'est pas très bonne...
- Ce n'est pas en nous éblouissant qu'on va l'améliorer.
- Et encore ! dit Antony d'un ton joyeux. Les phares blancs, ce n'est rien à côté des nouveaux phares bleus.
- Ne m'en parle pas ! m'exclamai-je, continuant pour son plus grand bonheur. Eux, pour le coup, je suis sûre qu'ils n'éclairent rien du tout.
- Je ne sais pas. Un jour, je louerai une voiture avec des phares bleus, juste pour savoir si j'y vois la nuit. »

Lorsque nous arrivâmes chez les parents d'Antony, les rues de Jullouville étaient sombres et silencieuses, et il faisait froid. On ne voyait plus les étoiles ; il y avait probablement trop de nuages. On entendait au loin le bruit du ressac.

« Je crois que l'Homme est l'animal le plus stupide qui existe, puisqu'il s'est construit un monde si désagréable qu'il a besoin de vacances », dis-je d'un ton pensif.

J'attendis ensuite qu'Antony morde à l'hameçon, comme il en avait l'habitude, ce qu'il fit avec un petit rire :

« C'est l'heure des réflexions philosophiques, je vois. J'échoue à deviner celle de maintenant, alors ne me fais pas attendre. Quel est le rapport entre le monde, les vacances et la stupidité de l'Homme ?

- Nous passons notre temps à travailler. Mais notre amour des vacances montre juste que notre vie ne nous plaît pas ! Pourtant, nous y sommes obligés si nous voulons vivre. C'est stupide.
- Tu préférerais que nous vivions comme à la Préhistoire, et que nous dussions lutter pour nous protéger des bêtes sauvages et manger à notre faim ?
- Je suis sûre qu'il y avait des contrées où la vie était douce, dis-je d'un ton boudeur.
- Quand ? A l'ère glaciaire, peut-être ? A l'âge du bronze ? Il y avait déjà des guerres.
- Moui. Mais au moins, la Terre était sauvage et belle.

- Elle l'est encore, dit Antony. Pas partout, c'est vrai. Mais rassure-toi, un jour nous disparaîtrons, et la Terre redeviendra sauvage comme au temps des dinosaures.

- Bon. C'est déjà ça », répondis-je.

Je regardai Antony du coin de l'œil.

« Mais tu ne trouves pas que nous nous sommes construit un monde pourri ?

- Je pense que la vie est de toute façon toujours injuste, et rarement douce, répondit-il. Si nous ne vivions pas dans ce monde-là, nous vivrions dans un monde tout aussi désagréable.

- Eh ben, tu es optimiste.

- J'en conclus que le seul moyen d'être un peu heureux dans notre monde, c'est de devenir riche. L'argent ne fait pas le bonheur, mais il y contribue largement ! »

Je lui adressai un clin d'œil.

« On y travaille », dis-je.

La maison était plongée dans le noir quand nous y entrâmes. Antony m'avait appris que Christophe et Lamia mangeaient à Granville, et ses parents devaient être déjà couchés. Il était 23h30. Nous gagnâmes sur la pointe des pieds la chambre d'Antony. Une fois à l'intérieur, il me poussa contre le rideau de sa fenêtre, d'humeur câline.

« J'aime assez ces moments de philosophie que tu me fais partager, me dit-il, taquin. Cela me fait penser. Comme la fois où tu m'as demandé si la mer ne s'ennuyait pas à force de marées hautes et basses.

- Moque-toi, grognai-je.

- Plains-toi, répondit-il. Je te trouve unique. Tu devrais être flattée. »

Après une grasse matinée prolongée, Antony et moi nous levâmes juste à temps pour être lavés et habillés pour le repas du midi. Christophe et Lamia me demandèrent si les gendarmes avaient avancé dans leur enquête, et Christophe s'interrogea sur les deux heures d'interrogatoire qu'Antony avait subies la veille.

« Audition, dis-je posément. C'était une audition.

- Quelle est la différence ?

- Il était auditionné en tant que témoin.

- Même s'ils auraient bien aimé que j'avoue un meurtre, intervint Antony avec un petit rire ironique. Ils auraient trouvé cela plus pratique pour leur enquête, je crois.

- Vraiment ? s'inquiéta Lamia, les yeux écarquillés.
- Ils avaient l'air de trouver que j'avais le physique requis pour tuer la tante par alliance de Jade.
- Et ensuite ils ont sans doute estimé que tu avais le cran nécessaire pour étouffer Marina, grognai-je.
- J'allais le dire. »

Ignorant le regard de reproche de ses parents, Antony sortit une cigarette qu'il alluma d'un air blasé. J'aimais bien le regarder faire. Il avait toujours des mouvements plein d'une langueur élégante, et ses yeux se fermaient à moitié lorsqu'il se renversait sur sa chaise pour tirer une bouffée. Dans son livre *The Tipping Point: How Little Things Can Make a Big Difference*, Malcolm Gladwell disait très intelligemment qu'on se mettait à fumer non parce que le fait de fumer est cool, mais parce que les fumeurs sont cool. Et c'était vrai. Loin d'avoir l'air de victimes d'une addiction, les fumeurs avaient cette sorte de nonchalance qui attire le regard et donne envie de leur ressembler. Un fumeur détendu semble faire passer le message « Je prends la vie comme elle vient, elle ne me pèse pas ». Donc : « Je suis cool ».

Les associations anti-tabac n'avaient pas fini de lutter contre cette image. Et elles avaient d'autant moins de succès que leurs actions étaient inutiles. Un Serge Gainsbourg sans sa cigarette ? Ridicule. Ça ne faisait qu'attirer l'attention sur son absence, alors que s'ils l'avaient laissée, personne n'y aurait prêté attention.

Quant aux photos atroces qu'ils collaient sur les paquets de cigarettes... Il était fort à craindre que leur but n'ait pas été atteint. Les fumeurs que je connaissais en faisaient collection ; c'était à celui qui aurait la plus gore. La photo des poumons noircis ou du cancer de la gorge avaient un succès fou. Bon, au moins ils étaient prévenus.

Après le traditionnel café de l'après-dessert, Antony et moi nous levâmes ; nous avons décidé d'aller visiter le Mont-Saint-Michel.

\*

\* \*

La baie du Mont-Saint-Michel était située à la frontière entre la Bretagne et la Normandie, à un endroit où les terres émergées suivaient une forme de L inversé. Côté breton, on trouvait la falaise du Groin et Cancale ; côté normand, c'était la falaise de Carolles.

Si la Bretagne et la Normandie s'étaient continuellement disputé la possession du Mont-Saint-Michel, dans les faits, force était de constater que le Mont avait été développé par les ducs normands, et que les attaquants avaient été les Bretons. Quand la lutte était devenue celle des Français et des Anglais, le Mont avait été plusieurs fois assiégé et pris par les Anglais, mais il était toujours revenu aux Français. Il avait été tour à tour monastère,

place forte et prison ; puis au XIX<sup>ème</sup> siècle, Viollet-le-Duc l'avait restauré. Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, on lui avait ajouté la célèbre flèche dorée représentant l'archange Saint-Michel, son bras levé tenant une épée, en train de terrasser un dragon. Lorsqu'on y regardait de plus près, on se rendait compte que l'exploit n'était pas si impressionnant, car le dragon – un serpent avec des pattes –, lové sur lui-même et sur lequel Saint-Michel marchait allègrement, était tout petit. Debout sur ses pattes, il devait atteindre les mollets de Saint-Michel. En levant la tête et la queue, il devait arriver à ses genoux. Donc, Saint-Michel, pour le terrasser, n'avait qu'à lui sauter dessus et retomber de tout son poids.

Cette différence de taille et de carrure s'expliquait, bien sûr, par la nécessité de permettre à la flèche de tenir. Le Mont-Saint-Michel était une construction toute en hauteur sur un rocher aux contours bien définis. Le toit en flèche était en pente abrupte. Donc il fallait que le démon soit sous Saint-Michel, et ne dépasse pas trop afin que la construction soit solide. D'où sa petite taille. Mais on avait quand même voulu que la flèche soit visible de loin : d'où la grande taille de l'archange. S'il avait eu une taille plus proportionnelle au dragon, on l'aurait moins bien vu.

Nonobstant cette considération, le Mont – normand, donc – était situé dans la baie où prenaient place les plus fortes marées d'Europe. La mer, à marée haute, coupait le Mont de la terre. A marée basse, on pouvait marcher sur la grève et gagner le Mont à pied – à ses risques et périls, toutefois, car la mer montait, à cet endroit, à la vitesse d'un cheval au galop, et il y avait des sables mouvants.

Le rythme incessant des marées avait fait de l'endroit un lieu propice aux légendes. L'une de ces légendes, et particulièrement tenace qui plus est, voulait que le Mont ait été, au début du Moyen-Âge, entouré d'une forêt qui s'étendait jusqu'à la terre, la forêt de Scissy. Cette forêt, les villages jadis installés là et les terres auraient été peu à peu recouvertes par la mer à la suite des raz-de-marée de 709, 811, 1024 et autres. Ce mythe avait été, pensait-on, confirmé par la découverte de troncs d'arbres enfouis dans la vase. La forêt de Scissy avait bien existé ! On n'avait pas retrouvé le village de Saint-Etienne de Palluel ou les monastères de Mandan et de Taurac, mais les troncs d'arbres étaient bien réels.

Seul problème : ces troncs d'arbres appelés « corons » s'étaient révélés être vieux de 9000 ans. C'était les reliques d'une forêt de la fin de l'ère glaciaire, datant de la période où les glaces finissaient de fondre et les eaux de remonter. En 709, il n'y avait pas eu de raz-de-marée engloutissant les terres, car le Mont était déjà sujet à l'encerclement par les flots. C'était une jolie légende, mais la forêt de Scissy n'existait pas au Moyen-Âge.

Ce n'était pas bien grave, après tout. Les côtes armoricaines inspiraient, semble-t-il, les hommes et leur suggéraient des histoires où la terre et la mer se mêlaient étroitement. Nombreuses étaient les histoires d'engloutissement. Après tout, la ville bretonne d'Ys était elle aussi sensée avoir disparu sous la mer au début de l'ère chrétienne. Si ç'avait été vrai,

quelle cruauté de la part de Saint Guénolé que la malédiction de toute une ville, juste parce que la princesse Ahès était païenne ! Et elle avait raison, d'ailleurs, car les croyances sont toutes les mêmes : si on s'oppose à elles, on mérite la mort, et peu importe le nombre d'innocents à périr également. Au moins, le paganisme était plus folklorique. Donc, s'il fallait de toute façon massacrer des gens, pourquoi ne pas crier le nom d'Odin ou de Toutatis, plutôt que celui de Dieu ou d'Allah ? C'était plus original.

Bref, la forêt de Scissy comme la ville d'Ys étaient dites avoir disparu sous les eaux. On avait trouvé des arbres à Scissy, et certains disaient avoir entendu les cloches d'Ys par-dessus la rumeur des flots les jours de gros temps. Les côtes normandes et bretonnes, avec leurs reliefs découpés, leurs longues plages de sable blanc et leur ciel gris sur une mer de plomb, se prêtaient à la rêverie. Toujours, bien sûr, avec un vêtement pour se protéger du froid ou de la pluie. Car s'il faisait parfois beau en été, il faisait aussi souvent froid et humide.

Toutes ces réflexions m'accompagnaient pendant qu'Antony garait la Golf au parking du Mont. Celui-ci, étalé au pied du rocher, était sensé changer de place dans quelques années, avec les travaux de désengorgement de la baie. En effet, à cause d'une trop grande quantité de sable, le Mont était de moins en moins entouré par la mer, sauf en période de marées importantes. Donc les autorités avaient décidé d'engager des travaux pour retirer tout ce sable. Le parking se rapprocherait donc de la terre, et on accéderait au Mont à pied, à cheval ou en navette.

En attendant, on pouvait encore se garer sur une bande de terre non menacée par les marées d'été.

L'air était vif et marin lorsque nous sortîmes de la voiture pour nous engager sur les chemins de terre sableuse menant à la porte du Mont. De là où nous étions, la vue était magnifique. Le Mont-Saint-Michel ressemblait un peu à une pyramide délimitée par des remparts. Du côté le plus praticable du rocher, au sud-est, s'était développé un petit village aux maisons centenaires. Du côté qui faisait face à la mer, on voyait l'immense mur de l'abbaye, posée à pic au-dessus d'arbres qui représentaient les restes d'un petit bois jadis utilisé par les rares habitants pour se chauffer.

« J'ai lu je ne sais plus où que si toutes les calottes glaciaires fondent un jour, le niveau de la mer montera de dix mètres, dit Antony alors que nous approchions de la pente permettant d'atteindre la porte.

- C'est énorme ! m'exclamai-je. Mais dans ce cas, l'eau dépassera les remparts !

- Oui. En fait, la seule chose qui resterait dans un pareil scénario, c'est l'église elle-même. Le village et les remparts disparaîtraient sous la mer.

- Eh bien. Il ne nous reste plus qu'à sauver les ours blancs si nous voulons sauver le Mont-Saint-Michel.

- Et les Pays-Bas, ajouta Antony. Après tout, ils sont déjà au-dessous du niveau de l'eau. Alors si la glace des pôles fond, les Néerlandais n'auront plus du tout de pays.

- Ce serait embêtant, dis-je.

- Oui, surtout pour eux. »

Nous passâmes la porte des remparts, et nous retrouvâmes dans une petite cour pavée menant à une autre porte en pierre. La cour était encombrée de touristes allant et venant, ainsi que par des pèlerins qui venaient de traverser la baie à pied pour rejoindre le Mont. Tout en hauteur, la masse de l'abbaye nous surplombait, majestueuse et enveloppante.

Nous passâmes la deuxième porte, et nous retrouvâmes dans le village. Il était constitué d'une rue montante bordée de magasins de souvenirs, de restaurants et d'hôtels. Les maisons étaient très vieilles, la rue relativement serrée et traversée par un caniveau, comme dans toute rue pavée moyenâgeuse. En grimpant, nous vîmes surgir plusieurs escaliers étroits, coincés entre des maisons. En empruntant un, nous tombâmes sur d'autres vieilles maisons serrées, et nous découvrîmes un musée de la mer et de l'écologie.

Il était également possible de déambuler sur les épaisses murailles du Mont. On voyait alors les bancs de sable qui s'étendaient dans toute la baie, et en hauteur, à l'horizon, la terre verte bordée de falaises. En regardant vers le large, le sable d'un brun chaud qui criait son humidité cédait le pas à une couleur argentée qui trahissait la présence de la mer.

Au nord du Mont, se trouvait un autre rocher, plus petit. C'était le rocher de Tombelaine, sur lequel les hommes avaient, jadis, construit un fort aujourd'hui en ruines. Selon certains, son nom venait du fait qu'une princesse nommée Elaine y était enterrée ; c'était donc la Tombe d'Elaine. Selon d'autres, c'était un ancien lieu de culte de Bélénos. Depuis le XX<sup>ème</sup> siècle, c'était une réserve pour les oiseaux.

Durant notre exploration, je ne me privai pas pour photographier les visions magnifiques qui s'offraient à mes yeux. J'avais en effet emprunté l'appareil photo de ma mère, et j'en fis bon usage. L'horizon, les maisons, les remparts, Tombelaine et une mouette qui vint se poser non loin de moi avant de décoller en lançant son appel criard furent ainsi mitraillés.

« C'est tout de même magnifique, soupirai-je. Tu imagines, avoir une maison, ici...

- Il y a quelques habitants, répondit Antony. Toutes ces boutiques de souvenirs, il faut bien qu'elles appartiennent à des gens, même si la plupart vivent sur la côte. Maintenant, je ne suis pas sûr que j'apprécierais de vivre ici toute l'année.

- Toute l'année, non, dis-je. Mais une semaine par-ci, par-là... Je me laisserais tenter. Et tu imagines, si le rocher était plus grand et qu'une vraie ville avait pu se développer, au lieu de ce petit village ? Ce serait une folie.



- C'est déjà horriblement cher, dit Antony. Mais tu as raison, un ou deux cinémas en plus changeraient les choses... »

En gloussant, nous nous éloignâmes sur les remparts, visitant une tour à moitié effondrée, avant de ressortir et de nous mettre en quête d'un restaurant. On disait, et avec justesse, que l'air du large creusait. C'était vrai que le simple fait de rester devant la mer à en écouter les rumeurs, et de laisser le vent fouetter son visage jusqu'à ce que ses cheveux ne ressemblent plus à rien, finissait par donner faim. Et en même temps, même frigorifié, qu'est-ce qu'on était content !

Dans un état d'esprit légèrement euphorique, nous décidâmes de goûter à la fameuse omelette de la mère Poulard. Cette cuisinière du XIX<sup>ème</sup> siècle avait rendu célèbre son restaurant au Mont, à tel point que c'était devenu une marque. Donc, puisque c'était le lieu où elle avait sévi, nous nous devions d'essayer son ancien restaurant.

Il avait gardé un intérieur rustique, avec des tables en bois et des poutres apparentes. Aux murs étaient accrochés de magnifiques casseroles de cuivre brillant. Un serveur au tablier blanc nous installa à une petite table à côté d'une fenêtre à petits carreaux de verre. De là où nous étions, nous avions vue sur la rue pavée, une boutique de souvenirs juste en face, et le flot de touristes qui se déversaient dans les rues. La grande salle, bondée, résonnait des voix des clients. Je reconnus du français, de l'anglais, et une langue étrange à la tonalité dure et accrocheuse, que je supposai être du néerlandais. J'avais étudié l'allemand, et les sons que j'entendais semblaient suffisamment proches tout en étant très différents. De plus, la Normandie était un lieu de villégiature apprécié des Hollandais.

Cachés par un large pilier sillonné par le temps, Antony et moi discutâmes de tout et de rien en attendant notre omelette.

« Ça ne devrait plus être long, maintenant, me dit Antony, parlant assez bas pour ne pas être entendu, ce qui était d'autant plus facile que les tables à côté de nous étaient très bruyantes. On va enfin savoir si on est arrivé à quelque chose.

- Ils ont pris tous les coussins, dis-je. Ils vont forcément trouver des traces sur celui de Justin. J'espère juste qu'il n'y aura pas mon ADN dessus, parce que j'aurais du mal à l'expliquer.

- On a quand même fait attention, dit Antony. Echouer si près du but, ce serait absolument écœurant ! »

Il but un peu d'eau, et regarda par la fenêtre.

« C'est quand même très étrange, murmurai-je. Rien de tout cela n'était prévu. Au début, il n'y avait que la moto...

- Oui... Un enchaînement de circonstances malheureuses. Par moments, j'ai presque l'impression que c'est juste un film que je suis allé voir au cinéma. Même pas forcément bon.



- Par contre, les acteurs principaux sont bons », dis-je avec un clin d'œil.

Il confirma en riant. Puis la conversation mourut, car les omelettes arrivèrent.

Il s'avéra que c'était des omelettes tout à fait normales. La seule originalité consistait en la présence d'une mousse de blanc d'œuf sur le dessus. Néanmoins, le repas fut agréable, et nous le terminâmes, moi par un crumble aux fruits rouges, Antony par une tarte tatin. Nous avons bu un peu de cidre, et nous quittâmes le restaurant de bonne humeur.

Nous passâmes le reste de la visite dans l'abbaye elle-même, à explorer d'abord l'église de Notre-Dame-sous-Terre – la toute première église construite sur le rocher, peu à peu recouverte par les autres constructions jusqu'à être plongée dans le noir et oubliée. Cette église avait quelques 1200 ans.

Ensuite, nous visitâmes la salle des chevaliers, qui était en fait une ancienne salle d'accueil des pèlerins avec deux énormes cheminées à un bout, dans lesquelles on aurait aisément pu faire rôtir un cochon entier. Je marchai de pilier en pilier en essayant de surprendre des restes d'anciennes peintures – des feuilles pour la plupart, mais nous avons vu une petite salle dont un côté était couvert de fleurs de lys.

Après cela, nous visitâmes l'église actuelle, qui accueillait encore des services religieux réguliers. J'avais appris qu'il y avait quelques moines au Mont – deux ou trois. La vie de moine ne paraissant pas très palpitante, ici au moins, ils avaient une vue imprenable sur l'horizon. Et puis les lieux chargés d'histoire ont toujours une sérénité grave et solennelle, absente de nos modernes bâtiments en béton et en verre. Honnêtement, entre le Mont et, mettons, la Bibliothèque nationale, quelle était la construction qui méritait le plus de louanges, la construction la plus belle et la plus solide ? Ceux qui avaient construit le Mont l'avaient fait pour durer et pour impressionner. Ils y avaient mis leur cœur. La Bibliothèque, vue de l'extérieur, était juste laide et grise de saleté, en plus.

Ces pensées désobligeantes s'interrompirent lorsque j'arrivai à une large terrasse devant l'église. Autrefois, le bâtiment avait été plus long, mais deux travées s'étaient effondrées, et on ne les avait jamais reconstruites. Il y avait donc une très large terrasse dominant la mer. En-dessous, il y avait le rocher lui-même, recouvert d'arbres touffus. Et ensuite, le sable mouillé et la mer.

« Joli, n'est-ce pas ? » demanda Antony en venant se pencher sur le parapet de pierre.

Je cillai.

« J'ai beau savoir qu'il est solide, je ne me pencherais pas trop pour autant, lui dis-je.

- Moi non plus, d'ordinaire, admit-il. Mais là, la vue est vraiment belle. »

Et c'était vrai. Sur le côté, on apercevait des restes du bâtiment roman de l'abbaye, et en face on pouvait admirer les tanguières de vase et le serpent argenté du Couesnon, avant qu'à l'horizon ils ne se fondent dans la masse grise de la mer. Tout était peint en teintes de gris et de brun.

Je décidai de m'éloigner quand une famille avec des enfants bruyants vint se poster juste à côté de nous. S'il y a bien une chose que je ne supportais pas lorsque je visitais un lieu – musée, bâtiment ou autre – c'était la promiscuité.

A la place, nous rentrâmes dans l'église, prîmes une porte sur le côté et débouchâmes dans le cloître. Je ne pus retenir un murmure d'appréciation. Il était carré et bordé de colonnes doubles soutenant un toit en pente. Au centre du cloître se déployaient les herbes et les fleurs d'un jardin de simples. En m'approchant des colonnes groupées par deux, je distinguai en hauteur des restes de peinture rouge. J'aimais voir ces vestiges d'un passé où les églises étaient recouvertes de tableaux et d'ornements à même la pierre ; je me demandais alors combien de générations avaient contemplé cette peinture presque effacée – et quel était l'homme qui l'avait peinte, et en quel siècle.

Antony et moi nous assîmes un moment sur le bord du cloître, sans parler. Je levai la tête, et vis, par l'ouverture du cloître, le toit en flèche avec au-dessus l'archange Saint-Michel et son petit dragon. Ils ne brillaient pas, mais se détachaient tout de même nettement sur le gris du ciel. Quelques mouettes ou goélands passèrent dans mon champ de vision avant de s'éloigner en planant. Il faisait froid. Mais on était hors du temps, en un lieu où rien de tout cela ne comptait. Et c'était bien.

Après un moment, cependant, nous nous levâmes et continuâmes la visite, faisant le tour du cloître pour visiter la salle du chapitre avant de redescendre peu à peu jusque dans le village, prenant notre temps pour flâner dans les rues et descendre des escaliers improbables. Il y avait quelques petits jardins aux fleurs colorées, coincés entre le mur de l'abbaye et les maisons de pierre.

Lorsqu'enfin nous arrivâmes à la porte du Mont, je regardai mon portable et constatai que nous y étions restés six heures et demies.

Le voyage de retour se déroula dans un silence confortable, seulement troublé par des commentaires élogieux sur la journée que nous venions de passer. Nous n'avions pas mis la radio, et tout était parfait.

En entrant dans le jardin après avoir garé la voiture devant l'entrée, comme d'habitude, nous fûmes toutefois confrontés à une vision insolite.

La moto de Justin était tranquillement installée devant le garage aux portes ouvertes, penchée sur sa béquille, et Justin lui-même, en vieux jean et T-shirt déchiré, était occupé à l'astiquer avec une éponge. Un seau était posé à côté de lui.

Interloquée, je m'arrêtai pour le contempler. Par un temps de grisaille où rien ne nous garantissait qu'il n'allait pas pleuvoir, Justin lavait sa moto neuve et étincelante. A mon côté, Antony alluma une cigarette sans faire de commentaire.

Finalement, je m'avançai et interpellai Justin :

« Ta moto n'était pourtant pas sale, pourquoi la laves-tu ? »

Il nous regarda nous approcher de lui. Je remarquai qu'il avait des cernes sous les yeux et qu'il paraissait tendu. Le terme de « fatigue nerveuse » me traversa l'esprit. Peut-être aurais-je dû en faire un peu plus preuve, car mon comportement sinon totalement détendu, en tout cas peu inquiet, avait certainement joué son rôle dans les soupçons qu'Audry nourrissait à mon égard. Même si, heureusement, j'avais pleuré devant lui.

« Je l'ai essayée aujourd'hui. J'ai donc décidé de la laver aussi. En plus, ça me vide l'esprit. »

Je ne sus trop quoi répondre, et Antony sourit, goguenard, la cigarette pendant à ses lèvres :

« C'est sûr qu'elle sera propre, dit-il. Mais ça me semble une activité bizarre par un temps pareil.

- C'est de toute façon bizarre d'être accusé de meurtre ! » s'emporta Justin qui, se retournant brusquement, lui envoya l'éponge mouillée en pleine figure.

Je poussai un cri en portant la main à ma bouche, et Antony demeura un moment immobile, le visage trempé de mousse, sa cigarette tombée à terre avec l'éponge.

« Toi, dit-il enfin d'une voix lente, glaciale et dure, je ne t'aime pas. »

Justin, qui hésitait entre la colère et la consternation d'avoir agi de la sorte, le fixa d'un œil écarquillé. Puis il me regarda moi.

« Tu l'as attaqué ! couinai-je, me disant que mieux valait avoir l'air effrayée devant un possible tueur, plutôt que rire de leur déconvenue à tous les deux.

- Attaqué ? balbutia Justin.

- Si tu avais eu une clé, murmura Antony d'un air suspicieux, qu'aurais-tu fait ? »

Justin recula de deux pas, le teint verdâtre. Au même instant, Gilles apparut sur le perron, ayant peut-être entendu nos voix :

« Que se passe-t-il, ici ?

- Justin a attaqué Antony ! couinai-je à son intention.

- Non ! s'offusqua Justin en rougissant sous le regard vif de son père. J'avais cette éponge, et il se payait ma tête pour pas un rond...

- Une éponge ? répéta Gilles, et il regarda l'éponge au pied d'Antony.

- Heureusement que c'était une éponge, dit celui-ci froidement. Si ç'avait été plus dur, j'aurais encore moins apprécié. »

Je lui pris la main et la pressai, essayant de lui faire comprendre qu'il ne devait pas en faire trop. Nous étions sensés croire être en présence d'un tueur. Si tel était le cas, ce serait stupide de titiller le meurtrier : toute personne sensée aurait peur qu'il s'en prenne à elle.

« Suffit, l'incident est clos, dit Gilles avec autorité. A l'intérieur, et tout de suite. »

Justin, accablé, ramassa le seau et l'éponge et rentra, les épaules basses. Gilles le regarda passer, toujours sur le perron, puis nous regarda, Antony et moi. Il eut l'air gêné, comme un coupable pris en faute :

« Euh... Si on pouvait éviter de mentionner cet incident aux gendarmes... », fit-il d'un air embarrassé.

J'ouvris la bouche de saisissement, tandis qu'Antony glapissait :

« Quoi ? Mais comment je pourrais me taire ? Et s'il s'attaquait à Jade ?

- Ce n'était qu'une éponge ! insista Gilles.

- Ça aurait pu être autre chose ! »

Je lui pris de nouveau la main.

« Ecoute, dis-je d'une voix hésitante. De toute façon, je dors chez toi, et quand on est là, je ne suis jamais seule, alors... Peut-être que... Enfin, le danger n'est pas si grand pour moi, si ? »

Antony demeura un moment silencieux. J'essayais à toute force de lui faire passer le message. *Allez, cela nous gagnera la reconnaissance de Gilles.*

« Bon, fit-il à contrecœur. D'accord. »

Comme prévu, Gilles poussa un soupir de soulagement et nous sourit, reconnaissant. Je le fixai en fronçant les sourcils.

« Mais vous garantissez la sécurité de ma mère ? » lui demandai-je d'un ton incisif.

Il eut l'air choqué.

« Bien sûr ! s'exclama-t-il d'un ton horrifié. Jamais je ne permettrais qu'il lui arrive du mal ! De toute façon, je ne la laisse pas seule non plus, tout comme Antony fait avec toi.

- Bon, dis-je. Mais faites attention à vous aussi. Je n'aimerais pas vraiment qu'il vous arrive du mal. Nous ne nous sommes pas toujours bien entendus, mais vous avez quand même une place importante. »

Il eut l'air touché par cette déclaration inattendue, et je me félicitai intérieurement. Je progressais bien, et en plus j'avais laissé échapper quelques petites phrases soupçonneuses à l'encontre de Justin. Si je manœuvrais bien, je pourrais introduire chez Gilles des craintes pour sa propre vie.

## Chapitre 10<sup>ème</sup> :

Le lendemain était un mercredi. Le ciel était d'un bleu sans nuage et il n'y avait pas de vent ; je me dis avec optimisme que ce serait une journée faste.

La soirée de la veille s'était finie dans le calme. Aucun de nous n'avait parlé à ma mère de ce qui s'était passé. Nous l'avions trouvée au téléphone avec Aurore, essayant de lui faire comprendre que non, Agathe n'était pas une marâtre, et que non, ses demi-frères et sa demi-sœur ne la considéraient pas comme une intruse. Dans l'ensemble, c'était assez vrai : mes demi-frères et ma demi-sœur, dont l'aîné avait douze ans, nous aimaient bien. Mais nos rapports avec Agathe n'avaient jamais été bons. De plus, il était probable qu'Aurore avait été suffisamment affectée par ce qui s'était passé en Normandie pour mal interpréter toute maladresse de ma belle-mère. Et Dieu sait qu'elle était maladroite avec nous.

Après ce coup de téléphone, nous avions mangé, en compagnie d'un Justin plus muet et plus ravagé que jamais. Gilles avait tenté de le déridier un peu, ne sachant plus comment rassurer son fils terrifié. Ni Antony ni moi ne fîmes le moindre effort. Après tout, Justin était notre victime désignée. Notre souhait le plus cher était de l'enfoncer ; donc pourquoi combler la tombe que nous lui avions creusée ?

Après le repas et un moment de tranquillité dans le jardin, nous repartîmes chez Antony, laissant derrière nous cette maison glauque. La nuit fut calme.

Comme il faisait beau ce jour-là, Antony et moi prîmes notre temps pour nous préparer, avant d'aller à la plage. Tout à fait par hasard, nous croisâmes Mélanie sur la digue de Jullouville. Je n'avais pas pensé à elle depuis si longtemps que j'eus l'impression qu'un tiroir fermé venait de s'ouvrir sans ma permission. La faute à un poltergeist, peut-être.

Nous voir ensemble, Antony et moi, et main dans la main qui plus est, dut lui remonter la bile dans la gorge si j'en juge par l'air constipé avec lequel elle accueillit nos saluts. Je chantai les louanges de la fête chez Louise le samedi précédent, heureuse de lui rappeler mesquinement qu'elle n'y avait pas été invitée.

Mélanie ne supporta pas longtemps mes commentaires, et s'excusa avec un sourire faux avant de poursuivre son chemin sur la digue. Alors seulement, Antony passa son bras autour de mes épaules :

« C'était mesquin, dit-il.

- Qui a dit que je ne l'étais pas ? rétorquai-je. Et puis, de toute façon, tu te fiches bien que je sois mesquine ou non avec Mélanie.

- C'est vrai, admit-il en riant. Mais, bah ! Elle a si peu d'importance. »

Entièrement d'accord avec lui, je le laissai m'entraîner jusqu'à la plage pour s'y installer et se baigner.

Après deux heures de farniente et de baignade, nous regagnâmes lentement la voiture, parlant et riant. Le soleil de la Normandie ne valait, bien sûr, pas celui de Palerme ; mais j'avais néanmoins la peau délicieusement bronzée. J'avais donc adopté la contrée.

Nous avons ensuite prévu de manger avec ma famille, ou ce qui s'en rapprochait le plus ici, et nous prîmes le chemin de Saint-Pair. Bien sûr, la route était bondée ; il était midi et quart et tous les vacanciers voulaient aller manger. Pourtant, et comme j'étais de bonne humeur, ça ne me déranger pas.

L'intérieur de la maison était frais et sombre après la chaleur du dehors, et je pris le temps de m'étirer et de sentir mon débardeur se détacher de mon corps. Il faut dire que quand je me baignais, je n'emmenais pas de rechange et je laissais le soleil et le vent me sécher. Aussi, j'étais encore mouillée.

Je remarquai, sur la commode à l'entrée, juste à côté du portemanteau et de la porte de la chambre de Sophie, une paire de clés inconnue à côté de celles de Gilles. Je m'en emparai.

« Qu'est-ce que tu fais ? me demanda Antony en posant les siennes. Tu sais que tu n'es pas sensée toucher ce qui n'est pas à toi.

- C'est juste de la curiosité ! »

Guidée par l'odeur et les bruits qui nous en parvenaient, nous nous dirigeâmes vers la cuisine, dans laquelle nous trouvâmes ma mère penchée au-dessus du four, et Gilles occupé à sortir des assiettes.

« Ça sent bon ! m'exclamai-je joyeusement.

- C'est du rôti, me dit ma mère en souriant. Que tiens-tu là ?

- Oh, ça ? Je me demandais juste ce que c'était, dis-je en brandissant les clés.

- Les clés de la moto de Justin, dit Gilles d'un ton calme avant de sortir dans le jardin avec les assiettes.

- Ah, bon, dis-je. Je vais les reposer, alors.

- Qu'est-ce qu'on mange avec le rôti ? demanda Antony d'un ton intéressé.

- Des pommes de terre et des petits pois. Et j'ai mis de l'ail avec la viande, ça va être délicieux. »

Je reposai les clés à leur place, puis retournai en sautillant à la cuisine où Antony, à la demande de ma mère, avait déposé le rôti sur une planche en bois et avait commencé à le découper. Après quoi, nous sortîmes tous dans le jardin à la suite de ma mère qui portait la nourriture.

Justin était occupé à servir l'entrée, des concombres et des tomates avec une vinaigrette légère, sous de grands parasols jaunes. Le repas fut joyeux et animé, dans l'ensemble – Justin continuait de se taire, comme à son habitude depuis quelques temps. Après le rôti, nous prîmes du fromage – Sainte-Maure, roquefort, reblochon et gruyère – puis le dessert, une salade de fruits composée de pêches, de reines-claude, de mirabelles, de quetsches et d'oranges.

Puis ce fut le tour du café, que nous prîmes en prenant notre temps, tranquillement installés sous les parasols, une petite brise agréable empêchant le soleil de nous cuire. Antony fuma une cigarette, sans se presser. C'était un deuxième jour de détente après toutes ces tensions, et c'était tellement agréable.

La paix ne fut troublée que lorsque, arrivant par les côtés de la maison, quatre gendarmes s'avancèrent vers nous, dont Audry et Roo. Ils avaient une mine solennelle, et je me crispai sur ma chaise.

« Tiens, bonjour, dit Gilles d'une voix plaisante. Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de votre visite ? »

Les gendarmes le regardèrent d'un air grave.

« Monsieur Berthiet, dit Roo, nous sommes au regret de vous annoncer que les expertises réalisées sur les oreillers et les taies que nous avons saisis la semaine dernière nous ont révélé lequel a été utilisé pour le meurtre de Mademoiselle Tenain. »

Le souffle me manqua, mais je restai assise comme si de rien n'était, mes yeux écarquillés contemplant Roo et Gilles. Ce dernier la contemplait comme si elle avait deux têtes. Pour ma part, je me sentais au bord d'une falaise.

L'attente. L'instant de vérité.

Peu de moments dans la vie peuvent, je pense, être aussi intenses que celui-ci. C'était le moment où je saurais si tout était détruit, ou si j'avais gagné.

Dans les deux secondes de silence qui avaient suivi cette déclaration tragique de Roo, elle se tourna vers moi. Le cœur me monta au bord des lèvres. Pourtant, son regard ne s'arrêta pas sur moi, mais se posa sur celui qui était à côté de moi... Justin.

« Monsieur Berthiet, dit-elle avec gravité, nous allons procéder à votre mise en examen pour les meurtres de votre tante ainsi que de Marina Tenain. »

Justin eut un hoquet d'affolement, et je m'éloignai ostensiblement de lui en le dévisageant, me rapprochant d'Antony qui était à ma droite.

« Justin... fit lentement Gilles d'un ton accablé.

- Mais ce n'est pas vrai, je n'ai rien fait ! s'exclama Justin d'un air affolé.

- Nous avons trouvé vos empreintes sur l'oreiller qui a servi à tuer Marina, dit simplement Audry.

- Il est inutile de nier. Veuillez nous suivre », répéta Roo.

Il avait pourtant l'air trop convaincant à mon goût, pétrifié sur sa chaise... Je songeai à sa moto, qu'il avait à nouveau sortie car il comptait aller faire un tour après le repas, et aux clés, près de la porte...

« Oh, mon Dieu, soufflai-je à Antony, assez fort toutefois pour être entendue de Justin. Et j'ai remis les clés de sa moto sur la commode juste à côté de la porte d'entrée ! »

C'était tout à fait grossier, je le reconnaissais ; mais d'un autre côté, je pouvais toujours imputer cette étrange déclaration au stress lié à la découverte que le fils de mon beau-père était un assassin.

Comme je l'espérais, Justin m'entendit et prit le mors aux dents, saisissant l'occasion d'échapper aux accusations injustes des gendarmes. Il ne le fit pas de la manière que j'espérais, toutefois, puisque sans avoir compris ce qui m'était arrivé, je me retrouvai par terre avec ma chaise. J'entendis les gendarmes crier, et une commotion derrière moi. Puis ma mère, affolée, agenouillée près de moi :

« Jade ! Parle-moi ! Tu n'as rien ?

- Non, dis-je, assez sonnée. Que s'est-il passé ?

- Justin s'est enfui, il t'a poussée, fit ma mère qui semblait avoir du mal à y croire. Antony et les gendarmes le poursuivent. »

Je m'assis lentement, et la fixai avec des yeux écarquillés :

« Antony aussi ? »

Venant de derrière la maison, le rugissement d'un moteur m'apprit que Justin avait atteint sa moto. Je l'entendis démarrer, accélérer, puis plus rien. Je me retournai sur mon séant.

La porte donnant sur le jardin était grande ouverte. C'était manifestement par là que Justin s'était enfui. Il avait dû courir dans la cuisine, puis dans le couloir, atteindre la porte d'entrée, saisir ses clés et bondir vers sa moto. Mais pourquoi Antony l'avait-il suivi ?

Des sirènes se mirent en marche alors que je me relevais avec l'aide de ma mère. Le choc avait été rude, et j'avais le dos endolori.



Je vis alors Gilles. Il était toujours assis, et il regardait la porte de la maison par où avait disparu son fils, et il avait l'air d'un homme dont le monde s'est écroulé.

« Gilles ? demanda ma mère, inquiète. Ça va ? »

Il ne donna aucun signe qu'il avait entendu.

Au même moment, Antony apparut sur le pas de la porte, se tenant la mâchoire, les larmes aux yeux. Je courus vers lui en ignorant mon dos :

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est Justin ? Et les gendarmes ?

- Il est parti, à moto, répondit Antony avec difficulté. Ils le poursuivent.

- Que t'est-il arrivé ? demanda ma mère d'un ton anxieux.

- J'ai essayé de l'arrêter, dit Antony. M'a donné un coup de poing. Fort.

- Oh, mon Dieu. Assieds-toi », dis-je.

Que faire, à part attendre ? Nous attendîmes donc, assis et silencieux, chacun plongé dans ses pensées. Ma mère était allée chercher des glaçons qu'elle mit dans une pochette en plastique, et Antony la maintint contre sa mâchoire, sans parler.

A un moment, Gilles sortit de sa torpeur pour aller faire un café si fort qu'il en était infâme. Nous ne dûmes rien et le bûmes. Il se rassit et resta à contempler sa tasse.

« C'est mauvais signe, n'est-ce pas ? » demanda enfin Gilles d'un ton monotone.

Nous le regardâmes, et hésitâmes.

« Ils ont dit qu'ils avaient retrouvé son ADN sur un oreiller, dit ma mère. Celui qui a servi à tuer Marina... C'est pour ça qu'ils voulaient l'arrêter. Et le fait qu'il s'enfuie...

- Ce sera considéré comme une preuve de sa culpabilité, complétai-je. Même si l'affolement provoqué par une arrestation pourrait, nous sommes d'accord, suffire à provoquer la fuite. »

Gilles prit sa tasse de café dans sa main tremblante, la porta à sa bouche, et se rendit compte qu'elle était vide. Il la reposa d'un geste sec.

« Sa mère est morte quand il avait quatorze ans, dit-il d'une voix étranglée. Accident de voiture... Il y a onze ans, à peine. J'ai fait de mon mieux... Il l'a très mal vécu, mais j'ai essayé de lui rendre la situation la moins pénible possible !

- Parfois, en croyant bien faire, on ne fait que du mal, soupira ma mère. Quand Aurore est née, j'ai cru que son père l'accepterait mieux si je lui laissais une certaine marge de liberté. Il restait tard au boulot, il rentrait tard... Au lieu de quoi, il s'est mis à fréquenter l'une de mes amies, et il a fini par partir avec elle !

- Ce n'est qu'un lâche, dis-je. Ne t'occupe pas de lui. Il est mal élevé et il est faible. A part pour servir de géniteur, il n'est bon à rien. »

Ma mère parut interloquée. Ce n'était pas la première fois que je lui laissais savoir ce que je pensais de mon père, mais c'était la première fois que je le disais aussi crûment.

« Jade ! s'exclama-t-elle. C'est ton père, tout de même !

- Et alors ? Ce n'est qu'un homme comme les autres. Ce n'est pas parce que c'est lui qui a fourni un gamète qu'il doit bénéficier d'un statut particulier sans l'avoir mérité ! rétorquai-je.

- Quand tu étais petite, tu l'aimais pourtant assez !

- C'est que j'ignorais tout de lui ! Quand on est petit, on révère la figure du père. C'est après qu'on apprend son caractère. Dans mon cas, ça n'a pas été à son bénéfice !

- Eh bien, commenta Antony en écartant les glaçons de sa joue, j'ai l'impression d'être le seul à avoir gardé une famille unie jusqu'à ce jour !

- C'est très bien, dis-je. Comme ça tu sais que c'est possible.

- Oui, mais il faut faire des efforts, c'est tout. »

Ne sachant trop comment prendre cette dernière déclaration, nous tûmes. Antony reprit la glace, la pressant de nouveau contre sa joue douloureuse. Elle semblait gonfler à vue d'œil.

Il faisait beau, et les feuilles des arbres bruissaient autour de nous. J'avais l'impression d'être coupée du monde et de flotter dans une dimension à moitié réelle seulement. Tout était-il fini ? Ou Justin nous accuserait-il ? Audry comprendrait-il ?

Mais non. Ni Antony ni moi n'avions de mobile. Nous étions innocents. Plus blancs que l'agneau qui vient de naître.

Je pensais à ce qui se passait actuellement. Justin fonçait-il, sur sa moto, vers un barrage de police ? Avait-il déjà été rattrapé ? Etait-il parti vers Granville et, au-delà, Donville et Coutainville ? Ou vers Carolles et la baie du Mont-Saint-Michel ?

A moins qu'il ne soit parti vers l'intérieur des terres...

Je soupirai en me passant les deux mains sur le visage. Je me sentais épuisée et j'avais mal au dos. Tomber en arrière avec une chaise n'était pas la chose la plus agréable au monde.

Et le pauvre Antony, avec sa mâchoire de hamster. Il avait l'air de s'être fait arracher deux dents de sagesse d'un seul coup.

Cette réflexion me fit sourire, mais personne n'y prêta attention et je me gardai bien de le faire remarquer. Après tout, nous étions en plein drame. D'ailleurs, l'espèce d'euphorie qui me gagnait était, je crois, une conséquence de ma tension nerveuse. Mais ce n'était vraiment pas le

moment de craquer. Ce serait trop bête de révéler ma culpabilité par une joie intempestive.

Antony, lui, avait l'air morose. Sa joue l'y aidait sûrement. En attendant, même si je n'avais pas les mêmes raisons de tirer une tronche pareille – je n'avais pas mal aux dents – je pouvais prendre exemple sur lui.

Au bout d'un moment, j'avais retrouvé suffisamment de maîtrise de moi-même pour me sentir moins en danger d'exploser. Ma mère refit du café. Les gestes étaient plus automatiques qu'autre chose. Personne n'avait envie de café, mais ça l'occupait. Et Gilles buvait parce que ça l'occupait aussi. Pour ma part, j'étais déjà assez excitée sans en rajouter une couche, aussi je déclinai poliment.

Antony alla remplacer les glaçons fondus de son sac plastique, puis reprit sa place à mon côté et son air maussade.

Combien de temps restâmes-nous là, à attendre sans rien faire ni rien dire ? C'est une bonne question. Toujours est-il qu'à un moment, Audry et Roo refirent leur apparition en contournant la maison, l'air solennel et embarrassé tout à la fois.

Gilles se leva comme un ressort quand il les vit venir vers nous. Leur arrivée avait été silencieuse, et leurs mines de circonstances ne disaient rien qui vaille. D'ailleurs, Gilles resta planté devant sa chaise, à les regarder venir, et ma mère se leva aussi pour lui prendre le bras. Antony et moi restâmes assis et attentifs.

« Monsieur Berthiet, dit Roo en arrivant devant nous et en s'installant sur la chaise abandonnée par Justin des siècles auparavant. Vous devriez vous asseoir.

- Justin... » fit Gilles d'une voix faible, en obéissant.

Elle secoua la tête.

« Nous n'avons rien pu faire, dit-elle d'une voix douce, Audry debout derrière elle, comme une sentinelle. Nous l'avons poursuivi, mais la route vers Carolles est abrupte... Il conduisait trop vite, et à un tournant...

- A un tournant ? répéta Gilles d'une voix étranglée.

- Il a quitté la route. Il a fini plusieurs mètres plus bas, dans le jardin d'une des maisons au bord de la falaise. Il ne portait pas de casque... Nous sommes désolés.

- Il est mort ? » demanda ma mère dans un murmure.

Roo acquiesça de la tête. Je restai pétrifiée.

Nous étions finalement revenus au plan d'origine. Justin avait disparu du tableau. Il n'y avait plus que moi et Aurore, et Antony. L'histoire avait été quelque peu tordue, mais la fin était celle que je voulais dès le début : un accident de moto.

Je regardai alors Gilles. Il était effondré sur la table, le visage dans ses mains. Ma mère lui tenait les épaules en chuchotant à son oreille, l'air peiné.

Pauvre Gilles. Plus de sœur, plus de fils, et pas de petit-fils ou de petite-fille. Je le plaignais, en fait. C'était de ma faute si tout cela était arrivé, et je comprenais sa douleur.

Mais je n'étais pas trop inquiète. Il survivrait, et tout irait bien. Il avait ma mère, et elle l'aiderait à surmonter tout ça. Et puis, il y aurait Aurore et moi. Il s'attacherait à nous. Et nous à lui.

Je le regardai en spéculant. Il se pourrait bien que mon beau-père devienne plus important. Après tout, qui pourrait, mieux que lui, prendre la place de la figure paternelle dont mon véritable père était si indigne ? Et Aurore et moi serions si adéquates pour remplacer Justin. L'avenir s'annonçait riant.

## EPILOGUE

Une foule bigarrée avait envahi la place du marché de Jullouville pour acheter légumes, fromages ou viandes, mais également bijoux fantaisie, vêtements, livres et jouets. C'était un événement comme un autre dans la station balnéaire, et les touristes s'y promenaient avec d'autant plus de délectation que le temps était au beau fixe. Certains abandonnaient le marché pour aller directement à la plage, tandis que d'autres y flâneraient jusqu'à sa clôture.

Une forte odeur de saucisse et une épaisse fumée trahissaient le stand de saucisses grillées avant même qu'il ne parvienne à la vue des badauds. La foule était compacte et joyeuse, un peu rouge aussi, du fait des coups de soleil qu'affichaient de nombreux touristes. Mais cela faisait partie du folklore de la fin du mois d'août en Normandie.

Un couple s'était arrêté devant un stand de bijoux en argent, et la jeune fille admirait sans vergogne un pendentif en améthyste. Le jeune homme, à côté d'elle, comparait deux bracelets en se demandant lequel prendre pour sa mère, dont l'anniversaire tombait en septembre.

Ce n'était pas pour rien que la jeune fille regardait le pendentif en améthyste. Elle arborait, à ses oreilles, deux de ces pierres semi-précieuses, cadeau de son petit ami pour son propre anniversaire, et elle était tentée de ramener sa mère pour se faire acheter en avance un cadeau de Noël.

Après tout, les parures, c'était joli. Et elle avait constaté que les améthystes s'accordaient bien avec sa peau bien bronzée et ses yeux et ses cheveux sombres.

Pendant qu'ils discutaient pour savoir lequel des bracelets conviendrait le mieux à la mère du jeune homme, ils avaient attiré l'attention d'un autre homme, aux yeux bruns attentifs, qui les regardait à

présent en fronçant les sourcils. Cela faisait deux semaines qu'il ne les avait pas vus. Deux semaines que Justin Berthiet était mort, et sa moto, détruite. Deux semaines que les meurtres de Sophie Berthiet et Marina Tenain étaient résolus, et le dossier, bouclé. Le meurtrier s'était enfui, et il était mort. L'action publique était éteinte.

Pourtant, cette affaire contrariait le gendarme depuis un certain temps. Justin Berthiet avait des mobiles, et les faits l'accablaient. Traces d'ADN, présence dans la maison au moment des crimes... Mais que faire des yeux glacés d'Antony Doriat, ou du visage de marbre de Jade Iblancour, qui ne révélaient rien sauf un égocentrisme forcené ?

Audry ne savait pas où placer ces deux là. Rien ne semblait mener à eux, et pourtant, ils avaient tous les deux quelque chose qui le faisait se raidir, comme si un sixième sens lui hurlait à l'oreille : « Voilà des assassins ! »

Mais l'étaient-ils ? Ou n'en avaient-ils que le potentiel, comme des milliers d'autres hommes et femmes – comme Audry lui-même ? Comment savoir ?

Il tourna la tête pour regarder son épouse qui examinait des maillots de bain Petit Bateau avec l'aide convaincue de leur fille de deux ans qu'elle tenait dans ses bras. Il avait sans doute le temps...

Le jeune homme, au stand de bijoux, avait reposé les deux bracelets et en avait saisi un troisième. Sa petite amie commentait son choix en hochant vigoureusement la tête, ses longs cheveux bruns balayant son dos et ses épaules. C'était presque une honte de les déranger, mais il voulait en avoir le cœur net.

« Mademoiselle Iblancour, Monsieur Doriat, comment allez-vous ? »

Elle sursauta et le regarda avec des yeux écarquillés, noirs et surpris. Ils étaient moins gardés que durant l'enquête, et elle semblait détendue. Il se rappelait qu'elle avait pleuré au poste, lors de sa déposition qu'il avait plutôt considérée comme un interrogatoire.

Jade se tourna pour reposer le pendentif, puis se retourna pour le saluer d'une voix polie, mais prudente. A côté d'elle, Antony le jaugeait, un sourcil haussé, l'air moins serein. Sa mâchoire avait guéri du bleu infligé par Justin – une autre question dans l'esprit d'Audry. Pourquoi avoir tenté de l'arrêter ? Pour aider les gendarmes ? Ou plutôt pour les gêner ?

« Vous profitez du marché, vous aussi ? demanda Jade. Je ne savais pas que vous habitiez à Jullouville.

- Je n'y habite pas, répondit Audry. Je suis chez les parents de ma femme pour la journée, et elle voulait voir les vêtements.

- Vous êtes marié ? fit Antony. C'est vrai que dans le cadre des fréquentations professionnelles, on en oublie de penser que l'autre a une vie – les gendarmes aussi. »

Audry hocha la tête, attendit un instant, puis reprit :

« Comment allez-vous ? »

Il regarda Jade :

« Et comment va votre beau-père ?

- Il se remet, répondit-elle. Il mettra un certain temps à faire son deuil, mais nous l'y aiderons. Nous partons dans trois jours, alors ce sera sans doute plus simple.

- Vous partez ?

- Nous rentrons à Versailles. C'est la fin des vacances, vous savez...

- Bien sûr... murmura Audry. Qu'allez-vous faire, cette année ?

- J'entre en troisième année de droit, dit Jade.

- Et moi en quatrième année de médecine, ajouta Antony.

- Vous restez en Normandie ? lui demanda Audry en haussant un sourcil.

- Non, j'étudie à Odéon. »

Il hocha pensivement la tête, les regardant tous les deux, ensemble. Ils allaient bien ensemble. Mais cela le chiffonnait toujours. Antony était assez grand, avec des cheveux châtain, des yeux gris... Mais plus que tout, il était sensiblement de la même taille et de la même carrure que Justin Berthiet.

« Pourquoi l'avez-vous pourchassé ? demanda soudain Audry. Quand il s'est enfui ? »

Les sourcils d'Antony se froncèrent légèrement, et il haussa les épaules.

« Je ne sais pas, en fait. Il venait de renverser Jade, et il était coupable, alors... J'imagine que j'ai voulu jouer au policier. J'aurais pu être plus efficace. »

Audry pencha la tête. Lui se souvenait avant tout d'Antony se cognant presque contre lui dans sa hâte de pourchasser le fuyard, lui faisant effectivement perdre deux ou trois précieuses secondes, qui pour Justin, auraient pu faire la différence entre la vie et la mort. Ça avait pu être involontaire, mais ça avait pu être volontaire.

Mais pourquoi aurait-il voulu laisser fuir Justin ? Il ne pouvait pas savoir qu'il se tuerait à moto.

« Je vois », murmura-t-il.

Nouveau silence. Jade s'agita, l'air fugacement mal à l'aise, et lui adressa un sourire :

« La maison va être mise en vente. Gilles ne souhaite pas la garder, après ce qui s'est passé.

- Je vois », répéta Audry.

Il ne savait plus. A un moment, avant les résultats accusant Justin, il avait cru... Il avait pensé que c'était eux. Mais il ne pouvait pas plier les preuves pour qu'elles accusent ceux qu'il souhaitait voir coupables.

Pourtant, il avait envie de les appeler Bonnie and Clyde. En moins sanguinaires, peut-être. Ils étaient loin d'être fous. Et il ne savait plus comment s'éclipser sans avoir l'air de fuir, maintenant qu'il ne trouvait plus rien à leur dire.

Heureusement, une voix énergique, derrière lui, lui annonça l'arrivée des secours. Il se retourna pour prendre dans ses bras sa fille qui se débattait, tentant d'échapper à sa mère. Son épouse sourit aux deux jeunes gens.

« Bonjour, dit-elle.

- Bonjour, répondit Jade. C'est votre fille ? Comme elle est mignonne ! Comment s'appelle-t-elle ?

- Lily, répondit Audry avec un sourire, soulevant sa fille pour l'asseoir sur ses épaules, ce qui la fit rire.

- C'est joli, dit Jade. C'est vrai que les prénoms courts sont en vogue en ce moment.

- Et il y a vingt ans aussi, dit Antony d'un ton taquin. *Jade.* »

Elle lui donna une légère tape sur le bras en riant, et Audry en profita pour prendre congé avant de s'éloigner avec sa femme et sa fille.

« Qui était-ce ?

- Oh, juste des témoins dans l'affaire de meurtre récente. Tu sais, celle où le suspect s'est tué en moto.

- Je me souviens, dit-elle. Ils n'ont pas l'air très bouleversés.

- Ils ne l'aimaient pas beaucoup, je crois, répondit Audry. Figure-toi que je les ai suspectés, un temps !

- Vraiment ? s'étonna sa femme. Et maintenant ?

- Ma foi, ils ont aimé Lily, ils ne peuvent pas être foncièrement mauvais », répondit Audry avec un rire.

Puis il prit l'air pensif.

« Mais tout de même. Je vérifierai, de temps à autres, que leur nom ne réapparaît pas dans des affaires de ce genre. »

Echec et meurtres  
Clémence Blanc

FIN